



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

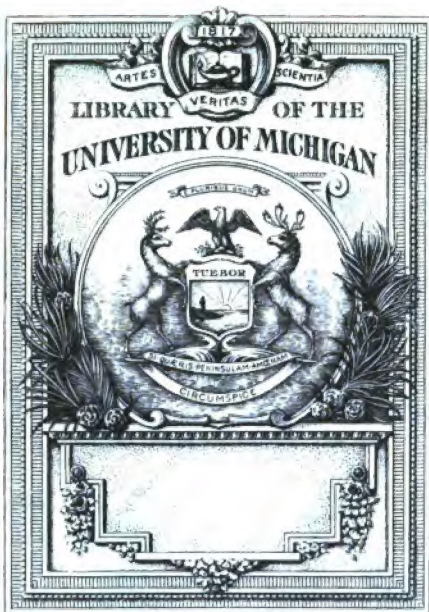
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

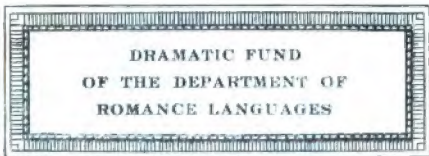
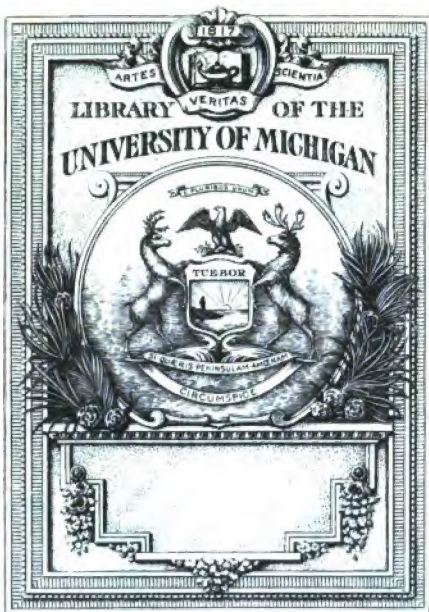
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

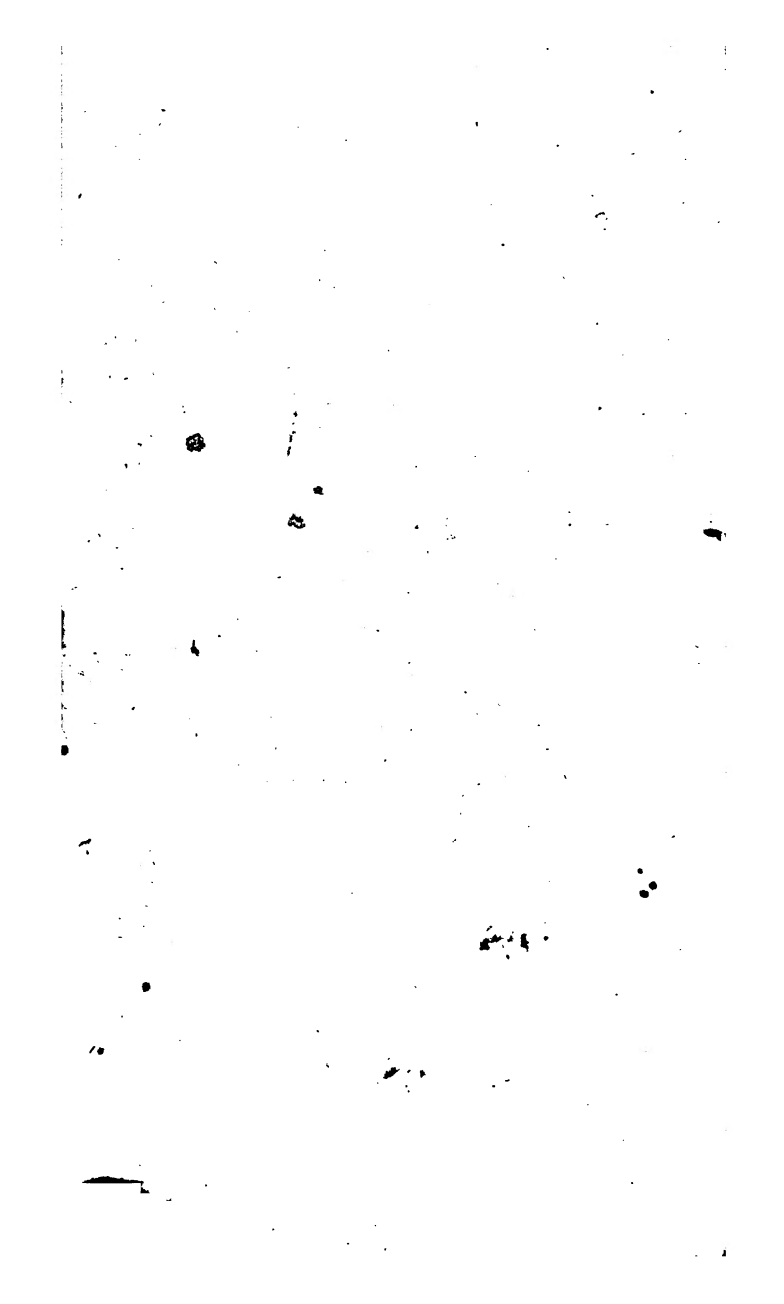


DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES







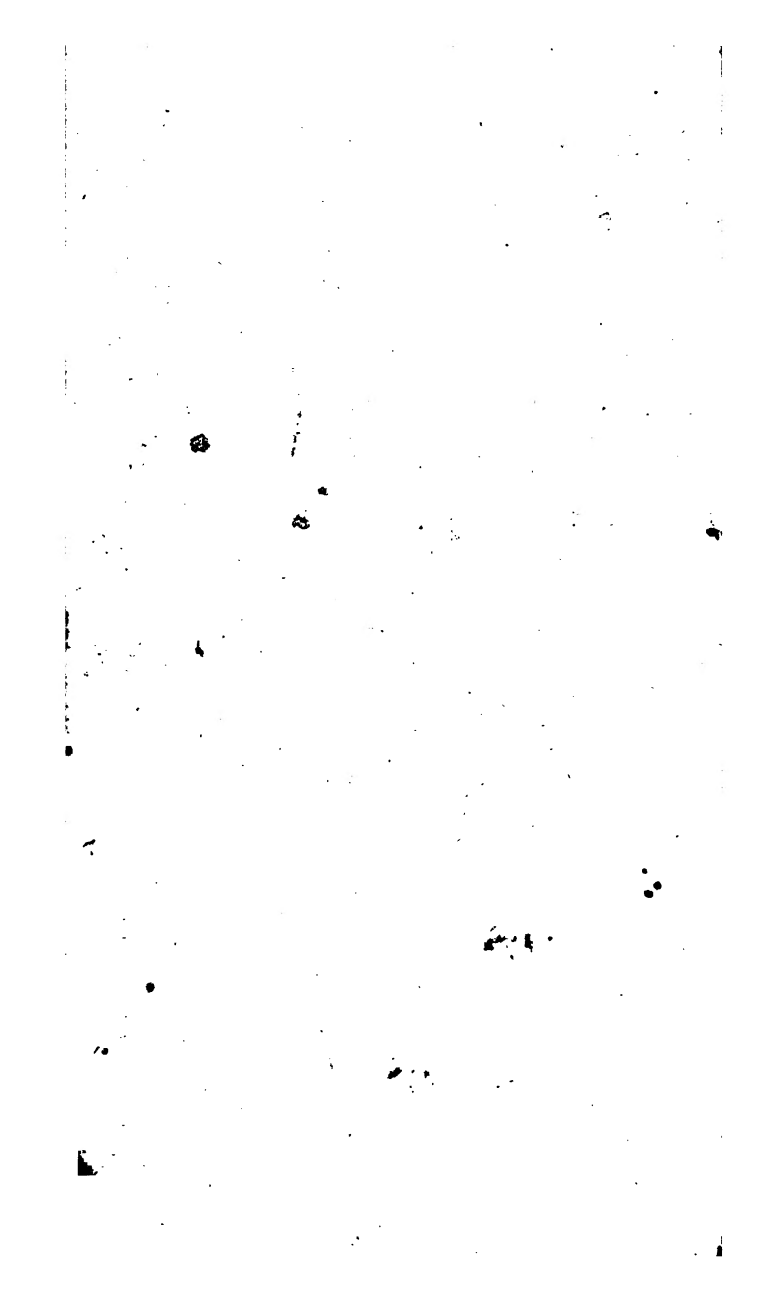


848

P194

1763

cop. 2



848

P194

1763

cop. 2



THÉÂTRE

E T

ŒUVRES DIVERSES

DE M. PANNARD, ^{François}
^{Charles}

TOME II.

OPERA-COMIQUES, avec des Airs notés.

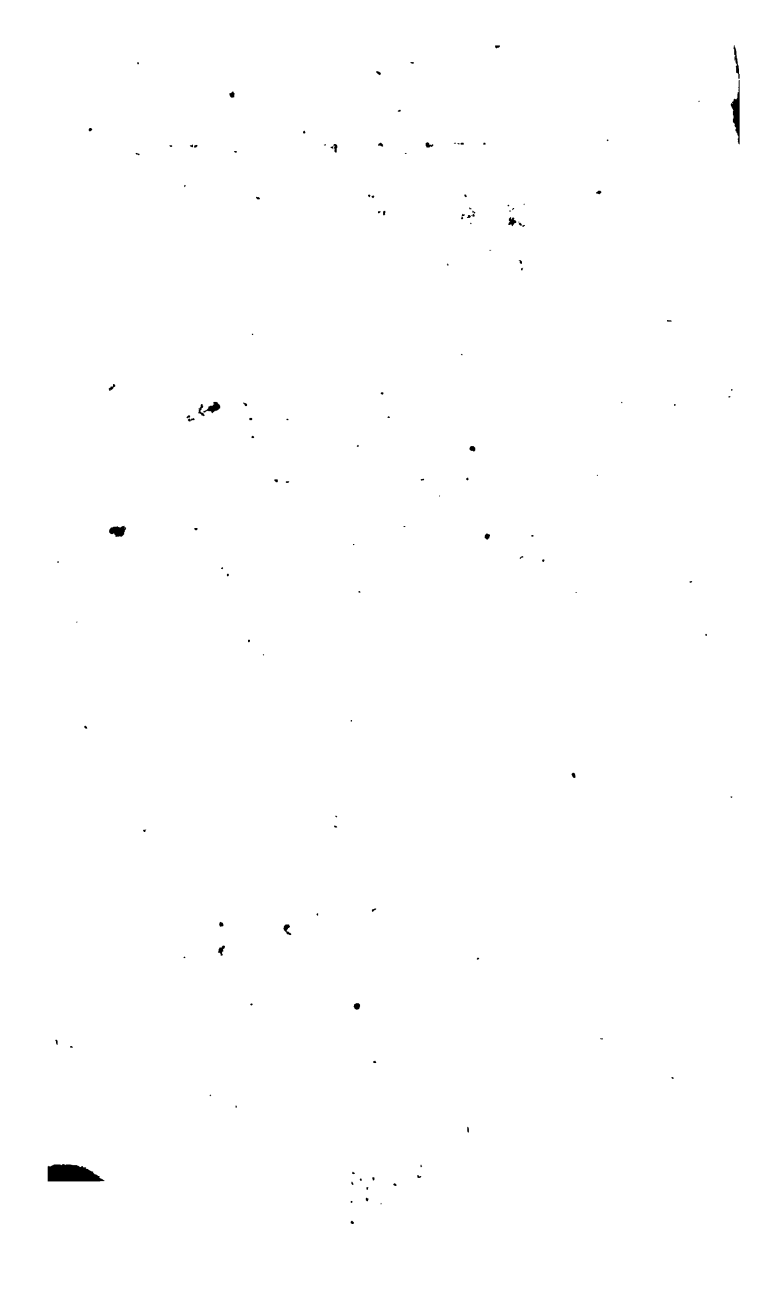


A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au-dessous
de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



*Bibliothèque
Municipale de Paris
3-16-1939*

T A B L E

POUR CE SECOND VOLUME.

<i>LES deux Suivantes,</i>	Opera-Comique.
<i>Les Petits Comédiens,</i>	Opera-Comique.
<i>Le Nouvelliste dupé,</i>	Opera-Comique.
<i>Pigmalion,</i>	Opera-Comique.
<i>Le Magasin des Modernes,</i>	Opera-Comique.
<i>La Mere embarrassée,</i>	Opera-Comique.
<i>La Répétition interrompue,</i>	Opera-Comique.
<i>L'Académie Bourgeoise,</i>	Opera-Comique.



LES DEUX
SUIVANTES,
OPERA-COMIQUE
EN TROIS ACTES;

*Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre
de la Foire S. Laurent en 1730.*

Tome II.

A



A C T E U R S.

LUCINDE.

FLAVIE, *Fille de Lucinde.*

AGATHINE, *Sœur de Flavie.*

LE VICOMTE, *Oncle de Flavie.*

LÉANDRE, *Amant de Flavie.*

LISETTE, *Suivante de Flavie.*

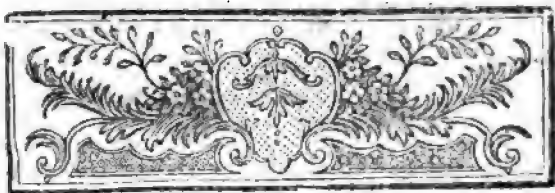
ZERBIN, *Valet de Lucinde.*

ORGON, *Pere de Léandre.*

TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

UN Maître DE MUSIQUE, } *Et leurs*

UN Maître DE BALLET, } *suites.*



LES DEUX
SUIVANTES,
OPERA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LISETTE.



CONSULTONS-NOUS un peu ; la commission dont Léandre m'a chargée, me paroît délicate.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Au bal il voit ma maitresse ,

De ses traits il est charmé ;

A ij

6 LES DEUX SUIVANTES,

FLAVIE.

Q1 ' as-tu donc rêvé ?

L I S E T T E.

Qu'on vous alloit marier.

FLAVIE.

Moi ! à qui ?

L I S E T T E.

A un richard , un gros Financier. Vous secouez la tête ; vous aimeriez mieux un Officier , n'est-ce pas ?

FLAVIE.

Aurois-je tort ?

Air : Menuet d'Opera.

Un Plumet

Semble fait

Pour causer un bonheur parfait.

Dans ses soupirs ,

Il mêle toujours les plaisirs.

Point de langueurs ,

Jamais de douleurs ,

Ni de pleurs.

Toujours actif ,

Toujours attentif ,

Toujours vif ;

Il est galant ,

Amusant ,

Complaisant ;

Ses discours
Sont toujours
Le joli jargon des Amours.

L I S E T T E.

Voilà un portrait d'après nature.

F L A V I E.

Gageons que le Masque qui me parla hier
au bal , est du nombre.

Air : *Talaterie.*

Je ne puis m'empêcher de rire ,
Lorsque je pense à cet amant :
Comme il me contoit son martyre !
Et qu'il me disoit galamment :
Je veux mourir sous votre empire !

Talateri , talaterie.

L I S E T T E.

C'est donc là ce qui vous met de si bonne
humeur. Est-ce que vous avez fait attention
à ses discours ?

F L A V I E.

Pas autrement.

L I S E T T E.

Vous avez bien fait.

F L A V I E.

Pourquoi cela ?

L I S E T T E.

Bon !

A iv

8 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Menuet.*

C'est un volage ;
N'y pensez plus ,
Ah ! quel abus !
C'est un volage ;
N'y pensez plus ,
Cet amant coquet ,
Au premier objet ,
Incessamment
S'engage.
Tout ce qu'il voyoit ,
Hier recevoit
Son hommage.
C'est un volage , &c.

FLAVIE.

Il me semble que tu l'accuses un peu légèrement.

L I S E T T E.

Point du tout. Vous n'avez donc point remarqué qu'il en contoit à toutes les Dames du bal ?

FLAVIE.

Je n'ai pas vû cela ; & cependant je n'ai pas cessé de l'examiner. Voilà trois fois de suite qu'il y vient ; je ne me suis jamais aperçue qu'il en ait voulu à d'autres qu'à moi.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas cessé de l'examiner ; cela dit quelque chose. Eh ! bien : je suppose qu'il vous aime , quel fonds peut-on faire sur lui ? C'est un inconnu qui n'est ici que depuis huit jours ; il m'a dit lui - même qu'il n'aimoit qu'à voyager , & que depuis trois ans il n'avoit point vû son pere.

Air : Je m'approche vainement.

On doit faire peu de cas
D'un amant semblable.

F L A V I E.

Ces raisons n'empêchent pas
Qu'il ne soit aimable.

(bis.)

L I S E T T E.

Air : Robin , turelure.

Un langage si flatteur
Est pour lui d'un bon augure ,
Je gage qu'à votre cœur ,
Turelure ,
Il a fait une blessure ,
Robin , turelure , lure ;

F L A V I E.

Air : Je ne suis pas si Diable.

Je ne suis pas si folle
Que de m'abandonner
A quelque ardeur frivole ;

A v

10 *LES DEUX SUIVANTES,*

Qu'on puisse condamner ;
Je dépends d'une mere
Dont je suivrai les loix ;
Et je ne veux rien faire
Que par son choix.

L I S E T T E.

Paix , paix ; je l'apperçois qui vient.

S C E N E I I I.

LUCINDE, FLAVIE, LISETTE.

L U C I N D E.

VOUS voilà bien en conversation ! Puis-je
en sçavoir le sujet ?

F L A V I E.

Lisette me conte un rêve qu'elle a fait
cette nuit.

L I S E T T E.

Oui , Madame , j'ai rêvé.

Air ; Nostradamus.

Que vous allez avoir un gendre ,
Et qu'avant la fin de ce jour
L'Hymen & le Dieu de l'Amour ,
Pour vous le choisir , vont s'entendre.

L U C I N D E.

On a vu des songes souvent
Confirmés par l'événement.

L I S E T T E.

Vous riez, Madame ! Ce sourire me fait soupçonner qu'il y a ici quelque chose de caché. Ah ! ma petite maitresse, de grace, faites nous en part. (*A Flavie.*) Parlez donc, vous.

F L A V I E.

Ma chere mere, je vous en prie, contentez Lisette.

L U C I N D E.

Je ne puis rien vous refuser.

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

La nouvelle est trop agréable,

Pour vous la taire plus longtems ;

Bientôt par un lien durable,

L'Hymen rendra vos vœux contens.

Votre mariage est conclu.

L I S E T T E.

Mademoiselle, entendez-vous ? Avec qui, Madame ?

L U C I N D E.

Avec un Gentilhomme qui aime Flavie tendrement, & qui est en situation de la rendre heureuse. Vous l'avez vû ici il y a un mois.

L I S E T T E.

Quoi ! Madame ; c'est-là l'époux que vous destinez à Mademoiselle !

A v j

Air : *Lere , la.*

Son âge contre lui prévient ;
Cet homme , autant qu'il m'en souvient ,
A l'air d'être sexagenaire ,
Lere , la , lere , lan , lere ,
Lere , la , lere , lan , la.

LUCINDE.

Tu ne t'en souviens pas , apparemment.
Suivez-moi , ma fille ; j'attends un marchand
d'étoffes ; vous verrez celles qui sont de votre
goût.

SCENE IV.

LISSETTE.

LA pauvre enfant ! la voilà bien partagée !
Cela me pique , je veux servir Léandre.

Air : *C'est ce qui nous enrume.*

Ne vous flattez pas , vieillard amoureux ,
De pouvoir un jour contenir les feux

Qu'en vous Flavie allume.

D'hymen vous voulez former les doux nœuds ;

C'est ce qui vous enrume.

Que je serois charmée si Léandre à pré-
sent. . . ! Bon : le voici.



SCÈNE V.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

EH ! bien , ma chere Lisette ?*Air : Margot , sur la brune.*

As-tu vû Flavie ?

Parle-moi , je te prie ;

As-tu vû Flavie ?

Tire-moi d'embarras :

Que dit la Belle ,

Que pense-t-elle :

D'un cœur fidele ,

Que ses appas

Sçauront fixer jusqu'au trépas ?

Tu ne me dis rien. D'où vient ce silence ?
Ah ! je ne vois que trop ce qu'il m'annonce.

LISETTE.

Que vous êtes vif ! Donnez-vous un peu de
patience. Je viens de voir la mere & la fille.

LÉANDRE.

Qu'as-tu sçu de Flavie ?

LISETTE.

Eh ! mais , du bien & du mal.

14 LES DEUX SUIVANTES,

Air : Rien n'est si beau.

J'ai découvert avec adresse ,
Qu'hier au bal votre maitresse
Prit plaisir à votre entretien ;
Voilà le bien.

Mais j'ai sçu que son cœur sévère
Veut s'en rapporter à sa mere ,
Pour former le nœud conjugal ;
Voilà le mal.

L É A N D R E .

Et la mere , que t'a-t-elle dit ?

L I S E T T E .

Du mal & du bien.

Même Air.

J'ai sçu par elle que Flavie ,
Dans quelques jours doit être unie
Avec un fortuné rival ;
Voilà le mal.

Mais le mari qu'on lui destine
Est dans un âge qui décline ,
Et peu propre à ce doux lien ;
Voilà le bien.

L É A N D R E .

Quoi ! Flavie doit être incessamment mariée ! Ciel ! que me dis-tu ?

L I S E T T E .

Rien qui doive vous désespérer. Vous êtes jeune , riche , amoureux.

Air : Si jamais j'ai le cœur tendre.

L'argent, l'amour, la jeunesse,

Avec un peu d'entregent,

Toujours près d'une maîtresse

Font réussir un amant.

Que l'espoir en vous renaisse :

Rien ne peut vaincre l'argent,

L'amour & la jeunesse.

L É A N D R E.

Ah ! Lisette, c'est peu que tout cela sans
ton secours ; ne me le refuse pas , je t'en
conjure.

Air : Son petit cœur de quinze ans.

Tu peux tout attendre de moi.

Que ne ferai-je point pour toi ,

Si , par tes soins & tes talens ,

Quelque jour je puis être

Maître

De mon petit cœur de quinze ans :

Protege ma passion.

L I S E T T E.

Air : Pour le mariage , bon.

Comptez sur mon ministère ;

Mais c'est sous condition

Que je ferai votre affaire ,

Pour le mariage ,

Bon ;

Pour le badinage ,

Non.

16 LES DEUX SUIVANTES,

L'intérêt ne me domine pas assez pour trahir Flavie : je vous le répète encore ;

Air : Tes beaux yeux.

Si l'humeur inconstante

Conduit ici vos pas ,

Je suis votre servante ,

Je ne m'en mêle pas.

L É A N D R E.

Non , non , mon cœur fidele

Veut que le nœud d'époux

M'enchaîne avec la Belle.

L I S E T T E.

Jé vais agir pour vous.

Çà , consultons-nous avant toutes choses.
Il est bon de vous donner une idée des personnes à qui vous avez affaire.

L É A N D R E.

De quel caractère est Lucinde ?

L I S E T T E.

C'est une femme qui , comme bien d'autres , veut se défaire d'une fille qui commence à lui porter ombrage.

Air : Je ne sçais ce qu'il veut faire.

Elle a pour frere un Vicomte ,

Grand faiseur de complimens ;

De toute part il en conte ,

Et c'est un de ces amans

A flamme vagabonde ,
Qui court partout le monde.

L É A N D R E.

Crois-tu qu'il ne nuira point à nos projets ?

L I S E T T E.

Loin de s'opposer au plaisir , il nous en propose souvent. Il nous donne tous les jours des fêtes.

L É A N D R E.

Elles pourront nous être utiles ; & le prétendu ?

L I S E T T E.

Madame ne m'a point dit son nom ; je sçais seulement que c'est un Gentilhomme riche , & sur le retour. Il n'est point ici & ne viendra que dans quelque tems. Voyons à arranger nos mesures. Que voulez - vous que je fasse pour vous ?

L É A N D R E.

Air : Menuet de Grandval.

Que d'entretenir ma maitresse
Tu me procures la douceur ;
Que je puisse , par ton adresse ,
L'assurer de ma vive ardeur.

L I S E T T E.

C'est à quoi je rêve : mais la circonstance

18 *LES DEUX SUIVANTES,*

de son prochain mariage y met une difficulté qui m'embarrasse ; car d'aller de but en blanc lui déclarer votre amour , cela pourroit la révolter. Il faut du ménagement ; voyons , pensons chacun de notre côté.

L É A N D R E.

Je le tiens , je le tiens.

L I S E T T E.

Victoire, victoire.

L É A N D R E.

Tu m'as fais oublier un moyen que j'avois trouvé.

L I S E T T E.

Vous m'avez fait perdre la meilleure idée du monde. Laissez-moi.

L É A N D R E.

Air : Tout vous adore.

Dans ce besoin j'implore ton secours ;

Tu me le dois , puissant Dieu des Amours.

C'est ton ouvrage ,

C'est ton image ,

Que la Beauté

Dont je suis enchanté.

L I S E T T E.

J'y suis , j'y suis. C'est bien aux hommes ,
ma foi , à nous le disputer pour l'invention.

Air : La serrure.

Vive notre imaginative
Pour le mystere de l'Amour ;
Quand un cas important arrive ,
Jamais elle ne reste court.

Allons , voyons comment vous vous tire-
rez du projet que je médite.

Air : Entre l'amour & la raison.

Faites devant moi quelques pas :
Haut le menton , baissez les bras.
Composez bien votre visage ,
Prenez un modeste maintien ;
Baissez les yeux : cela va bien ;
Il ne m'en faut pas d'avantage.

L É A N D R E.

Je n'entends rien à ce discours.

L I S E T T E.

On vient ; cachez-vous dans ce cabinet.

S C E N E V I.

L U C I N D E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

C'Est Lucinde. Elle arrive à propos pour
l'exécution de mon projet. Affectons un
air rêveur.

20 *LES DEUX SUIVANTES,*

LUCINDE.

Il me semble que j'ai vû un homme avec vous, il n'y a qu'un moment.

LISETTE.

Avec moi , Madame ? C'est une personne qui m'apporte des nouvelles de mon pays.

LUCINDE.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le Monde.

Vous rêvez , vous êtes distraite :

Qui cause en vous ce changement ?

Parlez , expliquez-vous , Lisette.

LISETTE.

Non , ce n'est point sans fondement.

Jamais je ne fus inquiète

Pour un sujet plus important.

Vous avez toujours eu des bontés pour moi , Madame ; elles m'autorisent à vous demander aujourd'hui votre conseil dans une affaire de la dernière conséquence.

LUCINDE.

De quoi s'agit-il.

LISETTE.

Air : Par bonheur.

Par bonheur ou par malheur ;

On veut engager mon cœur ;

D'hymen on m'offre la chaîne ;

Et pour prendre mon parti ,

On me donne une semaine

Dans la lettre que voici.

Air : *Vaudeville du Port à l'Anglois.*

Pour moi l'hymen est-il bon ?

LUCINDE.

Oui , non ;

C'est selon.

LISETTE.

Les soins fâcheux sont le partage

De ceux que l'on voit en ménage ;

Ils sont souvent dans l'embarras.

LUCINDE.

Ne vous mariez pas.

LISETTE.

Oui : mais celui qu'on me destine ;

A de quoi fonder la cuisine ;

Et de plus c'est un gros garçon.

LUCINDE.

Eh ! mariez-vous donc.

LISETTE.

Me marier , quitter une maitresse aimable pour un mari dont l'humeur ne me conviendra peut-être pas ! Non , je ne puis m'y résoudre.

LUCINDE.

Ma chere enfant , je te tiendrai compte de ce sacrifice.

LISETTE.

Mais ,

22 LES DEUX SUIVANTES,

Air : Le jardinage.

Dans mon pays il me reste
Quelque bien qu'on me conteste ;
Jamais je n'en aurois rien.
Pour conduire cette affaire ,
Un époux m'est nécessaire :
Un peu d'aide fait grand bien.

LUCINDE.

Il est vrai que les hommes entendent
mieux cela que nous.

LISETTE.

Vous le sçavez bien, Madame.

Air : Quand un femme.

Quand une femme est sans mari , (bis.)
Tout comme il veut , un ennemi
La mène & la balotte ;
C'est un arbrisseau sans appui ,
Un vaisseau sans pilote.

LUCINDE.

Allons , allons ; il faut te marier. Je serois fâchée que ton zèle pour moi te fit manquer un établissement qui peut t'être avantageux. As-tu fait réponse ?

LISETTE.

Oui , Madame.

LUCINDE.

Qu'as-tu mandé ?

L I S E T T E.

Comme je prévoyois bien le conseil que vous venez de me donner , j'ai fait réponse que je le voulois bien.

L U C I N D E.

Voilà ce qui s'appelle une fille de précaution. Je suis cependant fâchée que tu nous quitte à la veille du mariage de ma fille ; cela te vaudroit quelque présent. Est-ce que tu ne peux pas rester encore quelques jours avec nous ?

L I S E T T E.

C'est bien mon dessein , Madame ; je ne vous quitterai point que vous n'ayez une femme de chambre , & qu'elle ne soit au fait de la maison.

L U C I N D E.

Air : J'apporte une plume.

En sçais-tu-quelqu'une ?

Adresse-la nous.

L I S E T T E.

Oui , j'en connois une ,

Faite exprès pour vous.

Elle est jeune , grande , forte :

De plus , sur ma foi ,

Pour l'adresse , elle l'emporte

De beaucoup sur moi.

24 *LES DEUX SUIVANTES,*

Vous la pouvez prendre en toute sûreté.

LUCINDE.

Tu la connois donc assez pour m'en répondre?

LISETTE.

Elle est de mon pays : nous sommes parentes ; c'est ma cousine à la mode de Bretagne.

LUCINDE.

Tant mieux.

LISETTE.

Elle a de la politesse & de l'intelligence.
Je ne crains qu'une chose.

LUCINDE.

Quoi ?

LISETTE.

Air : De Tancrede.

Trop d'épaisseur en sa figure
Peut-être vous rebutera ;
Elle n'en est pas , pour cela ,
Moins vive dans son allure.

LUCINDE.

Il ne faut pas toujours juger par l'extérieur.

LISETTE.

Je me flatte que vous serez contente de
ma cousine.

Air :

Air : *Quand elle cout.*

C'est une fille douce & sage ,
Que l'on peut employer à tout ;
Pour veiller aux soins du ménage ,
Avant l'aurore , elle est debout.
Les plaisirs n'ont rien qui la tente :

Quand elle cout , (3 fois.)
Elle est contente.

LUCINDE.

Fais-lui dire de venir , je ferai ici dans un moment.

LISETTE.

Voilà l'affaire en train , & je commence à espérer.

SCENE VII.

LISETTE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MA cousine , je suis votre servante.

LISETTE.

Je suis la votre de tout mon cœur ; vous nous avez entendues ; vous sçavez à quoi je vous destine.

LÉANDRE.

Oui , ma belle parente ; je sçais

Tome II.

B

26 *LES DEUX SUIVANTES,*

Air : Le jus d'Octobre.

Que , sous la charmante Lifette ,
Je vais faire , en cette maison ,
Mon noviciat de toilette ,
Et m'instruire à mettre un pignon.

L I S E T T E.

Avouez que les femmes ont de la res-
source là.

L É A N D R E.

Les hommes aussi quelquefois.

L I S E T T E.

Oh ! ça , vous sçavez tout le bien que j'ai
dit de vous. Il est question d'achever ce que
j'ai commencé.

L É A N D R E.

Tu m'as un peu trop vanté ; je crains de ne
pas répondre à l'idée que tu as donnée de
mes talens.

Air : N'aurai-je jamais un amant ?

Comment veux-tu , de bonne foi ,

Que je puisse , moi ,

Connoître aussi bien que toi ,

Ce qui concerne ton emploi ;

Frisure en marron ,

Frisure en bichon ,

Frisure en mouton ,

Mantille à dentelle ,

Fleurs , aigrettes , moulinets ,

Cabochons , mitons , bilboquets ,

En un mot toute la suite

Des colifichets

Faits

Pour orner vos attraits ?

L I S E T T E .

Ne vous embarrassez de rien ; je resterai
pour vous apprendre , & indépendamment
de cela ,

Air : *Je suis un bon soldat ;*

Du petit Cupidon

La leçon

Vous rendra tout facile ;

C'est un Maître qui met

Vite au fait ,

L'amant le moins habile :

L É A N D R E .

Air : *L'Amour est un voleur :*

Pour chercher ce qu'il faut ,

Je fors , belle Lisette :

Sous l'habit de soubrette

Tu me verras bientôt.

L I S E T T E .

Allez , & soyez prête :

A mes avis conformez-vous ;

Et zeste , zeste ,

Le Dieu dont vous sentez les coups

Fera le reste.

St , st , j'oubliois un point important.

B ij

28 LES DEUX SUIVANTES,

L É A N D R E.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Flavie vous a-t-elle vû ? Vous êtes-vous démasqué en lui parlant ?

L É A N D R E.

Une fois, à ce que je crois ; mais cela ne suffit pas pour être reconnu. Après tout, quand je serois découvert ,

Air : Tu croyois , en aimant Colette.

Ses charmes seroient mon excuse.

Une Belle , facilement ,

Pardonne une innocente ruse ;

Qu'Amour inspire à son amant.

Jusqu'au revoir.

L I S E T T E.

Ne tardez pas. Je suis impatiente de le voir dans cet équipage. Voici ma jeune Maîtresse ; elle n'a pas l'air tranquille.

S C E N E V I I I.

L I S E T T E , F L A V I E.

F L A V I E.

MA mere vient de nous dire que tu veux nous quitter. Quoi ! Lisette , tu m'abandonnerois !

L I S E T T E.

Hélas ! j'en suis au désespoir ; je vous chéris, je vous regrette ; mais je trouve un établissement ; j'ai promis , c'est une affaire conclue.

F L A V I E.

Tu m'annonces cela d'un air bien indifférent ! Que je suis malheureuse , hélas !

L I S E T T E.

Votre très-humble servante auroit-elle le bonheur de causer ce soupir ? Oh ! non ; elle n'y a qu'une petite part ; & si je ne me trompe , il y a un heureux mortel dans ce monde.

F L A V I E.

Air : Quand je vous ai donné mon cœur.

Lisette , est-ce là le discours

D'une fidelle amie ?

Tu me reproches des amours

Que mon cœur sacrifie ,

Et tu me rappelles toujours

Ce qu'il faut que j'oublie.

L I S E T T E.

Je ne sçais pas , Mademoiselle , ce que vous entendez : je parle de l'heureux amant à qui vous êtes promise ; car pour celui du bal ,

Air : Vous n'y pensez plus.

En dépit de la sympathie ,

Jecrois votre ardeur amortie.

B iij

30 *LES DEUX SUIVANTES,*

Ses soupirs seront superflus.

Vous n'y pensez plus, Flavie,

Non, non, non, vous n'y pensez plus.

FLAVIE.

Que ne le puis-je ? Je serois moins à plaindre. Juge de ma situation.

Air : Cruelle Bergere.

De moi l'on dispose,

Sans me consulter ;

Ce qu'on me propose

Je dois l'accepter.

D'une ardeur secrète ;

Je brûle à regret ,

Et je perds Lisette ;

Qui sçait mon secret.

LISETTE.

Air : Ne vous chagrinez pas.

N'ayez point de douleur ,

Si Lisette vous quitte.

Vos pleurs font trop d'honneur

A mon foible mérite.

Un autre me remplacera ,

Qui bientôt vous consolera.

FLAVIE.

Je ne suis point changeante ; j'ai toutes les peines du monde à me faire aux visages nouveaux.

LISETTE.

Vous vous ferez bien vite à celui-ci.

FLAVIE.

J'en doute.

L I S E T T E.

J'en suis sûre ; c'est une personne qui vous
tiendra bonne compagnie.

Air : La fiteuse.

Tous les jours dans cet asyle

Vous la verrez se fixer.

Elle n'ira point en ville

Perdre son tems à causer.

Pourvu qu'elle file , file ,

C'est assez pour l'amuser.

Rien n'est plus aimable que son enjouement.

Air : Je n'en ferai que rire.

Elle est d'un entretien flatteur ;

Contre toujours quelque douceur.

Si vous la laissez dire ,

Dans l'excès de sa belle humeur ,

Qu'elle vous fera rire !

L I S E T T E.

J'entends quelqu'un ; c'est mon oncle.

SCENE IX.

FLAVIE, LE VICOMTE, LISETTE.

LE VICOMTE.

Refrain.

BANNISSEZ, bannissons la mélancolie.

Je vous annonce, ma niece, que vous aurez les Chanteurs, & les Danseurs que je vous ai promis. Comme elle prend cela froidement !

LISETTE.

Mademoiselle a une petite inquiétude. Vous sçavez qu'on la marie.

LE VICOMTE.

Tu as tort de t'en chagriner.

LISETTE.

Monsieur a raison.

Refrain.

Trémouffez-vous, & allons, gai ;

La Jeunesse

Doit sans cesse

Folâtrer, comme au mois de Mai.

LE VICOMTE.

Tu es bien gaie, toi !

L I S E T T E.

C'est que je me marie.

L E V I C O M T E.

Tu as tort de t'en réjouir. Sois moins triste,
Flavie. Lisette, moins de gaieté. Ma nièce,
tu auras un époux de condition.

F L A V I E.

On le dit ainsi.

L E V I C O M T E.

Console-toi ; ces maris-là sont adorables.

Air : Dans le bel âge.

La complaisance

Loge dans leur maison ;

La confiance

En bannit les soupçons.

Ils ont un bon esprit qui les rend indulgens.

Douceur & politesse

Sont toujours chez les gens

De cette espèce.

L I S E T T E.

Je vous entends, Monsieur le Vicomte.

L E V I C O M T E.

Pour toi ; ton état se fixe à la bourgeoisie.

L I S E T T E.

Eh ! bien ?

B ▾

34 *LES DEUX SUIVANTES,*

LE VICOMTE.

Air : Tant qu'un amant dépensera

Ton mari toujours grondera ,

Sans cesse de quelque artifice

Te soupçonnera.

Brusque , jaloux & cætera ,

A chaque moment , son caprice

Te contredira.

L I S E T T E.

Bon ! bon ! voilà de beaux contes !

F L A V I E.

Mon oncle veut se réjouir.

L I S E T T E.

Monsieur , je suis votre servante.

LE VICOMTE.

Où vas-tu ?

L I S E T T E.

Voir si la personne qui doit entrer ici à
ma place est arrivée.

LE VICOMTE.

Tu nous quittes donc sérieusement ?

L I S E T T E.

Très sérieusement.

LE VICOMTE.

Air : Non , non , non , je n'en dis pas davantage.

Connois mieux ton avantage :

Non , tu n'as pas de raison.

Faite à notre badinage ,

Tu vis ici sans façon.

N'as-tu pas pour ton partage

Un bon ami dans la maison ?

Eh ! pourquoi donc

Veux-tu te mettre en ménage ?

L I S E T T E.

J'ai mes raisons pour cela.

L E V I C O M T E.

Fais toujours en sorte que celle qui te remplacera me convienne.

L I S E T T E.

Je n'ai garde d'y manquer, vraiment !

S C E N E X.

L E V I C O M T E , F L A V I E .

L E V I C O M T E .

ALLONS donc, ma nièce ; quittez ce fê-
rieux. Votre sœur Agathine est plus
raisonnable que vous. Elle voudroit bien être
à votre place.

F L A V I E .

Elle est trop jeune pour connoître le danger.

L E V I C O M T E .

Air : *Qu'importe ?*

Est-ce à cause que ton mari

N'est pas dans cet âge fleurissant ?

B vj

36 LES DEUX SUIVANTES,

S'il n'est plus dans ses beaux jours,
Qu'importe, qu'importe ?

Fille sage choisit toujours

Un époux de la sorte.

Air : *Tout cela m'est indifférent.*

D'un mari pris dans l'âge mûr,

Bien plus que d'un jeune, on est sûr :

L'un change à tout moment de flamme :

Si l'autre court, c'est grand hazard.

L'un est tout entier à sa femme,

Et de l'autre on n'a pas le quart.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, LUCINDE.

LUCINDE.

QU'EST-CE que vous lui dites là, mon frere ?

LE VICOMTE.

De bonnes choses sur le mariage ; elle est triste, je vais chercher de quoi l'égayer.

LUCINDE.

Attendez un moment : Lisette doit nous amener une femme de chambre ; vous la verrez.

SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, LISETTE,
LÉANDRE.

LISETTE.

Air : J'étois perdue.

MA parente qui veut entrer
A votre service,
Peut-elle à présent se montrer ?

LUCINDE.

Oui.

LISETTE.

Approchez, Clarice.
Vous tremblez ! vite, avancez ;
Ne soyez point émue.

LUCINDE.

Son air me revient assez.

LE VICOMTE.

Elle est dodue.

LUCINDE.

Votre cousine nous a dit beaucoup de bien
de vous.

LÉANDRE.

Je lui suis bien obligée, Madame ; je n'oublierai de ma vie ce qu'elle fait aujourd'hui
pour moi.

38 LES DEUX SUIVANTES,

Air : Entre l'Amour & la Raison.

Ses bons soins , dans ce jour heureux ,

Viennent de couronner mes vœux.

J'obtiens ce que mon cœur désire ;

Il n'est point de bonheur plus doux

Que l'avantage d'être à vous ,

Et de vivre sous votre empire.

LUCINDE.

Nous ferons affaire ensemble , à ce que je vois.

LE VICOMTE.

Elle est , parbleu , gentille.

Air : La bredondon.

La peau douillette ,

L'œil vif & fripon ,

Face rondelette ,

Taille grassouillette ;

Le joli menton !

La bredondaine ,

L'aimable chignon !

La bredondon.

LUCINDE.

Ne voilà-t-il pas mon frere avec ses contes ?
Il badine toujours.

LE VICOMTE.

Non , morbleu , je ne badine pas : vous ne pouvez mieux faire que de la prendre.

Air : *Eh ! dru , dru , dru.*

Si vous agissiez autrement ,
Ce seroit grand dommage ;
A son air , on juge aisément
Qu'elle est bonne en ménage.

Eh ! dru , dru , dru ,
Jamais je n'en ai vu
Qui promet davantage.

LUCINDE.

Ma fille , qu'en dites vous ? Cela vous regarde autant que moi.

FLAVIE.

Pourvû qu'elle vous convienne , j'en suis contente.

LUCINDE.

Y-a-t-il longtems que vous servez ?

LÉANDRE.

Non Madame , & sans des circonstances particulieres qui sont connues de ma cousine , je n'y serois pas réduite.

LUCINDE.

Je veux bien vous recevoir : mais j'apprehende une chose.

Air : *Ah ! je ne pensois pas vraiment.*

Quand nous vous aurons mise au fait ,
Je crains que , par quelque caprice ,
Dont tous les jours on voit l'effet ,

40 LES DEUX SUIVANTES,

Vous n'alliez autre part , Clarice ,
Faire offre de votre service ,
Et j'en aurois quelque regret.

L É A N D R E.

Ne craignez point cette injustice.

L I S E T T E.

Je fais sa caution : toute sa crainte est
qu'on ne lui donne son congé.

L U C I N D E.

Air : *Est-il de plus douces odeurs ?*

Je ne vous recommande pas

D'avoir de la sagesse :

Surtout point d'amant.

L É A N D R E.

Sur ce cas ;

Que votre crainte cesse.

L U C I N D E.

Par dessus tout , je vous enjoins

De contenter Flavie.

L I S E T T E.

Mademoiselle , par ses soins ,

Sera très-bien servie.

L É A N D R E.

Quoique je n'aie pas beaucoup d'habitude ,

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Mon zèle fait mon espoir.

Pour savoir ,

Il suffit d'aimer son devoir.

En tout vous serez obéie :

Dites un mot, vous me verrez voler ;

Et pour vous, charmante Flavie,

Vos beaux yeux n'ont qu'à parler.

LE VICOMTE.

Comment donc ! voilà du galant !

L I S E T T E.

Ce n'est rien que cela ; elle en dira bien d'autres.

LE VICOMTE.

Je vois que nous pousserons ensemble les beaux sentimens.

L U C I N D E.

Il ne s'agit plus que de faire nos conventions.

Air : Quand je tiens de ce jus d'Octobre.

Eh ! bien : pour vos gages , Clarice ,

Parlez , dites ce qu'il vous faut.

L É A N D R E.

Quand vous aurez vû mon service ,

Vous le priserez ce qu'il vaut.

Quelque condition que vous me fassiez , j'en serai très contente , quand même vous ne me donneriez rien.

Air : Charivari.

Je chérirai mon partage ;

Si vous voulez

42 LES DEUX SUIVANTES,

Adoucir mon esclavage

Par des bontés.

Le gain ne me flatte pas tant

Que l'agrément.

LUCINDE.

Vous en aurez avec nous.

LE VICOMTE.

Je lui en procurerai, moi.

LUCINDE.

Lisette vous dira qu'elle a toujours été compagne de ma fille, plutôt que sa suivante... Voilà sans doute la fête de Monsieur le Vicomte. Lisette, allez mettre votre cousine en possession de son emploi.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! cela se fera après le divertissement : elle y est nécessaire.

LISETTE.

Que ma cousine en soit aussi : je crois qu'elle n'y fera pas inutile ; elle a du goût pour le chant ; c'est encore un de ses talens que j'avois oublié.

DIVERTISSEMENT.
JARDINIERS ET JARDINIERES.

Air : A la santé de notre hôtesse.

Amis, célébrons tous la fête

De la Maîtresse de ces lieux ;

Et que chacun de nous s'apprête

A lui renouveler ses vœux.

CHŒUR.

Amis , célébrons tous la fête
De la Maitressè de ces lieux.



Pour l'assurer de notre zèle ,
Allons lui présenter ces fleurs ;
Et pour les rendre dignes d'elle ,
Joignons-y l'offre de nos cœurs.

CHŒUR.

Pour l'assurer de notre zèle ,
Allons lui présenter ces fleurs.

LÉANDRE.

Air.

Dans le jardin de l'Amour ,
Regnez , brillez , ô fleur charmante ;
Dans le jardin de l'Amour ,
Embellissez chaque jour.

Que d'Aquilon l'haleine turbulente
N'altère point votre fraîcheur :
Du parterre soyez l'honneur ;
Et qu'en vous voyant chacun chante :
Dans le jardin de l'Amour ,
Regnez , brillez , ô fleur charmante ;
Dans le jardin de l'Amour ,
Embellissez chaque jour.



VAUDEVILLE.

MAÎTRE d'un joli jardinet,
 Lucas y fait
 Peu d'ouvrage.
 Et, quand quelqu'un veut se mêler
 D'y travailler,
 Il fait rage.
 N'a-t-il pas ce butor
 Tort,
 Quand il nous prive
 D'un bien que ce balourd
 Lourd
 Si mal cultive ?

×

Quand de ses feux un jeune cœur,
 D'un ton flatteur,
 Vous assure,
 Croyez-moi, répondez toujours
 A ses discours,
 Turelure.

Mettez-vous bien cela

Là,

Jeunes fillettes ?

Songez que tout Amant

Ment

Dans ses fleurettes.

×

Si jamais je ressens le feu
Du petit Dieu
De Cythere ,
Ce sera pour un soupirant
Vif & charmant ,
D'âge à plaire.
Si quelque vieux galand ,
Lent ,
A moi s'adresse ,
Je réserve au ch'napan ,
Pan ,
Cette carresse.



Ton petit minois sans défaut
M'a rendu chaud
Comme braise :
Toujours brûlant pour tes appas ,
Guillot n'est pas
A son aise.
Je mourrai de fouci ,
Si
Tu m'es rebelle :
Fais-moi donc , ma Dondon ,
Don
D'un cœur fidele.



46 LES DEUX SUIVANTES,

Mon cœur sensible & délicat
Veut un contrat
Pour se rendre ;
C'est un trompeur que Cupidon ;
Et la raison
Sçut m'apprendre ,
Qu'on a de ce vaurien
Rien ,
Quand la Bergère
Donne à quelque garçon
Son
Cœur sans Notaire.



Maris , voulez-vous fuir l'affront
Qu'à votre front
On peut faire ?
Au logis ne lésinez point ;
C'est-là le point
Nécessaire.
On est pour vous constant ,
Tant
Que rien ne change ;
Qui ménage l'argent ,
Jean
Bien-tôt se nomme.



Où l'Amour ne regne-t-il pas ?
 Tout ici bas
 Le courtise ;
 Le Ciel même , contre son feu ,
 N'est pas un lieu
 De franchise.
 Les Tritons sont ardents ,
 Dans
 L'humide empire ;
 Pluton , dans son manoir
 Noir ,
 D'amour soupire.



Le Financier est liberal ,
 Mais il dit mal
 Ce qu'il pense :
 Le Robin parle joliment ;
 Mais rarement
 Il dépense.
 Pour nous plaire , un Plumet
 Met
 Tout en usage :
 Mais on trouve souvent
 Vent
 Dans son langage.



48 LES DEUX SUIVANTES,

C'est vainement qu'à double clé

L'on a bâclé

Tout passage ;

De Cupidon les traits aigus ;

Chez nos Argus ,

Font ravage.

Par lui , le plus expert

Perd

Toutes ses peines ;

Et ce petit larron

Rrompt

Verroux & pènes :



Paris est un séjour charmant ;

Où promptement

L'on s'avance ;

Là , par un manège secret ;

Le gain qu'on fait

Est immense ;

On y voit des Commis

Mis

Comme des Princes ,

Après être venus

Nuds

De leurs provinces.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, LÉANDRE, *sous le nom*
de Clarice, LISETTE.

FLAVIE.



CLARICE.

LÉANDRE.

Mademoiselle,

FLAVIE.

Regardez moi.

Air : Ce Pâté qu'on apporte :

Me trouvez-vous bien mise ?

Parlez avec franchise :

Me trouvez-vous bien mise ?

LÉANDRE.

On ne peut être mieux.

Que votre aspect enchante,

Tente !

Tome II.

C

50 LES DEUX SUIVANTES,

Vous effacez l'Aurore.

Flora

N'a jamais, à nos yeux,

Présenté rien de si gracieux.

FLAVIE.

Cela est bien flatteur.

LISETTE.

Mademoiselle, que vous ai-je dit de ma
cousine ?

FLAVIE.

Vous voyez à peu près mon goût : il ne
tiendra qu'à vous de bien faire.

LÉANDRE.

Je crois, Mademoiselle, que je n'aurai pas
besoin de beaucoup de leçons. L'art d'ajuster
devient bien facile avec vous : tout vous
sied.

Air : Quand le péril est agréable.

Les roses mêmes refleurissent,

Dès qu'on les voit vous approcher,

Et tout ce qui peut vous toucher,

Vos charmes l'embellissent.

FLAVIE.

Que dites vous là ? Je n'ai presque pas
dormi de la nuit : j'ai les yeux battus ; n'est-
ce pas Lisette ?

LISETTE.

Il est vrai que vous êtes un peu déran-

OPERA-COMIQUE, 51

gée ; Mademoiselle ne mettra point apparemment de quadrille , ni de postillon ?

FLAVIE.

Non.

L I S E T T E.

Serrez cela , Clarice.

FLAVIE.

Tantôt , tantôt ; j'ai besoin d'elle un moment. Tenez.

Air : Les Recors & les Sergens,

Ajustez-moi ce ponpon ,

Ce frison ;

Un peu de poudre là : bon ;

Mettez-moi mon solitaire.

L I S E T T E.

C'est à moi ,

L É A N D R E.

C'est à moi ,

Qu'appartient ce ministère.

FLAVIE.

Air : Les Filles de Nanterre,

Laissez faire , Clarice.

L I S E T T E.

Demain il sera tems.

FLAVIE.

Ce n'est que l'exercice

Qui donne des talens.

Comment voulez-vous qu'elle apprenne ,
si vous faites tout ? Je veux qu'elle m'acco-

C ij

52 *LES DEUX SUIVANTES ;*

mode une fois. Attendez . . . Ma mere me dit hier que nous devions faire aujourd'hui une visite sérieuse, il faudra que je sois habillée. Lacey-moi.

L I S E T T E.

Oh ! pour cela , vous me le cederez , s'il vous plaît.

L É A N D R E.

Air : C'est une affaire. Noté. Tom. I, p. 289.

Laissez-moi faire.

L I S E T T E.

Je ne le permettrai pas.

L É A N D R E.

Lisette , voudrois-tu me déplaire ;

Par ces débats ?

Ma chere amie ;

Ah ! je t'en supplie.

L I S E T T E.

Ce ton si flatteur

Ne pourra fléchir mon cœur.

L É A N D R E.

C'est me faire injustice.

L I S E T T E.

Finissez donc , Clarice.

F L A V I E.

J'attends ,

Attendrai-je long-tems ?

En vérité , Lisette , vous êtes ridicule , & il y a là de l'entêtement.

L I S E T T E.

J'en conviens : mais j'ai cédé l'autre fois ; je veux l'emporter à mon tour.

OPERA-COMIQUE. 53

FLAVIE

Oh ! bien , pour vous mettre d'accord , je
resterai comme je suis.

LÉANDRE

Vous avez trop de complaisance , Made-
moiselle.

LISETTE

Comment ! il n'y a qu'un jour que cela
est ici , & il n'est plus question de moi.

Air : Ils sont chus dans la rivière,

De notre Maîtresse

Elle a la faveur :

Chacun la caresse ;

La comble d'honneur ;

Et déjà , pour l'amour d'elle ,

Laire , lon , lan , la ,

Le Vicomte est infidèle !

Il me laisse là.

Si cela continue , nous ne serons pas long-
tems cousins.

FLAVIE

Qu'est-ce que cela vous fait , puisque vous
nous quittez ? Clarice , sçavez vous si ma mere
est levée ?

LÉANDRE

Oui , Mademoiselle.

FLAVIE

Je vais lui rendre mes devoirs ; tenez vous
ici. Je reviens.

C iij

54 LES DEUX SUIVANTES,

SCENE II.

LÉANDRE, LISETTE.

L É A N D R E.

L I S E T T E, sçais-tu bien que je me fâcherai, & que tu ne dois point en agir comme tu fais ?

Air : De Fontainebleau.

Eh ! quoi toujours me retenir

Ta rigueur me déconcerte ;

Sois plus traitable à l'avenir.

L I S E T T E.

Votre main est trop alerte.

Gai, gai, gai, comme elle y va !

L É A N D R E.

C'est par tes conseils que j'ai pris l'habit
de suivante & au lieu de m'en laisser faire
les fonctions paisiblement.

Air : Ah ! voyez donc le drôle.

A tout moment tu m'interromps

Dans le plus beau du rôle.

L I S E T T E.

Et j'en ai de bonnes raisons.

Ah ! voyez donc, ah ! voyez donc !

Laissez faire le drôle !

OPÉRA-COMIQUE. 55

Vous sçavez bien vous-même qu'on ne donne pas le plus fin de l'ouvrage aux apprentis.

L É A N D R E.

Ton procédé me déplaît.

L I S E T T E.

Air : *La besogne.*

Loin de murmurer contre moi ;

Vous devez me louer.

L É A N D R E.

Pourquoi !

L I S E T T E.

Je ménage , par cette adresse ,

Ma Maîtresse & votre foiblesse.

L É A N D R E.

Air : *Belle Iris , vous avez deux pommes.*

Sois sûre de ma retenue ;

Je ne dois point t'être suspect :

Mon amour soumis au respect.

Sçaura se borner à la vue.

L I S E T T E.

Oui-dà , oui-dà ! qui s'y fieroit ,

Je crois qu'il s'en repentiroit.

L É A N D R E.

Point du tout , je t'assure.

L I S E T T E.

Je sçais comme cela va.

Ci

56 LES DEUX SUIVANTES;

Air : *L'appétit vient en mangeant.*

Des attrait d'une Climene

La vue échauffe un Amant.

Il dérobe à l'inhumaine

Un baiser adroitement;

Ce baiser, pris avec peine;

Le rend encor plus pressant.

L'appétit vient en mangeant.

L É A N D R E.

Je vois bien que je ne gagnerai rien avec
toi; parlons d'autre chose: que pense Flavie
de moi?

Air : *Pan , pan , pan , la poudre prend.*

Sçais-tu si ce charmant Objet

De mon service est satisfait?

Vois-tu quelque ombre d'apparence?

L I S E T T E.

Ayez, Monsieur, de l'espérance.

Pan, pan, pan,

L'amorce prend:

Vous avez lieu d'être content.

L É A N D R E.

Elle a donc parlé?

L I S E T T E.

Non, mais je l'entendis hier faire votre
éloge à Madame.

L É A N D R E.

Que disoit-elle?

Air : *A cause de son flageolet.*

Clarice vaut son pesant d'or:

Ah! qu'elle est diligente!

Elle sçait tout , c'est un trésor ;
 Sa douceur est charmante.
 Aussi je l'aime uniquement ,
 A cause de son beau talent ,
 Et je veux lui donner mon cœur ;
 A cause de sa belle humeur.

L É A N D R E.

Seroit-il possible ? Que je t'embrasse , ma
 chère Lisette.

L I S E T T E.

Modérez-vos transports : voici venir l'Infante ;

L É A N D R E.

Elle me paroît rêveuse.

L I S E T T E.

C'est à vous à égayer cette humeur-là ; je
 vous laisse ensemble.

S C E N E III.

L É A N D R E , F L A V I E.

L É A N D R E.

OU'AVEZ-VOUS , ma chère Maîtresse ? Qui
 peut causer en vous cette sombre mé-
 lancolie ? Jeune , belle , aimable comme vous
 êtes , le chagrin peut-il trouver accès dans
 votre ame ?

Cv.

58. *LES DEUX SUIVANTES,*

Air : Quand je vous ai donné mon cœur.

Vos beaux yeux , ces doux conquérans ,

Entraînent les suffrages.

Vous touchez les indifférens ,

Vous fixez les volages.

On soupire dès qu'on vous voit ;

C'est un tribut que l'on vous doit.

FLAVIE.

Ah ! Clarice , que les apparences te trompent !

Air : Ton humeur est , Catherine.

Quand la fortune riante

Semble m'offrir un vrai bien ,

De mon destin peu contente ,

Je soupire après le tien.

L É A N D R E.

Je ne sçais pas ce qui fonde

Chez vous un pareil désir ;

Je n'ai de bonheur au monde ;

Que celui de vous servir.

FLAVIE.

Air : Quand je suis avec mon Berger.

Ton sort qui paroît malheureux ,

N'est pas si triste que l'on pense.

Je sçais qu'un destin rigoureux

Te réduit à la dépendance ;

Mais rien ne te fait violence ,

Et du moins , dans ton malheur ,

Tu peux disposer de ton cœur.

Tu n'as pas à souffrir la contrainte que j'éprouve aujourd'hui.

L É A N D R E.

Ce discours me fait croire que l'époux qu'on vous destine n'est pas de votre goût ; auriez vous du penchant pour quelqu'autre ?

Air : Hélas ! qu'en puis-je faire ?

Je partage votre douleur ;

Parlez , ouvrez-moi votre cœur ;

Je serai discrète & fidelle ;

Je fais consister mon bonheur.

A vous prouver mon zèle.

F L A V I E.

Ma chere Clarice , j'ai une entière confiance en toi ; & mon cœur me dit que tu l'as mérité : tu as deviné mon secret , n'en abuse pas.

L É A N D R E.

Quoi ! vous aimez ! & depuis quand ?

F L A V I E.

Depuis quatre jours.

L É A N D R E.

Eh ! bien ?

F L A V I E.

D'où vient ce transport ?

L É A N D R E.

Du rapport que je trouve entre nos aventures ; il y a un pareil temps que j'aime , &

60 *LES DEUX SUIVANTES,*

je trouve dans ma passion les mêmes difficultés que vous dans la vôtre.

FLAVIE.

Depuis ce moment, l'idée de cet aimable inconnu me suit partout.

Air : Non, je ne ferai pas.

Quand tu parles , je crois entendre son langage ;
Et même, en te voyant , je crois voir son image !

L É A N D R E.

L'Objet de mes soupirs par-tout me suit aussi ;
Et votre image en moi se confond avec lui.

Dites-moi , ma chere Maîtresse , est-ce là la première impression que l'amour vous a faite ; n'en avez vous jamais eue d'autre ?

FLAVIE.

Air : Des Triolets.

Non , je n'ai ressenti ce mal
Qu'une seule fois dans ma vie.

L É A N D R E.

Mon cœur , par un destin égal ,
N'a qu'une fois senti ce mal.

FLAVIE.

L'Amour me surprit dans un bal

L É A N D R E.

Dans un bal , charmante Flavie ,
Comme vous j'ai senti ce mal :
Entre nous quelle sympathie !

[Apart.] Je ne puis plus douter de mon bon-

OPERA-COMIQUE. 61

heur ; l'aveu que vous venez de me faire, & la ressemblance de nos destinées ont encore augmenté mon zèle : c'en est fait, me voilà déterminée à tout sacrifier pour votre bonheur.

FLAVIE

Et que pretends-tu faire ?

LÉANDRE.

Rompre le mariage que vous craignez,
& former celui que vous désirez.

FLAVIE.

Comment cela ? Cet inconnu n'est peut-être plus ici.

LÉANDRE.

Je sçais où il est ; & je le ferai paroître à
quand vous me l'aurez permis.

FLAVIE.

Hélas ! à quoi cela serviroit-il ?

Air : Sois complaisant , affable & débonnaire.

Oui , sur ce point ton erreur est extrême.

Eh ! qui pourra me répondre qu'il m'aime ?

LÉANDRE.

Moi

Tout autant que de moi-même ,

Je suis sûre de sa foi.

FLAVIE.

Ciel ! que me dis-tu ?

62 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Des Proverbes.*

Pour achever ici la confidence,

Je vous dirai que l'habit qu'on me voit

N'offre à vos yeux qu'une fausse apparence

Je ne suis pas ce que l'on croit.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédents, LUCINDE

LUCINDE

Air : *O gué, lan, la.*

QU'ENTENDS-JE ? quel mystère ?

LÉANDRE

Dieu des Amours,

Viens me tirer d'affaire.

Par ton secours.

LUCINDE

Clarice, expliquez nous ce langage.

LÉANDRE

Madame, je faisois à Mademoiselle un tableau de la légèreté des hommes & pour l'en mieux persuader, je me disposois à lui faire le récit d'une aventure qui m'est arrivée.

LUCINDE

Une aventure !

OPÉRA-COMIQUE.

63

FLAVIE.

(*À part.*) Que va-t-elle dire ?

LÉANDRE.

Que les hommes sont trompeurs , & que
leur perfidie m'a été funeste !

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Si je suis réduite au service ,

De l'inconstance c'est un tour ;

Et si , près de vous , en ce jour ,

Sous cet habit on voit Clarice ,

C'est l'ouvrage de l'Amour.

LUCINDE.

Vous verrez que c'est quelque jeune étourdi
qui l'aura trompée.

LÉANDRE.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Oui , Madame , un jeune étourdi.

LUCINDE.

Ma fille , songez-y. (*bis.*)

LÉANDRE.

Cause l'état où me voilà.

LUCINDE.

Retenez-bien cela. (*bis.*)

Contez-nous un peu cette histoire ; je ne
serai pas fâché que ma fille l'entende.

LÉANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez , je vais
obéir.

64 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Je n'avois pas quinze ans.*

Je n'avois que quinze ans,

Qu'on me rendoit hommage ;

Mais de tous les Amans,

Je fuyois le langage ;

Enfin , l'Amour sçut me rendre flexible ;

Il vient un jour qu'on a le cœur sensible.

Air : *Brunette.*

Fillette ,

Seulette ,

Je filois mon lin ,

Quand dans ma chambrette

Se glissant soudain ,

Un jeune homme aimable

Me tint ce discours :

Air : *Lon , lan , la.*

Voyez un Amant fidele ,

Qui soupire à vos genoux.

Par une chaîne éternelle ,

Il veut s'unir avec vous.

L U C I N D E.

Ainsi l'on prend une Belle ;

Lon , lan , la ,

O gué , lan , la.

Eh ! bien ?

L É A N D R E.

Il me fit entendre qu'il vouloit m'épouser ;
mais que n'étant pas son maître , il étoit à
propos qu'on n'eût aucune connoissance de
notre mariage :

Air : Que je regrette mon Amant !
Eloignons-nous de nos parents ,
A nos vœux ils seroient contraires ;
Vous connoissez mes sentimens ,
Belle Clarice , ils sont sincères :
Vous pouvez compter sûrement
Suivre un époux dans un amant ;

Il me parla ,
M'engeola ,
Protesta ,
S'emporta ;
Soupira ,
S'exprima
Si tendrement ;

Que j'approuvai son sentiment !

LUCINDE.

Ce que c'est que le défaut d'expérience !

LÉANDRE.

Enfin ;

Air : Le Tonton.

Croyant en lui connoître
Le pur & tendre amour
Qu'en mon ame il fit naître ,
Je le suivis un jour.

Le traître !

Je connus bien-tôt mon erreur :

Il n'en vouloit pas à mon cœur.

Je n'eus pas plutôt découvert sa fourberie ;

66 *LES DEUX SUIVANTES,*

que je me dérobai de lui, résolue de périr plutôt que de trahir mon devoir. L'honneur & le besoin m'ont fait prendre le parti de servir.

LUCINDE.

Bien d'autres n'auroient pas été si sages.

ÉÉANDRE.

Ah ! Madame, que de regrets m'a coûté ce malheureux moment !

Air : Ne les comptons dont plus, ces jours.

Dans mes traits autrefois on voyoit quelques charmes ;
Depuis ce jour fatal, je les ai tous perdus.

Ils sont passés, on ne les connoît plus.

Ces traits, effacés par mes larmes.

LUCINDE.

Ma fille vous voyez le danger qu'il y a
à écouter les jeunes gens.

Air : Le Prévôt des Marchands.

C'est ainsi qu'agit un amant,

Si-tôt qu'une Belle se rend

A l'amour qu'il ressent pour elle.

Cet exemple pour vous est bon.

Pour ne point trouver d'infidèle,

Qu'il vous serve un jour de leçon.

Sur-tout, suivez bien les avis de Clarice.

FLAVIE.

Ma chere mere, je vous obéi rai.

LUCINDE.

Voilà bientôt l'heure de votre Maître de Musique ; allez vous préparer ; demeurez Clarice : j'ai quelque chose d'important à vous dire.

LÉANDRE.

(*À part.*) Ciel ! que veut-elle ?

SCÈNE V.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

CLARICE, je me suis aperçue que ma fille a de la confiance en vous : cela me fait plaisir ; car je vous crois raisonnable.

LÉANDRE.

Vous m'honorez trop , Madame.

LUCINDE.

On vous aura dit sans doute ici que j'ai promis ma fille en mariage. Le jour où nous devons terminer , approche. Vous rougissez ! Qu'avez-vous ?

LÉANDRE.

Rien , Madame ; c'est un reste d'émotion causé par le récit que je vous ai fait.

LUCINDE.

Ecoutez-moi.

68. LES DEUX SUIVANTES.

Air : Oh ! que nenni.

Dans le choix d'un bon mari ;
C'est en vain qu'on veut nous conduire ;
La raison a beau nous dire ,

Oh ! que si :

S'il n'est rien en lui qu'il pt que ;
Le cœur aussi-tôt réplique ,

Oh ! que nenni.

C'est ce que j'appréhende aujourd'hui : le
gentilhomme qui recherche Flavie , n'est pas
jeune ; peut-être aura-t-elle de la répugnance
pour lui.

L É A N D R E.

Cela n'est pas sans exemple ;

L U C I N D E.

Air : Le jus d'Octobre.

Je voudrois donc qu'avec adresse,
Et sans faire semblant de rien ,
De cet hymen à ta Maîtresse
Tu fisses sentir tout le bien.

L É A N D R E.

Je n'y manquerai pas, Madame ; & la façon
dont j'agirai , vous fera voir que j'y prends
un véritable intérêt.

L U C I N D E.

De plus , il y a des personnes qui glosent
sur la liberté que je laisse à ma fille : con-

OPERA-COMIQUE. 69

Veille moi , ne seroit-il point à propos de la
tenir un peu de court ?

L É A N D R E.

Non , Madame.

Air : *L'onguent miton , mitaine.*

Fille qui se porte au bien ,

L'honneur seul est son soutien ;

Mais quand l'amour l'entraîne ,

Les obstacles ne sont rien ,

Qu'onguent miton , mitaine,

L U C I N D E.

N'importe : tu me feras plaisir de ne la
point abandonner.

C L A R I C E.

Vous ne pouvez rien m'ordonner qui me
soit plus agréable , puisque c'est votre vo-
lonté.

Air : *Du Vaudeville d'Epicure.*

J'aurai toujours les yeux sur elle ;

Mais encore un coup , c'est en vain.

Quand elle vous a pour modèle ,

Peut-elle broncher en chemin ?

Les remontrances qu'on peut faire ,

Sans l'exemple , sont des chansons ,

Et la conduite d'une mere

Est la meilleure des leçons,

L U C I N D E.

Je te suis obligée de cette bonne opi-
nion. Que cette fille-là a d'esprit !

70 LES DEUX SUIVANTES,
L É A N D R E.

Je vous rends justice, Madame : au surplus
que rien ne vous inquiète ; vous pouvez aller
& venir en toute sûreté.

Air : Que chacun de nous se livre.

Sur moi , pendant votre absence ;
Vous pouvez vous reposer ;
Mes soins & ma vigilance
Vous doivent tranquilliser ;
Toujours auprès de Flavie
J'exercerai mon emploi ,
Et je réponds sur ma vie
Qu'elle ne verra que moi.

L U C I N D E.

Je te l'enverrai dans un moment ; songe
lui parler de ce que je t'ai recommandé.

S C E N E V I.

L É A N D R E.

DIEUX ! que ne vous dois-je point ?

Air : C'est en vain que j'expire.

Tout flatte mon attente ,

Tout répond à mes vœux ;

Les beaux yeux

De celle qui m'enchanté

Vont embellir ces lieux.

Heureux ! si j'y puis lire

Les desirs amoureux,

Et les feux

Que pour elle m'inspire

Le plus puissant des Dieux.

Est-ce vous, ma chere Maîtresse ?

SCENE VII

LÉANDRE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

NON, ma Charmante : c'est ton cher
Vicomte ; tu ne perdras pas au chan-
ge : arrête donc.

LÉANDRE.

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

LE VICOMTE.

Est-ce que tu ne le devines pas ?

LÉANDRE.

Je n'ai pas l'esprit si pénétrant.

LE VICOMTE.

Air : *Son joli, son petit.*

Dans mes yeux, ne peux-tu pas lire

Ce qui m'amene près de toi ?

Mes regards t'ont déjà sçu dire,

Qu'Amour m'a soumis à ta loi.

72 LES DEUX SUIVANTES :

Oui , pour toi ma flamme est extrême ;
Je t'en fais l'aveu , sans biaiser.
C'est ton joli , c'est ton petit ,
C'est ton petit cœur que j'aime ;
Ne vas pas me le refuser.

L É A N D R E.

Oh ! Monsieur le Vicomte , je ne veux
point aller sur les brisées de Lifette ; elle
vous compte au nombre de ses adorateurs.

L E V I C O M T E.

Air : Changement pique l'appétit.

Il est vrai que j'aimois Lifette ;
Mais apprends qu'aujourd'hui , Poulette ;
C'est pour toi que le cœur m'en dit ;
Changement pique l'appétit.

L É A N D R E.

Le cœur ne me dit rien encore , & je n'ai
pas l'appétit ouvert.

L E V I C O M T E.

Si fait bien moi , ma reine , & si tu vou-
lois m'en croire . . .

L É A N D R E.

Tout beau , je vous prie.

Air : Ne t'amuse point , Sylvandre :

Songez à ce que vous faites ,
Chérifiez un autre Objet.
Le cœur d'un Vicomte est-il fait
Pour courtoiser des Soubrettes ?

L E V I C O M T E.

LE VICOMTE.

Fin de l'Air : *Ils sont chus dans la riviere.*

Clarice , tais-toi :

Va , va , j'en connois bien d'autres

Qui font comme moi.

Air : *Valet chez une Fermiere.*

Quand on n'a qu'une Maitresse ,

Le plaisir n'est pas complet , et , et , &c.

Les fleurs font de la tendresse

Un tableau juste & parfait , et , et , &c.

Mêlons-les avec adresse :

Il en faut de toute espece ,

Pour un joli , joliet ;

Il en faut de toute espece ,

Pour faire un joli bouquet.

L É A N D R É.

Je ne suis pas une fleur digne de votre attention : de plus je sçais le danger qu'il y a de se laisser cueillir.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! je ne suis pas comme les autres , moi : c'est par les plaisirs qu'on m'engage.

Air : *C'est toujours tout de même.*

Du lierre je suis la trace ;

On voit en moi son portrait.

Je verdis toujours , comme il fait ;

Même au tems de la glace.

Pour m'attacher à quelqu'Objet ;

Il faut que je l'embrasse.

Allons , mon cœur , fais-en l'expérience.

Tome II.

D

74 LES DEUX SUIVANTES,

L É A N D R E.

Ce n'est pas là ce que l'honneur me conseille.

L E V I C O M T E.

Air : Un jour j'étois à la chasse.

Tu veux faire la Lucrece ;

Malgrebleu de ta vertu.

Souffre une tendre carresse ;

Te sied-il d'être tygresse ?

Dis-moi , qu'y gagneras-tu ?

L É A N D R E.

Vous m'amusez là de vos conseils , & je ne songe pas que Madame m'attend.

L E V I C O M T E.

Oh ! tu ne t'en iras pas comme cela ; il faut que . . .

SCENE VIII.

LUCINDE, L É A N D R E,
L E V I C O M T E.

L U C I N D E.

JE vous y prends , Monsieur le Vicomte ; je me doutois bien que je vous trouverois ici.

Air : Oui , pour toujours sous vos lois je m'engage.

Vir-on jamais une humeur si coquette ?

Dès qu'il paroît une fille en ces lieux ,

Vous lui parlez sur le champ d'amourette ;
Je n'ai rien vu de pareil sous les Cieux.
Oh ! pour le coup rengainez la fleurlette ;
Non , celle-ci n'est pas pour vos beaux yeux.

LE VICOMTE.

Par ma foi , vous lui faites grand tort.

LUCINDE.

Au moins , Clarice , ne vous amusez pas
aux discours de Monsieur le Vicomte. Vous
vous y trouverez prise.

LÉANDRE.

Je vous jure qu'il n'y a rien à craindre :
quelques efforts qu'il puisse faire , il perdra
son tems : un autre a pris la place.

LE VICOMTE.

Je ne m'étonne pas , ma foi , si vous êtes si
méchante.

LUCINDE.

Quoi ! depuis que vous êtes ici , votre cœur
auroit-il reçu quelque atteinte ?

LÉANDRE.

Oui , Madame ; je ne crains point de vous
l'avouer : j'aime la plus charmante personne
du monde.

Air : *Je ne changerois pas.*

Je ne changerois pas pour le trône des Rois

L'aimable Objet dont j'ai fait choix ;

Et l'on verra durer , pendant toute ma vie ,

Le lien fortuné qui m'attache à Flavie.

LUCINDE.

Je ne m'attendois pas à cela ; je suis charmée
de ces sentimens.

D ij

SCENE IX.

LE VICOMTE, LUCINDE,
FLAVIE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

VENEZ, ma nièce : nous avons à vous féliciter sur une conquête que vous avez faite.

LUCINDE.

Vous croyez que Clarice est votre suivante ; point du tout , c'est votre amant.

LÉANDRE.

Rien n'est plus vrai , Mademoiselle.

Air : D'Opera.

Vous aimer est pour moi le plaisir le plus doux ;

Et je fais vœu de n'adorer que vous.

Mon cœur charmé sous votre empire ,

Me défend d'écouter tout autre engagement.

La vive ardeur qu'Amour m'inspire ,

Me feroit mépriser le plus fidele amant.

FLAVIE.

Voilà les contes qu'elle me fait tout le jour.

LE VICOMTE.

Si votre prétendu mari vous manque , en voilà un tout trouvé.

L É A N D R E.

Hélas ! que ne suis-je homme !

Air : Belle Iris , vous avez deux pommes.

Oui , si la chose étoit faisable ,

Je la terminerois bien-tôt.

L U C I N D E.

Et moi aussi , je vous assure.

Ma fille a de bien ce qu'il faut ;

Elle est jolie , elle est aimable :

Il ne lui manque qu'un Epoux ,

Qui soit aussi tendre que vous.

L É A N D R E.

Ce que vous dites est-il sérieux , Madame ?

Air : Viens donc , ma Bergere.

Si quelque magie

Me rendoit garçon ,

Aurois-je Flavie ?

Parlez tout de bon :

Sous la qualité d'époux ,

Me l'accorderiez-vous ?

Air : C'est ce qu'on n'a point vu de la vie.

Voudriez-vous remplir mes souhaits ?

L E V I C O M T E.

Former de tels projets ,

Quelle étrange folie !

L U C I N D E.

Sans rien risquer , je te le promets.

C'est ce qu'on n'a point vu de la vie ;

Et ce qu'on ne verra jamais.

78 LES DEUX SUIVANTES,

Oui, je t'en donne ma parole : elle me réjouit avec ses idées : allons, Monsieur le Vicomte, suivez-moi ; notre présence les gêne.

Air : J'ai perdu votre cœur.

Soyons moins indiscrets,

Laissons-les tous deux causer en paix.

LE VICOMTE.

O le bon caractère !

Courage, mes enfans :

Amusez-vous à faire

De jolis complimens.

SCENE X.

FLAVIE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MADEMOISELLE, vous venez d'entendre ce que m'a promis Madame votre mere : si par quelque prodige j'allois devenir homme.

Air : L'autre jour, à la promenade,

Puis-je espérer qu'à sa promesse

Ma jeune Maîtresse

Voudroit faire honneur ?

Par un zèle

Tendre & fidele,

Vesroit-on mon cœur

Surmonter votre rigueur ?

OPÉRA-COMIQUE. 79

FLAVIE.

Que tu es heureuse d'avoir l'esprit assez
tranquille pour te divertir !

LÉANDRE.

Vous ne répondez point à ce que j'ai l'hon-
neur de vous demander.

FLAVIE.

Eh ! bien , je l'avouerai ; je ne serois pas
fâchée d'avoir un époux qui te ressemblât.

LÉANDRE.

Cela m'engage à m'acquitter de la parole
que je vous ai donnée tantôt. Je vous ai pro-
mis de vous faire voir votre amant du bal.

FLAVIE.

Air : Des Folies d'Espagne :

Ton amitié n'est guère délicate :

Ne crains-tu point qu'il n'occupe mon cœur ?

LÉANDRE.

Non ; son plaisir , comme le mien , me flatte ;
Et de son bien dépend tout mon bonheur.

SCÈNE XI.

FLAVIE, LÉANDRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voilà-t-il pas encore dans votre
style de roman !

Div

80 LES DEUX SUIVANTES,

Air : Pierrot, tu reviendras tantôt.

Au lieu de l'allonger,
Vous devez l'abréger :
Hâtez-vous d'y songer;
Le tems presse.
Discours de Cyrus,
Sont des rebus,
Du Phébus,

Qui font trop languir la tendresse.

Dans la situation où vous êtes, les moments sont chers, Mademoiselle ; il ne faut pas vous le cacher plus longtems.

Air : Les cœurs se donnent troc pour troc.

Sous cet habit original,
Que l'Amour pour vous lui fit prendre,
Reconnoissez l'homme du bal.
Le voilà.

F L A V I E.

Que viens-je d'entendre ?

L É A N D R E.

Oui, charmante Flavie ; c'est Léandre, le plus tendre des amans. Si mon entreprise vous offense. ...

Air : Nous sommes Précepteurs d'amour,

Accusez-en votre beauté,
Et le Dieu puissant qui me blesse.
L'excès de ma témérité
Prouve celui de ma tendresse,

OPERA-COMIQUE.

81

FLAVIE.

Ce font-là de vos tours , Mademoiselle ; je
sçaurai les reconnoître.

L I S E T T E.

Eh ! bien , il n'y a point tant de façon à
faire: puisque cela vous déplaît, j'y aurai bien-
tôt remedié. Monsieur , vous sçavez par quel
chemin vous êtes venu.

L É A N D R E.

Air : Ah ! Pierre.

Tu veux que je te quitte !

Quel ordre rigoureux ?

L I S E T T E.

Cherchez un autre gîte.

L É A N D R E.

Ma chere , au nom des Dieux.

L I S E T T E.

Et vite , & vite ,

Délogez de ces lieux.

FLAVIE.

Lifette.

L I S E T T E.

Mademoiselle.

FLAVIE.

Venez me parler. Ne sçavez-vous point
ce que j'ai fait de mon mouchoir ?

L I S E T T E.

Vous le tenez , Mademoiselle.

D v

82 *LES DEUX SUIVANTES,*

FLAVIE.

Allez me chercher ce livre dans mon cabinet.

L I S E T T E.

J'y vais, ma chere Maitresse ; je serois bien trompée , si ce n'est pas là le livre qu'il vous faut.

FLAVIE.

Ah ! Léandre. Que ne restiez-vous Clarice ? J'aurois été charmée d'entretenir avec vous l'amitié la plus tendre.

L É A N D R E.

Air : Contre un engagement.

Sous ce déguisement ,
Que l'amour justifie ,
Vous trouvez un amant ,
En perdant une amie.
Approuvez-vous , Flavie ,
L'hommage qu'il vous rend ?
Le bonheur de ma vie
De cet aven dépend.

Air : Le Tambour à la portiere.

Que j'aie au moins l'espérance
De vous voir souffrir mes vœux.
Vous vous taisez.

FLAVIE.

Mon silence

Parle plus que je ne veux.
Mon cœur , jaloux de sa gloire ,

Tâche encor de résister.

Il dispute une victoire ,

Qu'il ne veut pas remporter.

L É A N D R E.

Air : *Là , la , la , la , la , la :*

Que cet aveu m'enchanté !

Souffrez qu'à vos genoux. . .

SCÈNE XII.

FLAVIE , LÉANDRE , LE VICOMTE ,
L I S E T T E.

LE VICOMTE.

L'ATTITUDE est touchante !
Je suis content de vous.

F L A V I E.

Si vous sçaviez comme elle me fait rire . . .

Jamais amant n'a conté son martyre

Si bien qu'elle le faisoit là.

L I S E T T E.

La , la , la , &c.

L É A N D R E.

Je m'amusois à répéter un rôle que je veux
jouer , pour divertir Madame.

LE VICOMTE.

Je me mets de la partie.

Dvj

84. *LES DEUX SUIVANTES,*

L É A N D R E.

Je le compte comme cela.

Air : Que j'aime à vous entendre !

Il me vient dans la tête

Le projet d'une Fête ,

Dont vous rirez , je croi.

Pour finir cette affaire ,

Vous m'êtes nécessaire.

L E V I C O M T E.

Tu peux compter sur moi.

L É A N D R E.

Sûrement ?

L E V I C O M T E.

Et en voilà un gage.

L I S E T T E.

Arrêtez vous donc ; songez que vous êtes
devant le monde.

L E V I C O M T E.

De quoi te mêles-tu ?

Air : De tous les Capucins du Monde.

Contente-toi d'être sévère ,

Et ne te montre point contraire

Au plaisir qu'une autre me fait.

Des Belles la coutume est telle :

La plus sage souffre à regret

Qu'on en carresse une autre qu'elle.

L É A N D R E.

Monsieur le Vicomte , venez avec nous
vous mettre au fait.

L I S E T T E.

Vous souvenez-vous , Monsieur , que vous avez donné ici rendez-vous à un Musicien & à un Maître de Ballet ?

L E V I C O M T E.

Je reviendrai ; tu n'as qu'à toujours les recevoir.

S C E N E X I I I.

L I S E T T E , A G A T H I N E.

L I S E T T E.

J E me passerois bien de cette commission.
Ah ! ah ! voici la petite sœur de Flavie ; voulez-vous quelque chose , Mademoiselle ?

A G A T H I N E.

Accommodez-moi cela , je vous en prie.

Air : *Menuet de Grandval.*

Ah ! que votre départ m'afflige !

L I S E T T E.

Pourquoi donc ?

A G A T H I N E.

Il est étonnant

Comme Clarice me néglige !

Je ne puis la voir un instant.

86. *LES DEUX SUIVANTES,*

L I S E T T E.

Air : Ah ! qu'un mari.

Je lui dirai ,
Lorsque je la verrai.

A G A T H I N E.

Si cela dure encor , je m'en plaindrai.

Zeste , zeste ,
Qu'elle est preste !
Malepeste ,
Quelle ardeur ,
Lorsqu'il s'agit de ma sœur !

Mais si c'est moi qui demande un service ,

On est sourd ,

On est lourd ;

On est gourde ;

D'où vient cette injustice ?

L I S E T T E.

C'est que Mademoiselle votre sœur va se marier ; il faut plus de soins après elle.

A G A T H I N E.

Bon ! se marier ! ma chere mere lui a demandé tantôt devant moi si elle seroit bien aise ; elle n'a pas eu l'esprit de dire oui.

L I S E T T E.

Tout de bon !

A G A T H I N E.

Au lieu de répondre résolument : ma chere mere , je serai charmée de vous obéir ,

OPERA-COMIQUE.

37

Air : Ne m'entendez-vous pas ?

Laisant tomber les bras ,

Et restant immobile ,

Cette grande imbécille

A répondu si bas ,

Qu'on ne l'entendoit pas.

Cela me fâche contre elle.

L I S E T T E.

Pourquoi cela ?

A G A T H I N E.

Air : Tout ci , tout ça .

Oh ! vraiment , je voudrois déjà ,

Tout ci , tout ça ,

Voir cette affaire terminée.

L I S E T T E.

Qu'est-ce qui vous en reviendra ?

Tout ci , tout ça .

A G A T H I N E.

Voyez-vous ! c'est ma sœur aînée.

J'ai bonnes raisons pour cela ,

Tout ci , tout ça ;

Mon tour après viendra.

L I S E T T E.

Air : Est-ce que ça se demande ?

Pour l'hymen fort se presser ,

C'est trop de diligence.

A G A T H I N E.

On dit qu'on n'y peut trop penser ;

Voilà pourquoi j'y pense.

88 *LES DEUX SUIVANTES.*

L I S E T T E.

Quoi ! d'un Mari

Voulez-vous ?

A G A T H I N E.

Oui.

L I S E T T E.

La petite friande !

De cet époux

Que ferez-vous ?

A G A T H I N E.

Est-ç' que ça se demande ?

L I S E T T E.

Air : *Ouiche , ouiche !*

Mais encor , qu'en voulez-vous faire ?

A G A T H I N E.

En vérité , quel discours !

Ce que l'on a fait d'ordinaire.

L I S E T T E.

C'est donc pour boudier toujours.

A G A T H I N E.

Ah ! ouiche , ouiche !

L I S E T T E.

Un mari n'est bon qu'à cela.

A G A T H I N E.

Comme elle triche !

Ouiche , ouiche !

Et oui-dà !

L I S E T T E.

C'est-à-dire que vous ne vous ferez point
tant prier que Mademoiselle votre sœur.

A G A T H I N E.

Oh ! non.

Air : *Opégué.*

Si le Dieu de Cythere
Vient m'offrir un Mari ;
Je ne tarderai guère
A prendre mon parti.
Je finirai l'affaire ,
En chantant d'un air gai ;
Opégué , mon compere ,
Gué , gué , gué ,
Opégué.

L I S E T T E.

La petite friponne est bien rusée ! Voilà
Monsieur le Vicomte avec ses Musiciens ;
cédons-leur la place.

S C E N E X I V.

LE VICOMTE , LE Me. DE MUSIQUE,
LE Me. DE BALLET, & leur Suite.

LE VICOMTE.

MESSIEURS , sur la réputation de vos ta-
lens , j'ai pris la liberté de vous man-
der pour une fête que je veux donner.

LE Me. DE DANSE.

Vous nous faites honneur , Monsieur.

LE Me. DE MUSIQUE.

Je me flatte que vous serez content de
votre serviteur.

**90 LES DEUX SUIVANTES,
DIVERTISSEMENT.**

Air.

Je chante des yeux de Catin
L'ardeur vive & brillante ;
Du papillon tendre & badin
Je peins la flamme errante ;
Du Dieu du vin ,
Le verre en main ,
Je sçais chanter la gloire.
Tout est saillant , tout est joli ;
Ut si , ut sol , ut si , ut fa , ut si , ut mi ;
Dans mes chansons à boire.

LE M^e. DE BALLET.

Air.

Voyez ce pas : ah !
Cet entrechat : ah !
Ce joli bras : ah !
Fait-on cela
A l'Opera ?

LE VICOMTE.

Qui sont ces gens-là.

LE M^e. DE MUSIQUE.

Ce sont des Musiciens que j'ai fait habiller
pour vous rendre plus sensible un Duo de
ma composition entre Héraclite & Démocrite.
Voulez-vous l'entendre ?

LE VICOMTE.

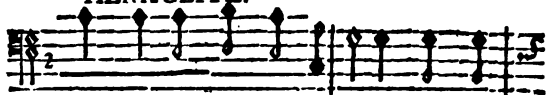
Volontiers.

LE M^e. DE MUSIQUE.

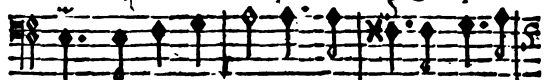
A vous , Héraclite.

VAUDEVILLE.

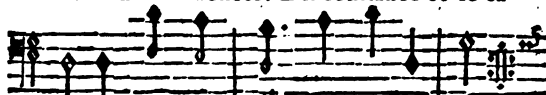
HERACLITE.



L'Homme, au fond, n'est qu'ar-ti-fice, Quoiqu'il



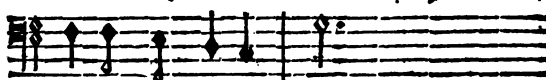
ait un beau dehors. L'inconstance & le ca-



price Font mou- voir tous ses res- sorts.

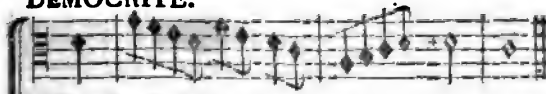


Sa raison, loin de l'inf- truire, Court



avec lui s'éga- rer.

DÉMOCRITE.

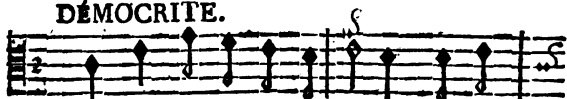


Pour- rois- je ne pas ri- re ?



Pour- rois- je ne pas pleu- rer ?

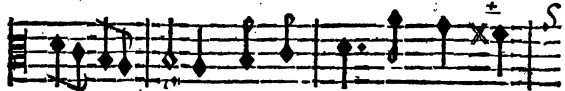
92 *LES DEUX SUIVANTES,*
DÉMOCRITE.



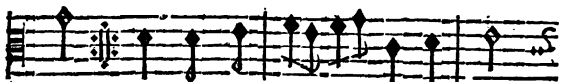
Sor-tant de l'Aca-dé-mi-e , Souvent



un jeune É-co-lier A la plaifan-



E-re ma-ni-e De se croire un grand guer-



rier. Sous la cui-raf-fe , il s'ad-mi-



re , En Cé-sar se fait ti-rer.

DÉMOCRITE.



Pour-rois-je ne pas ri-re ?

HÉRACLITE.



Pour-rois-je ne pas pleu-rer ?

HÉRACLITE,

Conduite par la finance ,
Thémis , en bien des climats ,
Ne se sert de sa balance
Que pour peser les ducats ;
En vain la veuve soupire ,
On la laisse murmurer.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

DÉMOCRITE.

Grapignan prit une femme
Moins inhumaine que lui :
Aux mineurs la bonne Dame
Rend les vols de son Mari.
Elle adoucit le martyre
Qu'aux Clérks il fait endurer.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

HÉRACLITE.

Ici nous voyons en chaise
Plus d'un grave Médecin ,
Qui , pour rouler à son aise ,
Eclaircit le genre humain.
Dans l'équipage du Sire ,
La Mort se fait voiturier.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

DÉMOCRITE.

Nous voyons plus d'un Messire ;
Qu'on a fait , un beau matin ,
Avec un placard de cire ,
Sur un large parchemin ,

94 LES DEUX SUIVANTES.

Comme un soutien de l'Empire
Vouloir se faire honorer.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

HÉRACLITE.

O que Paris est fertile
En ces maris curieux ,
Qui vont tout sçavoir en ville ,
Pour ne rien sçavoir chez eux !
Sur les coups de la satire
Plutus sçait les rassurer.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

DÉMOCRITE.

De ces foux que peut-on croire ,
Qui d'un Avocat font choix ,
Pour mettre dans un Mémoire
Leur sottise en beau François ;
En plein Barreau se font dire
Ce qu'on devroit ignorer ?

DÉM. Pourrois-je ne pas rire ?

HÉR. Pourrois-je ne pas pleurer ?

LE M^e. DE BALLET.

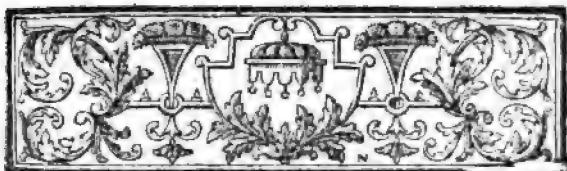
A moi le dé : allons , Messieurs.

On danse.

LE VICOMTE.

Cela est fort bien , Messieurs : suivez-moi ;
je vais vous mettre à l'ouvrage.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE. LE VICOMTE, LUCINDE.



LUCINDE.

Ou s nous donnez donc ce soir le
bal ?

LE VICOMTE.

Oui , ma sœur.

LUCINDE.

Air : Si vous désirez la voir.
Ma fille a l'esprit chagrin,
Et j'ai beau lui dire
De prendre un air plus serein ;
Toujours elle empire.

LE VICOMTE.

Je veux , par quelque plaisir ,
Tâcher de la divertir ,
Et de la faire rire.

Clarice me secondera.

LUCINDE.

Elle en est capable.

96 *LES DEUX SUIVANTES,*

Air : Monsieur l'Abbé , où allez-vous ?

LE VICOMTE.

Elle voudroit , avant le bal ,
Vous donner un petit régal.
C'est un coup de sa tête.

LUCINDE.

Eh ! bien ?

LE VICOMTE.

Elle est là qui s'apprête.

LUCINDE.

Je m'en doutois bien.

Il y a deux heures que je ne l'ai vûe ; vous
sçavez ce que c'est , apparemment,

LE VICOMTE.

Oui ; mais je veux que vous ayez le plaisir
de la surprise.

LUCINDE.

A quoi pensent ces gens de laisser entrer
quelqu'un sans annoncer ? A qui en voulez-
vous , Monsieur ?

SCENE II.

LÉANDRE, LUCINDE, LE VICOMTE.

L É A N D R E.

A Vous , Madame.

LUCINDE.

Ah ! c'est cette folle de Clarice. Tourne-
toi donc que je te regarde : elle est à mer-
veille.

LE

LE VICOMTE.

Air : *L'autre jour , allant à Charone.*

Sous cet habit de Petit-Maître ,

L'on ne pourra la reconnoître.

LUCINDE.

En cavalier elle est si bien ,

Que jamais on ne peut mieux être ,

En cavalier elle est si bien !

On diroit qu'il n'y manque rien.

Où a-t-elle pris cet habit ?

LE VICOMTE.

C'est moi qui le lui ai fait prêter ; je vais voir comment vont nos préparatifs.

SCENE III.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

As-tu peur de manquer le bal ? Te voilà prête de bonheur.

LÉANDRE.

Oh ! j'aime cet habit à la folie ; je sçais qu'il me va bien ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je le mets.

LUCINDE.

Changeons de discours. As-tu parlé à ma fille comme je te l'ai ordonné ?

98 LES DEUX SUIVANTES,

L É A N D R E.

Oui, Madame.

L U C I N D E.

Air : *Le jus d'Octobre.*

As-tu vu ce qu'elle a dans l'ame ?

Tes soins ont-ils eu du succès ?

L É A N D R E.

Elle m'a déclaré, Madame,

Ses sentimens les plus secrets.

L U C I N D E.

Tu sçais donc ce qui cause son aversion
pour le mariage. Je viens encore de lui en
parler : elle m'a répondu en fille soumise à
ses devoirs ; mais. . .

Air : *Oh ! oh !*

A travers son obéissance,

J'ai vu certaine répugnance.

Qui peut ainsi la révolter ?

Pour l'hymen cette indifférence,

Oh ! oh !

Est aujourd'hui du fruit nouveau.

L É A N D R E.

Air : *Je le sens bien.*

Elle croit, suivant son langage,

Qu'on trouve un fâcheux esclavage.

Dans ce lien.

L U C I N D E.

D'amour une secrète atteinte

Cause peut-être cette feinte.

L É A N D R E.

Je n'en crois rien.

Elle me disoit encore il n'y a qu'un moment : ah ! Clarice , que vous êtes heureuse de pouvoir conserver votre liberté ! Je vous assure que si j'étois ma maitresse. . . .

Air : Je vous aime de tout mon cœur.

De l'hymen les plus doux appas

Ne me tenteroient pas ,

Et qu'une amie ,

Sensible autant que vous ,

Peut à Flavie ,

Tenir lieu d'un époux.

LUCINDE.

Attends , je me doute de ce que c'est ; tu lui as fait un tableau des amans , qui n'est pas à leur avantage ; cela , & l'histoire que tu nous as contée , l'auront prévenue contre les hommes.

LÉANDRE.

Je le crois de même.

Air : Réveillez-vous.

Du mal puisque je suis la cause ,

C'est à moi de le rétablir ;

Et c'est ce que je me propose ,

Si vous voulez y consentir.

LUCINDE.

Cela se peut-il ?

LÉANDRE.

Aisément. Mon déguisement m'en fournit les moyens.

100 *LES DEUX SUIVANTES,*
LUCINDE.

Que veux-tu faire ? Voyons.

L É A N D R E.

Air : Tout cela m'est indifférent.

Je veux , si j'ai votre agrément ,

Jouer une scène d'amant

Après de la belle Flavie ;

Souffrez que , par ce tour badin ,

Clarice la réconcilie

Avec le sexe masculin.

LUCINDE.

En voici bien d'une autre. Chevalier, vous me paroissez dangereux ; je ne donne pas comme cela ma fille.

L É A N D R E.

Ma chère maîtresse , que je vous donne ce plaisir , je vous en prie.

LUCINDE.

Crois-tu te tirer de ce rôle-là avec honneur ?

L É A N D R E.

De façon qu'on y sera trompé ; cela me seroit difficile avec quelqu'un que je n'aime-rois pas : mais pour Mademoiselle ,

Air : Jardinier , ne vois-tu pas ?

Je l'aime aussi tendrement

Que pourroit faire un amant ;

Jamais je ne chercherai

Ce qu'il me faudra dire ,

Et seulement je suivrai

Ce que le cœur m'inspire.

OPÉRA-COMIQUE. 101

LUCINDE.

Je le veux bien , quand ce ne seroit que
pour la résourir.

Air : *Le jus charmant du petit bois.*

Par un discours doux & flatteur ,
Tu la mettras de bonne humeur ;
Sa gaité , malgré ses dégoûts ,
Lui fera prendre un air plus doux
Pour son époux.

Il arrive incessamment ; je serois fâchée
qu'il fût mal reçu.

LÉANDRE.

Laissez-moi faire.

LUCINDE.

Sans adieu , Chevalier.

LÉANDRE.

Air : *Dans les Gardes Françaises.*

Ah ! quel heureux présage ,
Pour mes tendres desirs !
Acheve ton ouvrage ,
Puissant Dieu des soupirs.

FIN

SCENE IV.

L I S E T T E , L É A N D R E .

L I S E T T E .

VOs affaires vont bien , à ce qu'il me paroît ?

L É A N D R E .

A merveille ; Lucinde a donné elle-même dans le panneau.

L I S E T T E .

Air : Bouchez , Náyades.

J'ai réfléchi sur votre idée.

Une inquiétude fondée !

M'allarme pour votre projet ;

Je n'y vois pas bien clair , de grace ;

Mettez-moi cela plus au net.

L É A N D R E .

Explique ce qui t'embarrasse.

L I S E T T E .

Je sçais que sous l'habit de Cavalier , vous voulez en présence de la mère faire votre cour à la fille ; à quoi cela aboutira-t-il ? Voyons.

L É A N D R E .

Je veux , dans une espece de jeu , la demander en mariage , & faire souvenir Lucinde de la promesse qu'elle m'a faite.

Air : *Du haut en bas.*

En badinant,
Je ferai tant , près de la mere ;

En badinant,
Que j'aurai son consentement ;
Sur un contrat que je fais faire ;
Elle signera , je l'espère ,

En badinant.

L I S E T T E.

Air : *De Joconde.*

Je doute fort que vous puissiez
Avoir sa signature ;
Mais supposé que vous l'ayez ,
Est-ce assez pour conclure ?

D'un pere votre sort dépend :
Aurez-vous son suffrage ?

Croyez-vous , sans empêchement ,

Finir ce mariage ?

L É A N D R E.

Je suis certain de ce côté-là ; je t'ai déjà dit qu'il y a trois ans que l'envie de voyager me prit , & que mon pere n'y voulant point consentir , je partis un jour sans rien dire. Je sçais qu'il a été très-affligé de mon départ , & qu'il donneroit tout au monde pour me revoir.

Air : *Petits oiseaux.*

Des lieux où je reçus la vie
Je suis voisin , dans ce séjour ,
Et j'y passois à mon retour ,
Lorsque j'y vis Flavie.

E iv

104 *LES DEUX SUIVANTES*,

Mon pere m'aimant autant qu'il fait , si je
puis lui présenter une épouse si charmante ,
crois-tu qu'il s'oppose à mon bonheur ?

L I S E T T E.

Cela me rassure un peu ; voilà Monsieur le
Vicomte ! je ne veux point troubler un si
doux tête à tête.

S C E N E V.

LE VICOMTE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

ENFIN, je te trouve seule.

Air : Ma raison s'en va bon train.

Morbleu , que j'en suis joyeux !

A présent qu'aucun fâcheux

Ne peut nous troubler ,

Nous pourrons parler

D'affaire d'importance ;

Nous avons un compte à régler ;

Où je suis en avance ,

Lon , la ,

Où je suis en avance.

Air : Quand je te vois , mon aimable Lisette.

J'ai fait pour toi ,

Trop aimable friponne ,

J'ai fait pour toi

Ce qui dépend de moi.

Qui me paîra

Du soin que je me donne !

Qui me paîra

De ce service-là ?

L É A N D R E.

Air : *Nanette a beau faire la fiere.*

Comptez sur ma reconnoissance :

Elle agira sûrement :

Mais il faut prendre patience.

L E V I C O M T E.

Quand verrai-je ce moment ?

L É A N D R E.

Il viendra dans son tems ; ne me pressez point.

Air : *Du Camp de Porché-Fontaine.*

La récompense d'un plaisir

Perd de son prix, quand on l'exige.

L E V I C O M T E.

Pour moi , je ne fais point languir ,

Et si-tôt que quelqu'un m'oblige ,

Pan , patapan , patapan , pan , pan ;

Je le paye toujours comptant.

L É A N D R E.

Cela est-il bien sûr ? Je me souviens d'une chanson qui dit au sujet de ceux qui promettent beaucoup :

E v

106 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Ne les écoutez pas :

Ces conteurs de fleurettes

Sont comme des trompettes ;

Qui sonnent les combats ,

Et ne combattent pas.

LE VICOMTE.

Tu me piques : il ne fera pas dit que... Sans
ma sœur , tu aurois vu beau jeu.

S C E N E V I.

LUCINDE, FLAVIE, LE VICOMTE,
LÉANDRE.

LUCINDE.

MA fille, voilà un Cavalier qui vous at-
tend de pied ferme : vous n'avez qu'à
bien vous tenir.

FLAVIE.

Un amant comme cela n'est point à crain-
dre ; voilà comme je les aime.

LÉANDRE.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*

Je suis un Amant , je vous jure ,

Très-réel & rempli d'ardeur.

On peut bien changer ma figure :

Mais on ne peut changer mon cœur.

LE VICOMTE.

Bien débuté.

LUCINDE.

Quel nom donnerons-nous à ce beau Cavalier.

LE VICOMTE.

Celui de Léandre ; c'est un nom à bonnes fortunes.

LUCINDE.

Eh ! bien, Monsieur Léandre, quelles nouvelles ?

LÉANDRE.

Air : A l'ombre de ce verd bocage.

Par tous les Docteurs de Cythere

L'autre jour il fut agité,

Qui de l'Amour ou de sa mere

Possédoit le plus de beauté.

Ce que je vois dans cet asyle

Me cause un pareil embarras,

Et je ne sçais qui de la fille

Ou de la mere a plus d'appas

LUCINDE.

Comment donc, petit coquet ! vous en contez à deux à la fois ! Tenez-vous-en à votre maitresse.

LÉANDRE.

Il faut obéir.

108 *LES DEUX SUIVANTES,*

Air: La tranquille indifférence.

Mon cœur aujourd'hui s'engage

A vous offrir tous ses vœux ;

Je chéris mon esclavage ,

Mes fers me sont précieux.

Oui , ma Reine ,

Votre chaîne

Fait mon bonheur le plus doux ;

Et vos charmes

Sont les armes

Dont j'aime à sentir les coups.

LUCINDE.

Cela est à merveille.

LE VICOMTE.

Charmant !

Air: C'est chez vous.

C'est chez vous

Qu'on voit briller les attraits les plus doux :

C'est chez vous ,

Qu'Amour les rassemble tous.

Où peut-on voir la beauté ,

Les graces , la majesté ?

Où trouve-t-on des yeux dont la douceur

Va jusqu'au cœur ?

C'est chez vous , &c.

LUCINDE.

Très-bien.

LE VICOMTE.

Parfaitement.

L É A N D R E.

Oh ! cela iroit bien mieux , si Mademoiselle vouloit bien y répondre ; il faut qu'un Acteur soit secondé.

L U C I N D E.

Ma fille , je vous le permets.

LE VICOMTE.

Allons , ma nièce.

L É A N D R E.

Ma chere maitresse , puisqu'on vous le permet , pourquoi balancer ?

F L A V I E.

Air : Je ne sçais ce qu'il me veut dire.

Malgré moi , mon ame interdite

Epreuve un doux saisissement.

D'où vient le trouble qui m'agite ?

Qui cause en moi ce mouvement ?

Je ne sçais ce qu'il me veut dire ;

Mais je sens mon cœur qui soupire.

L É A N D R E.

Achevez mon bonheur , Mademoiselle.

F L A V I E.

Qui me répondra de votre constance ?

Air : D'Opera.

Lorsque par la difficulté

Un amant se trouve excité ,

110 LES DEUX SUIVANTES,

Il redouble ses transports ;
A chaque instant nouveaux efforts ;
Petits soins , égards ,
Doux & tendres regards ;
Il n'est rien qu'il ne mette en usage :
C'est , à tout moment ,
Un nouveau compliment :
Mais répondant à ses feux ,
Et le rendant heureux ,
Bientôt nous faisons un volage.

LUCINDE.

Elle a raison.

LÉANDRE.

Charmante Flavie, connoissez mieux votre pouvoir.

Air : Adieu , ma chere maitresse.

On reste sous votre empire ,

Dès qu'une fois on y vient.

Votre beauté nous attire ,

Votre douceur nous retient.

LE VICOMTE.

Voilà du fin.

LUCINDE.

Du plus galant.

LÉANDRE.

Je suis charmé de votre suffrage : il me détermine à vous demander une grace.

LUCINDE.

Quoi ?

OPERA-COMIQUE. 111

L É A N D R E.

Me voilà homme ; comme vous le voyez.

L U C I N D E.

Eh ! bien ?

L É A N D R E.

Vous souvient-il de la promesse que vous m'avez faite au sujet de Mademoiselle.

Air : *Vous me l'avez dit , souvenez-vous-en.*

Je dois être son époux ,

J'en ai parole de vous.

Je vous somme , en ce moment ;

Vous me l'avez dit , souvenez-vous-en ;

Je vous somme , en ce moment ,

De remplir l'engagement.

L U C I N D E.

Volontiers, Chevalier ; mais ,

Air : *De Belphegor.*

Il faut que ma fille y consente.

L É V I C O M T E.

Son oncle ne la gêne point

Sur ce point.

L É A N D R E.

Ma Reine , en êtes-vous contente ?

Voulez-vous de moi pour mari ?

Dites oui.

F L A V I E.

Ah ! que votre ardeur est pressante !

Puisque ma mere le veut , j'y consens.

112 LES DEUX SUIVANTES,

L É A N D R E.

Air : *J'avois un beau rosier.*

D'un éternel amour

Je vous offre ce gage.

F L A V I E.

Du plus sincère retour

Recevez ce témoignage.

Ah ! si je me dégage,

Je veux perdre le jour.

L É A N D R E.

Ma chère maman, que je vous embrasse.
Mon cher oncle, que je suis charmé de
vous appartenir !

L U C I N D E.

Il n'y a point de Comédien qui puisse
mieux jouer ; tout cela est pris dans la nature
même.

L É A N D R E.

Ma chère épouse,

Air : *Sais-tu la différence ?*

Je ne veux pas qu'on dise

Que je ne suis mari

Qu'à demi ;

L'amant qui temporise

De ses délais souvent

Se repent.

Terminons dans l'instant.

OPERA-COMIQUE. 1131

Air : *Quand le péril est agréable.*

Allons achever notre ouvrage.

Venez.

LUCINDE.

Quel est votre dessein ?

LÉANDRE.

De donner la dernière main

À notre mariage.

Nous allons chez le Notaire. Allons, allons, Mademoiselle, je fais votre maître, une fois ; vous devez m'obéir.

SCENE VII.

FLAVIE, LISETTE, LUCINDE,
LE VICOMTE.

LISETTE.
ATTENDEZ, Madame ; demeurez.

LE VICOMTE.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Je vais signer comme témoin.

LISETTE.

Il n'en est pas besoin.

(*À Lucinde.*) J'aurois, Madame à vous parler ;

Où voulez-vous aller ?

Je vous avertis qu'il vient d'arriver deux chevaux conduits par une espece de valet de chambre.

114 *LES DEUX SUIVANTES,*
LE VICOMTE.

Point de maître !

LUCINDE.

Air *La Baronne,*

L'inquiétude.

Vient dans ce moment me saisir :

D'un mal souvent c'est le prélude.

Voici Lubin qui vient bannir

L'inquiétude.

C'est peut-être mon gendre ; lui seroit-il
arrivé quelque malheur ?

L I S E T T E.

On nous a dit qu'il étoit descendu à deux
pas , & qu'il alloit venir, Allons le joindre ,
Flavie.

SCENE VIII.

LUCINDE , LUBIN , LE VICOMTE.

LUBIN.

Air : *Un Cordelier.*

JE viens , Madame , en hâte vous apprendre

Qu'ici votre gendre ,

Tout frais arrivant ,

Va paroître à l'instant ;

Monsieur Orgon , c'est ainsi qu'il se nomme ;

Justes Dieux ! quel homme !

Sur ce choix charmant

Je vous fais compliment.

OPERA-COMIQUE. 715

Air : *Belle Iris , vous avez deux pommes.*

Oh ! le drôle de personnage !

Il gronde , il murmure tout bas ,

Leve les yeux , fait des hélas !

Jurant contre le mariage ,

Parcourt l'anti-chambre à grands pas ;

Pour moi , je crois qu'il a des rats.

Tenez , le voilà.

SCENE IX.

M. ORGON, LUCINDE,

LE VICOMTE.

LUCINDE.

Air : *Allons , gai , d'un air gai.*

JE suis votre servante.

ORGON.

Serviteur.

LUCINDE.

Comment vous portez-vous ?

ORGON.

Pas bien.

LUCINDE.

Enfin , je suis contente.

ORGON.

Et moi , non.

116 LES DEUX SUIVANTES,

LE VICOMTE.

Monsieur, embrassons-nous,

Allons, gai,

D'un air gai.

LUCINDE.

Air : *Ah ! qu'il est beau, l'oiseau !*

Vous parlez bien froidement !

LE VICOMTE.

Vous touchez à l'heureux moment ;

Courage, courage.

Il est apparemment

Las du voyage.

LUCINDE.

Air : *Les Folies d'Espagne.*

Vite, un fauteuil ; que Monsieur se repose.

Remettez-vous, quittez cet air chagrin.

Il est saisi : quelle en est donc la cause ?

Avez-vous vu des voleurs en chemin ?

ORON.

Ouf.

LUCINDE.

Qu'avez-vous ?

LE VICOMTE.

Vous trouvez-vous mal ?

LUCINDE.

Votre silence m'inquiète.

LE VICOMTE.

Parlez donc.

LUCINDE.

A quoi pensez-vous ?

ORGON.

Air : *Tarare , pôn-pôn. !*

Je pense que j'ai fait une insigne folie ;
De choisir un objet que je connoissois peu ;
Que pour vous , ni Flavie , !
Je ne veux dans ce lieu
Revenir de la vie :

Adieu.

LE VICOMTE.

On ne s'en va point comme cela.

LUCINDE.

On ne fait point cet outrage à une fille
comme la mienne.

ORGON.

A une fille comme la vôtre , Madame !
Elle est vraiment fort sage ; & vous êtes bien
informée de ce qui se passe chez vous !

LUCINDE.

Que voulez-vous dire ?

ORGON.

Je veux dire qu'à l'heure que je parle , elle
est fort agréablement occupée.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Avec un personnage ,
Que je n'ai pu bien voir ,
Ici près , sous l'ombrage ,
Je viens d'appercvoir
L'innocente Flavie.

118 LES DEUX SUIVANTES,
LUCINDE.

Le fait est-il constant ?

ORGON.

Je vous le certifie.

LE VICOMTE.

Le mal n'est pas bien grand.

ORGON.

Je crois qu'ils ont perdu l'esprit.

Air : *En batifolant.*

Il gesticuloit

Galamment près d'elle ;

D'amour lui parloit.

LE VICOMTE.

Pûre bagatelle.

ORGON.

Il l'appelloit

Mon cœur, ma Belle,

Et cætera.

LE VICOMTE.

Non, non, ce n'est rien que cela.

ORGON.

Ces gens-là n'entendent pas le François.

LE VICOMTE.

Permettez, Monsieur. . . .

ORGON.

Air : *Et ne vous estomaquez pas.*

De tous les discours je suis las ;

OPERA-COMIQUE 119
LE VICOMTE.

Et ne vous estomachez pas :
Pour un jeu , c'est trop de fracas.

ORGON.

Hon , hon , marbieu !

Quel jeu !

LE VICOMTE.

Et ne vous estomachez pas.

LUCINDE.

Sérieusement , Monsieur ,

Air : *Quand on a prononcé*

Vous croyez que je suis une mere à la mode ?

ORGON.

Sans doute.

LUCINDE.

Vous trouvez mon humeur...

ORGON.

Très-commode.

LUCINDE.

Vous jugez sans quartier & sans rabattre....

ORGON.

Rien.

LUCINDE.

Que ma fille fait....

ORGON.

Mal.

LUCINDE.

Et que vous pensez....

ORGON.

Bien.

LUCINDE.

Cela devient sérieux ; il faut vous désabu-

120 LES DEUX SUIVANTES,

fer. Sçachez, Monsieur, que l'amant que vous avez cru voir avec ma fille, c'est ma femme de chambre qui est déguisée en homme pour nous réjouir.

OR G O N.

Quel conte !

LE VICOMTE.

Air : Lere , la.

Cette friponne a le talent
De faire si bien le galant ,
Qu'on ne peut mieux le contrefaire ;
Lere la ,

Lere , lan lere , lere , lan la.

L U C I N D E.

Air : Confiteor.

Pour vous guérir parfaitement
D'un vain soupçon qui nous outrage ,
Il faut aller tout doucement
Les surprendre dans ce bocage.
Vous qui sçavez le rendez-vous ,
Allons , Monsieur , conduisez-nous.

LE VICOMTE.

Chut , paix.

Air : Vous en venez.

Cachez-vous , je les vois paroître ;
Vous allez bien-tôt reconnoître
Le Rival que vous soupçonnez.
Vous en tenez , vous en tenez :
Ah ! je vois bien que vous en tenez.

SCENE

SCENE X.

LUCINDE, & les Acteurs précédens.

LE VICOMTE.

Air : Tique , tique , taque.

APPROCHEZ , la belle enfant ;
Et vous , Monsieur son galant :
Avant de l'avoir pour femme ,
Tique , tique , taque , & lon , lan la ;
Il faut faire un coup de lame
Avec ce cavalier-là.

LUCINDE.

Il vient vous enlever votre épouse.

LÉANDRE.

J'y perdrai plutôt la vie.

LUCINDE.

La folle !

LE VICOMTE.

Elle soutient la gageure jusqu'au bout.

LÉANDRE.

Oui ; je la soutiendrai : ciel ! que vois-je ?

ORGON.

Air : O lon , lan la , landerira.

Quoi ! C'est donc là cette Suivante ?

O lon , lan la ,

Tome II.

F

122 *LES DEUX SUIVANTES,*

Landerira.

Elle est vraiment fort amusante !

O lon , lan la ,

Et très plaisante ,

O lon , lan la ,

LUCINDE.

Oui la voilà.

ORGON.

Apprenez , Madame , que vous êtes dans l'erreur , & que cette prétendue Soubrette est un Cavalier que je connois parfaitement.

LUCINDE.

Ciel ! je suis trompée !

LE VICOMTE.

Je n'en puis revenir.

ORGON.

Après cette aventure , vous jugez bien que je n'épouserai pas Mademoiselle.

LUCINDE.

Air : *Des Trembleurs.*

Traître , il faut que ma vengeance
Punisse ton insolence.

Après une telle offense ,

Crois-tu que j'en reste là ?

Et toi , qui sous l'apparence

D'une crédule innocence ,

A trahi ma confiance ,

Un Couvent me vengera.

ORGON.

Doucement , Madame : pourquoi se fâcher ? Il y a remède à tout.

Air : *Vivons comme le voisin vit.*

Je prends un sincere intérêt

Au mal qui vous possède.

Puisque cette épouse vous plaît ;

Mon fils , je vous la cede.

L É A N D R E.

O mon pere !

L U C I N D E.

Qu'entends-je ?

L E V I C O M T E.

Je ne sçais où je suis.

ORGON.

Madame , je vous rends la parole que vous m'avez donnée ; disposez-en en faveur de mon héritier.

Air : *L'heroscope accompli.*

D'un gros bien me voyant le maître ;

Du sort de mon fils incertain ;

En moi son absence fit naître

D'un second hymen le dessein.

Le ciel qui vient de me le rendre ;

Le destine pour votre gendre....

Si vous l'acceptez pour mari ,

Tout mon desir est accompli.

F ij

124 LES DEUX SUIVANTES,

L É A N D R E.

Air : *De tout temps le jardinage,*
Par l'amant le plus fidele ,
Par la flamme la plus belle ,
Laissez toucher votre cœur.
Permettez qu'avec Flavie ,
Je m'unisse pour la vie :
Je vous devrai mon bonheur,

L E V I C O M T E.

Je crois qu'il n'y a point à balancer,

L U C I N D E.

Air : *Pour la Baronne,*
Je vous la donne ,
Et je suis un conseil prudent.
Puisque l'Amour ainsi l'ordonne ,
De moi recevez ce présent ;
Je vous la donne.

SCENE XI. & dernière.

Des Acteurs précédens , L I S E T T E.

L I S E T T E.

J'E me tenois cachée de peur de l'orage ; il
est passé , je puis paroître. Madame , ne
me grondez pas , je vous en prie ; ni vous ,
Monsieur.

OPERA-COMIQUE. 123

Air : Ton himeur est , Catharina.

Contre moi votre colere
Seroit ici sans raison ;
Puisque mes soins ont sçu faire
Le bien de cette maison.
Je donne un fils à son père ,
Un charmant neveu pour vous ,
Un gendre aimable à la mere
A la fille un tendre époux.

LE VICOMTE.

On te pardonne tout en faveur du succès.

Air.

Aux transports les plus doux ;
Mes amis , livrons-nous ;
Réjouissons-nous tous.
Chantons & faisons les foux ;
Jeux & Ris , rassemblez-vous ;
Amours , faites-nous sentir vos coups.
Aux transports les plus doux ,
Mes amis , livrons-nous ;
Réjouissons-nous tous.
Chantons & faisons les foux.



DIVERTISSEMENT.

CANTATILLE.

Volez & regnez sur notre ame,
 Jeux badins : comblez nos desirs.
 C'est dans les fêtes qu'on s'enflamme,
 Et l'Amour n'est pas loin, quand on voit les Plaisirs
 De la danse & du chant l'amorce enchanteresse
 Ouvre les cœurs à Cupidon.
 Ils réveillent la tendresse,
 Et font dormir la raison.
 Volez & regnez sur notre ame, &c.



VAUDEVILLE.

Air : C'est ma devise.

JE ne trouve rien de charmant
 Comme les Belles ;
 Je ne pourrois un seul moment
 Vivre sans elles.
 Mais sans jamais trop m'engager ;
 Je les courtise.
 Toujours aimer , souvent changer ;
 C'est ma devise.



Belles , quand un perfide amant
 Vous sacrifie ,
 Si vous pleurez son changement ;
 Quelle folie !
 Pour moi , loin d'en prendre souci ,
 Je le méprise.
 De même qu'il te fait , fais lui ;
 C'est ma devise.



Ne jugeons jamais d'un amant
 Par la figure ;
 Un beau dehors est rarement
 D'un bon augure.
 Quelque mérite qui d'abord
 Chez eux reluit ,
 Belle montre & peu de rapport ;
 C'est leur devise.



Beau sexe , contre nous suspendu
 Ton vain murmure ;
 Si nous trompons , tu nous le rends
 Avec usure.
 Ton cœur , plus que nous aguerri ,
 Bien mieux déguise.
 A trompeur , trompeur & demi ;
 C'est ta devise.



128 *LES DEUX SUIVANTES,*

Au tems jadis tous les époux
Étoient sévères ;

De l'honneur ils étoient jaloux ;
Quelles chimères !

Ceux de nos jours ont un esprit
Qui s'humanise.

Moins d'honneur & plus de profit ;
C'est leur devise.



Vous plaire est un bien que Jacot
Aime à la rage ;

Je préférerois au gros lot
Votre suffrage.

Il n'est rien là de fanfaron ;
Tout est franchise.

Ridendo , dicere veron ;
C'est ma devise.



Avec Bacchus & les Amours ;

On me voit rire ;

Mais ma raison garde toujours

Tout son empire.

Chaque plaisir flatte mon goût ;

Sans qu'il me nuise ;

Rien par excès , un peu de tout ;

C'est ma devise.

F I N.

**LES PETITS
COMÉDIENS,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE;**

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre
de la Foire , en 1731.*



ACTEURS DU PROLOGUE.

JULIE.

LE CHEVALIER.

L'ÉPINE, *Valet du Chevalier.*

LA RANCUNE, *Comedien.*



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE CHEVALIER.

JULIE.

EH ! bien , Chevalier , nous tiendrez-
vous parole ?

Air : Je ne suis né ni Roi ni Prince.

Pour amuser la compagnie ,

Aurons-nous cette Comédie

Dont vous parlez depuis longtems ?

LE CHEVALIER.

Affurez-vous , belle Julie ,

Que vos desirs seront contens ,

Si rien ne trompe mon envie.

J'y ai envoyé hier. L'Epine y est allé en-
core ce matin ; je l'attends. Il y a deux lieues
d'ici à Tours ; il ne faut pas encore s'impac-
tenter.

F vj

JULIE.

Je ferois très-mortifiée que cela nous manquât. Vous sçavez que nous aurons ce soir une assemblée nombreuse , qui compte sur cette fête ; quelle piece avez-vous demandée ?

LE CHEVALIER.

Iphigénie.

JULIE.

La troupe est-elle bonne ?

LE CHEVALIER.

Comment ! ce sont des Acteurs de réputation. Qui ne connoît le célèbre la Rancune , l'incomparable Ragotin ? Mais j'apperçois l'Epine , nous en allons sçavoir des nouvelles.

S C E N E I I.

LE CHEVALIER , JULIE , L'EPINE.

LE CHEVALIER.

LEs Comédiens font-ils en chemin ?

L'EPINE.

Oui.

JULIE.

Les aurons-nous bientôt ?

L'EPINE.

Non.

JULIE.

Air : *Et pourquoi donc , comment cela ?*
 Quel est donc ce langage ?

L'EPINE.

Je parle juste.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien ?

L'EPINE.

Ils ont fait un voyage ,
 Qui n'aboutit à rien.

LE CHEVALIER & JULIE.

Oh ! oh ! ah ! ah !

Et pourquoi donc , comment cela ?

L'EPINE.

Air : *Ah ! ah ! ah ! je ris de bon cœur.*

N'en accusez que le malheur ;
 Je viens d'être le spectateur
 D'une aventure fort tragique ,
 Qu'a souffert la-Troupe Comique.

Air : *Sans dessus dessous , sans devant derriere.*

Ici près , je viens de les voir (bis.)

Barboter dans un abreuvoir ; (bis.)

La charette étoit dans l'ornière ,

Sans dessus dessous , sans devant derriere :

Acteurs , Actrices étoient tous

Sans devant derriere , sans dessus dessous.

LE CHEVALIER.

Que nous dis-tu là ?

J U L I E.

Comment cela est-il arrivé ?

L' E P I N E.

Voici l'illustre la Rancune qui vous en fera
le récit.

S C E N E I I I.

LA RANCUNE, & les Acteurs précédens.

LA RANCUNE, *un bras en écharpe, & une
emplâtre sur la joue.*

JAMAIS nous ne goûtons de parfaite allegresse ;
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.
Madame , je comptois que ma troupe aujourd'hui
De cet heureux séjour viendrait chasser l'ennui.
Chacun s'étoit flatté de la douce espérance
D'étaler à vos yeux son art & sa science.
Mais un malheur subit a trahi nos desirs,
Renversé notre espoir , & détruit vos plaisirs.
Nous avons presque fait les trois quarts du voyage ;
Et nous voyions déjà les clochers du village ,
Quand un maudit Chasseur , que le ciel en courroux ,
Pour punir nos forfaits, fit approcher de nous ,
Vit un oiseau perché sur la branche d'un hêtre ;
Sa main dans le moment mit l'amorce au salpêtre :
Il approche, il ajuste , & d'un coup effrayant,

Fait voler dans les airs le métal foudroyant.
 La terre s'en émeut, les antres en frémissent.
 De nos coursiers fringans tous les crins se hérissent ;
 La terreur les saisit, & de colere ardents,
 Soudain nous les voyons prendre le mors aux dents.
 Du guide consterné la voix foible & tremblante
 Tâche en vain d'apaiser leur fougue violente ;
 La voiture entraînée au gré de leur fureur,
 Va donner contre un roc d'une énorme grosseur ;
 L'effieu crie & se rompt ; ô spectacle terrible,
 Capable d'attendrir l'ame la moins sensible
 Dans un marais bourbeux, Ragotin renversé,
 Et dans ses brodequins lui-même embarrassé,
 Après avoir longtems, dans un confus mélange
 De livres, de paquets, de poussiere & de fange,
 Lutté contre la mort, la fortune & les Dieux,
 Reste à la fin sans force & périt à nos yeux.
 J'ai vû, Seigneur, j'ai vû les ronces dégouttantes
 Porter de ce héros les dépouilles sanglantes.
 Comme lui, maint Acteur dans son sang est baigné,
 Et c'est moi que le Sort a le plus épargné.

JULIE.

Monsieur, en vérité, je plains votre situation ; mais il nous faut la piece promise.

LE CHEVALIER.

Oui, dussiez-vous tous mourir sur la Scene.

Air : *M. la Palisse.*

Vous la jouerez.

P R O L O G U E.

L A R A N C U N E.

Eh ! comment

Satisfaire votre envie ?

Peut-être dans ce moment

L'on trépane Iphigénie.

Si vous voyiez dans quel état est Agamemnon !

Air : Dans un amoureux mystère.

Pouvons-nous sur le Théâtre

Mettre un Roi tout fracassé ?

Achille porte une emplâtre ,

Ulysse a le bras cassé ;

De notre orchestre

Un instrument s'est brisé

Sur Clytemnestre.

L E C H E V A L I E R.

Trouvez - nous donc quelque expédient
pour nous tirer d'affaire. Je suis engagé
d'honneur pour cette pièce.

J U L I E.

N'y auroit-il pas un moyen de nous en dédommager ?

L A R A N C U N E.

Ma foi, je n'en sçais point ; à moins que....
mais non.

J U L I E.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire ?

LA RANCUNE.

Que nous avons une espece de ressource ,
mais si foible , si legere , que je n'ose presque
pas vous la proposer.

LE CHEVALIER.

Quelle est-elle ?

JULIE.

Voyons.

LA RANCUNE.

C'est une petite troupe composée de ma
famille.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien ?

LA RANCUNE.

Elle nous suit dans une voiture séparée :
je crois qu'elle ne tardera pas à arriver.

JULIE.

Pensez-vous qu'elle puisse nous amuser ?

LA RANCUNE.

Je n'ose me flatter de cet avantage ; mais
ce que je puis vous assurer , c'est que ces Co-
médiens-là n'ont pas encore été sifflés : ce
sont des Acteurs tout neufs , dont le doyen
n'a pas encore quatorze ans.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre*

Si de cette troupe novice
 Vous voulez bien vous contenter ,
 Ils entreront bientôt en lice ;
 Et je vais vous la présenter.

J U L I E.

Que dites-vous , Chevalier ?

L E C H E V A L I E R.

Puisque nous ne pouvons avoir mieux , il
 faut les voir.

L A R A N C U N E.

Je vais les chercher.

J U L I E.

Représenteront-ils la piece que vous nous
 aviez promise ?

L A R A N C U N E.

Non , Madame. Comme ils n'ont pas en-
 core la voix assez forte pour le pathétique ,
 ils vous donneront une petite Comédie inti-
 tulée : *La Niece vengée*, ou *la Double surprise*.

L E C H E V A L I E R.

Nous allons les attendre dans cette salle.

L A R A N C U N E, *au Parterre.*

Messieurs, je me flatte que vous voudrez

bien avoir quelque indulgence pour de jeunes Éleves qui ne risquent cet essai que dans la confiance que vous leur serez favorables , persuadés que , s'ils ont quelques petits succès , ils ne peuvent les devoir qu'à vos bontés.

Air : Menuet de M. Grandval.

S'ils n'ont pas l'honneur de vous plaire ,
Épargnez-les ; c'est moi , Messieurs ,
Qui dois porter votre colere :
J'ai fait la Piece & les Acteurs.

Fin du Prologue.





ACTEURS DE LA PIÈCE.

ORONTE, *Frere de Madame Argante.*

ARGANTE, *Tante de Lisette.*

LISETTE, *Amante de Clitandre.*

CLITANDRE, *Amant de Lisette.*

CRISPIN, *Valet de Clitandre.*

UN NOTAIRE.

La Scene est chez Madame Argante.



LES PETITS
COMÉDIENS,
OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, *seul,*



U'UN amant est à plaindre ,
quand il ne peut voir ce qu'il
aime !

Air : Dirai-je mon Confiteor

Le charmant objet de mes vœux
Est sous la garde d'une tante ,
Qui l'obsède & suit en tous lieux ;
Hélas ! quelque effort que je tente ,
Mille obstacles m'ôtent l'espoir
De lui parler & de la voir.

Encore, si j'avois le secours de Crispin :
 mais le maraud m'a quitté depuis quatre
 jours sans me rien dire ; je ne sçais ce qu'il
 est devenu : dans cette extrémité , je ne puis
 recourir qu'à l'Amour.

Air : Flambeau des Cieux :

Vas, Dieu charmant,
 De la part d'un berger fidele,
 Trouver Lisette en ce moment.
 Amour, c'est elle
 Dont la douceur
 T'a de mon cœur
 Rendu vainqueur.
 Non, je ne puis
 Lui découvrir l'état où je suis :
 Vas l'informer de mes ennuis :
 Puissant Dieu, lance-lui ses traits,
 Fais que la Belle désormais
 Me soulage,
 Et partage
 Les maux que ses yeux m'ont faits.



SCÈNE II.

CRISPIN, CLITANDRE.

CLITANDRE, à part,

CIEL ! que vois-je ? Crispin ! C'est lui-même ; il me paroît bien intrigué,

Air : *Talalerire.*

Ah ! te voilà donc , double traître !

Quand j'ai le plus besoin de toi ,

Peux-tu quitter ainsi ton Maître ?

Approche , parle , réponds-moi ;

Pour t'excuser , que peux-tu dire ?

CRISPIN, se promenant,

Talaleri , talaleri , talalerire.

CLITANDRE.

C'en est trop. Il faut que dans le sang d'un perfide. . . .

CRISPIN, gravement.

Tout beau : épargnez votre bienfaiteur.

Air : *Allons , gai ,*

Sçachez qu'avec adresse

J'ai servi votre amour.

Allons , plus de tristesse ;

Reprenez en ce jour

Un air gai , toujours gai. . . .

144 *LES PETITS COMÉDIENS,*

CLITANDRE.

D'où viens-tu ?

CRISPIN.

De-là.

CLITANDRE.

Où as-tu été ?

CRISPIN.

Dans cette maison.

CLITANDRE.

Qu'as-tu fait ?

CRISPIN.

Votre cour.

CLITANDRE.

Quas-tu dit ?

CRISPIN.

Des menteries : par exemple, j'ai assuré
votre maitresse ,

Air : Que j'estime mon cher voisin !

Que rien n'éteindra le desir

Qui regne dans votre ame ;

Que l'on verra plutôt finir

Vos jours que votre flamme.

CLITANDRE.

Tes plaisanteries me font mourir.

CRISPIN.

Je vais vous faire revivre. Écoutez. En
rodant autour de cette maison , pour tâcher
de faire quelque découverte favorable à notre
amour ,

amour, j'ai appris que Madame Argante, tante de la jeune Lisette, avoit besoin d'un domestique affidé : je me présente, je parle, je plais ; on me reçoit si bien que je suis aujourd'hui le *fac-totum* du logis, & le confident de la maitresse.

CLITANDRE.

Air : *Boire à son tire, lire, lire.*

Vois-tu pour mon bonheur

Quelque ombre d'apparence ?

CRISPIN.

L'objet de votre ardeur

M'en donne l'espérance ;

Votre air flatteur,

Doux, enchanteur,]

Lui tient au.... cœur.

CLITANDRE.

Quoi ! il seroit possible que ne l'ayant vue qu'une fois & sans lui parler....

CRISPIN.

L'Amour fait des progrès rapides dans le cœur d'une Agnès. Je vous garantis celle-ci dans nos filets.

CLITANDRE.

Que je t'embrasse, mon cher Crispin.

CRISPIN, *fierement.*

Non, non ; je suis un maraud, un double traître.

Tome II.

G

Quand je pense que je posséderai la charmante Lisette!

CRISPIN.

Il y a encore du chemin à faire : la tante n'est pas aisée sur le chapitre de sa niece ; mais nous en viendrons à bout ; reposez-vous sur cette tête-là.

Air : *C'est ma devise.*

Pour bloquer , combattre , assiéger ;

Je suis un maître ;

Ma valeur , dans plus d'un danger ,

S'est fait connoître.

Sçachez que j'ai toujours fini

Une entreprise ,

Et que , *veni , vidi , vici* ;

C'est ma devise.

Ce qui augmente beaucoup mes espérances , c'est que Madame Argante a pour frere Monsieur Oronte , qui est fort dans les intérêts de sa niece ; ils ont souvent de petits démêlés à son sujet. Tenez , les voilà qui sont aux prises. Retirons-nous.



SCENE III.

ARGANTE, ORONTE.

ENSEMBLE.

Air : Morguienne de vous !

Argante. } **M**ORGUIENNE de vous ! quel homme, quel
homme !
Oronte. } Morguienne de vous ! quel homme êtes-vous ?
Morguienne de vous ! quel' femme , quel'
femme !
Morguienne de vous ! quel' femme êtes-vous ?

ORONTE.

On ne peut vous dire une parole.

ARGANTE.

En voilà déjà plus de six que vous dites
inutilement.

Air : La sombre dondaine.

Vous perdez votre peine ,

La son , la son , la sombre dondaine ,

Vous perdez votre peine.

Le beau donneur d'avis !

Patati ,

Parapon.

Le joli ,

Le mignon !

ORONTE.

Ma sœur.

ARGANTE.

Eh ! bien , mon frere ?

G ij

148 *LES PETITS COMÉDIENS,*

ORONTE.

Entendez raison une fois dans la vie. Comment voulez-vous pourvoir votre niece, si vous la tenez toujours renfermée ?

ARGANTE.

Ce sont mes affaires.

ORONTE,

Vous croyez qu'elle en sera plus sage ? Erreur.

Air : Pan , pan , pan , la poudre prend.

Souvent trop de captivité

Nuit plus qu'un peu de liberté ;

Dès qu'un amant s'offre à la vue

D'une fille trop retenue ,

Pan , pan , pan ,

Le cœur se prend ,

La Belle est en feu dans l'instant.

ARGANTE.

Belle maxime ! Allez, vous ne sçavez ce que vous dites.

ORONTE.

Est-il possible qu'une femme de votre âge ? ...

ARGANTE,

Une femme de mon âge ! oh ! je l'avoue ;

Air : Le Bois de Boulogne.

Je ne suis plus dans mon printemps ;

Pour vous, dans l'éclat de vos ans ,

Vous êtes si jeune , je pense ,

Que vous êtes presque en enfance.

ORONTE.

Air : Comment donc ! sur quel ton ?

Puisqu'aujourd'hui vous traitez de chanson

Ce qui devrait vous servir de leçon ,

Pour vous ranget enfin à la raison ,

Dès le moment , je vais tout entreprendre.

ARGANTE.

Comment donc ! sur quel ton

Ose-t-on ?

ORONTE.

C'est le ton , c'est le ton , qu'il faut prendre.

ARGANTE.

Je m'embarrasse fort peu de vos menaces.
Ma niece sera pourvûe , quand il me plaira.

ORONTE.

Quand il vous plaira ?

ARGANTE.

Oui.

ORONTE.

Air : Ah ! ah ! ah ! voyez donc comme il y viendra !

Et moi , je gage

Qu'avant le jour fini ,

Dé votre niece , un bon mari ,

Malgré vous , fera le partage.

ARGANTE.

Ah ! ah ! ah ! voyez donc comme il y viendra !

Taritation , falira , lonfa.

ORONTE , en s'en allant.

La vieille folle !

ARGANTE.

Le vieux radoteur !

G iij

SCENE IV.

ARGANTE, CRISPIN,

ARGANTE.
CRISPIN.

CRISPIN.

Madame.

ARGANTE.

Il faut me donner aujourd'hui des preuves
de ta fidélité.

CRISPIN.

Air : *Des fraises.*

Pour mon devoir mon amour

Me rend prêt à tout faire.

Faut-il agir nuit & jour,

Et se mettre en quatre, pour

Vous plaire, vous plaire, vous plaire?

ARGANTE.

Ecoute : mon bourru de beau-frère s'est
mis en tête de marier ma nièce ; il faut qu'il
en ait le démenti.

Air ; *De notre Cabane.*

Redouble ta peine,

Crispin, mon ami,

Er ne souffre point ici

De figure humaine,

Ni d'amant trahi. [bis.]

CRISPIN.

Je voudrois bien que quelqu'un vînt s'y frotter ; il verroit beau jeu , ma foi. Je lui couperois net les deux oreilles , & je les mettrois dans ma poche.

ARGANTE.

Vas dire à Lisette que je veux lui parler.

SCÈNE V.

ARGANTE , *seule.*

IL faut avouer que j'ai là un bon domestique ; dès que je l'ai vû , j'ai senti qu'il seroit mon fait.

SCÈNE VI.

ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

MA chère Tante, Crispin vient de me dire que vous me demandez : que souhaitez-vous de moi ?

ARGANTE.

Air : Pour la Baronne.

Votre présence

Me fait plaisir en ce moment.

Giv

152 *LES PETITS COMÉDIENS,*

Venez ; vous oubliez , je pense ,
Ce que l'on doit faire en entrant ;
La révérence.

Retournez , s'il vous plaît.

Air : Blaise revenant des Champs.

Quittez cet air indolent ,
Tout dandinant . . . [*bis.*]
Je n'ai jamais vu d'enfant ,
Si fort & si bête :
Lévez donc la tête.

Air : Le trot , le trot , le trot ;

Je ne sçais pas pourquoi
Vous avez cette allure.
Tenez , regardez-moi :
Voilà votre figure.
Il faut aller de cette façon-là ;
De cette façon-là ;
Le menton bas : non pas comme cela ;
Non pas comme cela.

Qu'on a de peiné avec les enfans !

Air : Com' v'là qu'est fait !

Çà , présentez-moi votre ouvrage
Cette fleur est tout de travers ;
Vous avez manqué ce feuillage ;
Ces bruns-là devroient être clairs.
Faut-il que je vous le répète ?

OPÉRA-COMIQUE. 153

Vous avez l'esprit bien distrait.

Eh ! qu'est-ce que ceci , fillette ?

Regardez un peu ce bouquet ;

Com' v'là qu'est fait ! [bis.]

L I S E T T E.

Celui - là est-il bien , ma chere tante ?

A R G A N T E.

Pas mal. Si vous vouliez vous appliquer ,
vous profiteriez ; mais vous ne pensez qu'à
jouer. Ah ! que vous ne me ressemblez guère !

Air : *Que je regrette mon amant !*

Je m'occupois incessamment ,

Quand j'étois à l'âge où vous êtes ,

Et j'en faisois , dans un moment ,

Plus qu'en deux heures vous n'en faites ;

Je travaillois si joliment ,

Que l'on m'en faisoit compliment.

Je tricotois ,

Je filois ,

Je cousois ,

Je brodois

Si joliment ,

Que l'on m'en faisoit compliment.

L I S E T T E.

Ma chere tante ,

Air : *Je ferai mon devoir.*

Je vous promets à l'avenir ,

De vous mieux obéir... [bis.]

G v.

154 *LES PETITS COMÉDIENS,*

Et que , du matin jusqu'au soir ,
Je ferai mon devoir. [*bis.*]

A R G A N T E.

Sorgez que vous n'êtes plus un enfant.
Hélas ! ce que je lisois l'autre jour , est bien
véritable.

Air : Ne vous laissez jamais charmer.

C'est lorsqu'on devroit avancer ,

Que l'on recule davantage.

Fille qui commence à penser ,

Ne songe guere à son ouvrage.

Voyons votre écriture.

L I S E T T E.

La voici.

A R G A N T E.

Air : Petite Brunette , il ne faut pas

Grands Dieux ! que veut dire cela ? (*bis.*)

Vous plairait-il de me l'apprendre ?

Clitandre , Clitandre. Voilà

Toute une page de Clitandre.

L I S E T T E.

Dame , je ne sçais pas ; c'est un nom qui
m'est venu dans la tête.

A R G A N T E , bas :

N'y auroit-il point quelque chose là-des-
sous ? Il faut que je la questionne un peu . . .
Ecoutez. . . .

L I S E T T E.

Ma chere Tante.

ARGANTE.

Quelqu'un ne vous a-t-il jamais parlé d'amour ?

LISETTE.

D'amour ! qu'est-ce que c'est que cela ?

ARGANTE.

Ce que vous devez éviter avec soin.

LISETTE.

Ayez donc la bonté de me dire ce que c'est que l'amour.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Il faut que je sois instruite.

ARGANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Comment , s'il vous plaît ;

Voulez-vous que je l'évite ,

Si j'ignore ce que c'est ?

ARGANTE.

Elle m'embarrasse . . . L'Amour est un enfant.

LISETTE.

Un enfant !

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent , Jean.*

De le fuir soigneusement

Est-il nécessaire ?

Si l'Amour est un enfant ;

Quel mal peut-il faire ?

156 LES PETITS COMÉDIENS ;

A R G A N T E.

Le Ciel vous préserve de l'éprouver ; c'est
un enfant plus à craindre qu'un géant.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Par un discours cajoleur ,

Il amorce une fillette ;

Mais , si-tôt que du voleur

On écoute la fleurète ,

Aye, aye, aye,

Aye, aye, aye, Jeannette,

Jeannette , aye , aye , aye.

Quand une fille s'éloigne de sa mere , ou
une niece de sa tante....

Air : *Si c'est par nature.*

Il la suit à pas de loup : *(bis.)*

Dès qu'il peut faire son coup ,

Crac , le petit drôle

La filoute , lui prend tout ,

Et puis , zeste , il s'envole.

L I S E T T E.

Que faut-il faire pour s'en garantir, ma
chère tante ?...

A R G A N T E.

Je vais vous le dire. Comme il prend sou-
vent la figure d'un Cavalier, il faut vous te-
nir en garde contre les discours des hommes :
par exemple, si quelque garçon vous aborde
civilement, & vous dit : mon petit cœur, ma

Reine , écoutez-moi ; à tout ce qu'il vous dira
répondez non , toujours non.

L I S E T T E.

Cela suffit ; je vous obéirai.

A R G A N T E.

Vous ne pouvez mieux faire : car , en vérité ,
rien n'est plus à craindre que les hommes.

Air : On dit que vous aimez les fleurs.

Pour nous tout plaisir est perdu ,

Si-tôt qu'ils sont nos maîtres :

J'en ai tant vû . (3 fois)

De traîtres ,

Tant vû ,

J'en ai tant vû de traîtres !

S C E N E V I I.

L I S E T T E , C R I S P I N , A R G A N T E.

C R I S P I N.

MADAME , un de vos Fermiers vous de-
mande.

A R G A N T E.

Je vais lui parler. Ma niece.

L I S E T T E.

Ma chere tante.

ARGANTE.

Que je trouve, à mon retour, votre ouvrage plus avancé.

L I S E T T E.

Oui, ma chere tante.

C R I S P I N.

J'y aurai l'œil, Madame. (*Bas.*) Profitons de l'occasion, & tâchons d'introduire mon maître.

S C E N E V I I I.

L I S E T T E, *seule.*

Air : *Ah ! c'est un certain je ne sçais quoi.*

QUEL changement s'est fait en moi !
Clitandre m'intéresse.

Mon cœur s'en occupe sans cesse.

Mais c'est lui-même que je voi.

Je sens un certain je n'sçais qu'est-ce.

Je sens un certain je n'sçais quoi.

Ma tante a beau dire ; je ne puis croire que ce soit un voleur, & quand je pense qu'il faut dire non, cela me fâche.



SCENE IX.

LISETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

BELLE Lisette, il m'est donc permis de vous voir? En êtes-vous aussi charmée que moi?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Qu'entends-je? Est-ce-là le bonheur dont Crispin m'a flatté? Parlez-moi, ma Reine; ne craignez point de m'ouvrir votre cœur.

Air : Quand je vous ai donné mon cœur.

Approuvez-vous les sentimens

D'une amoureuse flamme?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Le plus fidèle des amans

A-t-il touché votre ame?

LISETTE.

Non.

CLITANDRE.

Quoi! pour le prix de tant d'amour,

Je n'ai pas le moindre retour?

L I S E T T E.

Non.

C L I T A N D R E.

Voilà des réponses bien Laconiques. Monsieur Crispin, vous me le payerez. Voyons encore.

Air : *Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?*

Vous condamnez donc ma tendresse ?

L I S E T T E.

Non.

C L I T A N D R E,

Et vous refuseriez mon cœur ?

L I S E T T E.

Non.

C L I T A N D R E.

Vous voulez que mon ardeur cesse ?

L I S E T T E.

Non, non, non.

C L I T A N D R E.

Dieux ! quel est mon bonheur !

Je ne puis retenir mes transports.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Pardonnez-les, je vous supplie ;

Tant d'attraits doivent m'excuser.



SCENE X.

LISETTE, CLITANDRE, ARGANTE.

ARGANTE, *lui donnant sa main.*

Suite de l'Air précédent.
S'IL vous faut des mains à baiser,
Contentez votre envie.

Ah! ah! je vous y trouvé; retirez - vous,
Mademoiselle : nous verrons si vous m'avez
obéie ; & vous

Air : Du Camp de Porché-Fontaine.

Je vous conseille, beau galant ,
D'aller chercher un autre gîte.
Ce bâton-là, dur & pesant ,
Si vous ne sortez au plus vite ,
Pan , patapan , patapan , pan , pan ,
Sur vous tombera dans l'instant.

SCENE XI.

ARGANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Air : Je suis un bon soldat.

QU'EST-CE que j'entends-là ?
Tita , ta.

162 *LES PETITS COMÉDIENS,*

Qui vous met en colere ?

Madame , le maraud ,

Tôt , tôt , tôt ,

Va mordre la poussiere.

Ah ! ventre , ah ! tête , ah ! mort !

Air : *Les Trembleurs.*

Dans la fureur qui m'anime ,

Il faut que mon bras l'opprime ,

Et laisse , en lavant son crime ,

Un exemple à l'Univers.

C'est en vain que , par la fuite ,

Il veut tromper ma poursuite.

La colere qui m'agite ,

Le suivra jusqu'aux enfers.

Pardonnez , Madame , je ne vous voyois
pas : dans ma fureur je ne connois personne.

A R G A N T E.

Ce garçon-là est un trésor. Mon cher Cris-
pin , je suis contente de ton zèle ; je vais parler
à ma niece pour découvrir le mystere de cette
aventure. Tiens toi ici.



S C E N E X I I.

CRISPIN, CLITANDRE.

CRISPIN, *appellant son maître.*

ST, ft, Monsieur.

CLITANDRE.

Ah ! Crispin, quel est mon trouble ! & que
vais-je devenir ?

CRISPIN.

Il est bien question de faire ici le languou-
teux !*Air : Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

De ces pleurs, de cette tristesse,
Croyez-moi, suspendez le cours.
Un amant qui se plaint sans cesse,
Mérite de languir toujours.

Il s'agit de voir quelles mesures nous pren-
drons.

CLITANDRE.

C'est en toi seul qu'est mon espérance, mon
cher Crispin.

CRISPIN.

Paix, paix. . . . oui . . . c'est cela point
du tout attendez *vivat.* je le
tiens.

Air : *Lere , la , lere , lan , la.*

Je viens d'imaginer un tour.

Monsieur , avant la fin du jour ,

Vous verrez ce que je sçais faire ;

Lere , la ,

Lere , lan , lere ,

Lere , la ,

Lere , lan , la.

J'ai lû dans les yeux de Madame Argante qu'elle n'est pas insensible , & sans vanité nous avons du mérite : j'en tire un bon augure pour mon projet ; vous avez la clef de ma chambre : allez-y jusqu'à nouvel ordre : je vais penser au moyen de vous rendre heureux.

SCENE XIII.

ARGANTE, LISETTE.

ARGANTE.

CE que vous me dites est-il bien vrai ?

LISETTE.

Air : *Les Filles de Nanterre.*

C'est la vérité pure ,

A chaque question ,

Ma tante , je vous jure ,

Que j'ai répondu non.

ARGANTE.

Ne mentez pas , au moins ; voilà un petit doigt qui me dit tout.

L I S E T T E.

Eh ! bien , il a dû vous dire que je vous ai obéi.

A R G A N T E. ;

Cependant ce Monsieur vous a pris la main & vous l'avez souffert.

L I S E T T E.

Air : *La Serrure.*

Tremblante , confuse , étonnée ;
Dans le trouble extrême où j'étois ;
Mes forces m'ont abandonnée ;
Je voulois fuir & ne pouvois.

A R G A N T E.

Dites-moi un peu : comment ce Monsieur est-il entré au logis ? Qu'est-ce qu'il demandoit ?

L I S E T T E.

Il demandoit mon oncle.

A R G A N T E.

Votre oncle ? Voilà ce que je voulois savoir. Allez étudier vos leçons , & sur les yeux de votre tête , que je n'entende point parler de vous.



SCENE XIV.

ARGANTE, *seule.*

C'EST mon benêt de frere qui m'a joué ce tour-là. Hom, j'ai bien envie de faire une chose pour le déconcerter : je sçais bien que je serai contrôlée ; mais on voit des femmes plus âgées que moi faire des folies.

SCENE XV.

ARGANTE, CRISPIN.

ARGANTE.

AH ! te voilà ! je t'allois appeller pour te faire une confidence. Je veux me remarier.

CRISPIN.

Parbleu ! j'en suis charmé ; mais je crois avoir laissé la porte ouverte : on peut nous entendre ; permettez que je voye . . . (*Bas.*) Tout favorise mon dessein : dressons nos batteries.

(*Il laisse tomber une Lettre ,
& va voir à la porte.*)

ARGANTE, ramassant la Lettre.

Ah ! ah ! qu'est-ce que cela ? [*Elle lit.*] » Je

» te donne avis, mon cher Chevalier, que
 » ton affaire va bien : les parens du Comte,
 » qui te croyoient en pays étranger, sont dis-
 » posés à un accommodement ; ainsi j'espere
 » que tu ne joueras pas long-tems le rôle de
 » Crispin, & que, dès que tu auras payé vingt
 » mille francs, dont on se contente, tu rede-
 » viendras le Chevalier de Plumoyson : c'est
 » ce que désire de tout son cœur ton ami,
 » le Marquis de Bellecourt.

C'est à Crispin que cela s'adresse. Ciel !
 quelle agréable surprise ! Je me suis toujours
 doutée qu'il étoit tout autre que ce qu'il pa-
 roissoit.

Air : Ah ! vraiment , je m'y connois bien.

Non, non, je ne m'y trompe guere :

Ce n'est pas un homme ordinaire ;

Je l'ai vu par son entretien.

Ah ! vraiment, je m'y connois bien.

SCENE XVI.

CRISPIN, ARGANTE.

CRISPIN.

MADAME, vous pouvez à présent me
 confier...

ARGANTE.

Vous le méritez bien, ma foi, vous qui
 vous cachez de votre maîtresse ?

CRISPIN.

Moi, Madame ?

ARGANTE.

Venez, venez, qu'on vous parle.

CRISPIN.

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom ;*

Non, je n'en suis point capable ;

Ce langage me surprend.

ARGANTE.

Sous cet air peu respectable,

Je sçais quel est votre rang :

Et non, non, il n'est point de si joli nom ;

Que votre nom véritable ;

Et non, non, il n'est point de si joli nom

Que celui de Plumoyson.

CRISPIN.

Qu'entends-je ?

ARGANTE.

Je vous parle en connoissance de cause,
Monsieur le Chevalier. Tenez.

(*Crispin prend la Lettre & la lit bas.*)

Qu'il est aimable ! qu'il a de graces !

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Je ne puis, sans un doux transport,

Et le voir & l'entendre.

Feu mon époux avoit ce port,

Ce regard doux & tendre.

Si le défunt n'étoit pas mort,

Je pourrois m'y méprendre.

CRISPIN.

CRISPIN.

Madame , je voudrois en vain vous le cacher ; c'est une affaire d'honneur : ne me perdez pas ; je vous en conjure.

ARGANTE.

Vous m'offensez par cette priere. Que ne pouvez - vous lire dans mon cœur ? Vous y verriez que je n'ai point de plus grand plaisir au monde , que d'obliger un galant homme , & que , si vous avez besoin de ma bourse pour changer votre situation. . . .

CRISPIN.

Changer ma situation ! J'en serois au désespoir.

Air : Comme un coucou.

Je préfere mon esclavage
Au destin le plus glorieux.
Il n'est rien qui me dédommage
Du plaisir de voir vos beaux yeux.

Car enfin , je ne puis garder le silence.

Air : J'entends le moulin , tique , tique , taque.

Lorsque l'Amour , pour m'enchanter ,
A vos yeux vint me présenter ,
Je dis en moi-même aussi-tôt :
Eh ! oui , vraiment , voilà ce qu'il me faut.
Je sentis mon cœur , tique , tique , taque ,
Je sentis mon cœur taqueter.

170 LES PETITS COMÉDIENS,
A R G A N T E.

Eh ! bien , Chevalier , il ne tiendra qu'à
vous d'être heureux ; tenez , sans tant de préam-
bule ,

Air : Le Maître fou que voilà !

Par un bon mariage ,
Unissons-nous tous deux.

C R I S P I N.

Un si charmant partage
Comblera tous mes vœux.

A R G A N T E.

Moi , vous me croyez prête.

S C E N E XVII.

ORONTE , ARGANTE , CRISPIN,
LISETTE , CLITANDRE ,
UN NOTAIRE.

O R O N T E , *écroulant.*

Suite de l'Air précédent.

A H ! ah !

Le joli tête à tête !

Le beau duo que voilà !

A R G A N T E.

Mon frere sera bien attrapé.

OPERA-COMIQUE. **IXI**

Air : Dans un amoureux mystère.

Ah ! que je serai ravie
De voir ce beau contrôleur ,
De dépit l'ame remplie ,
Murmurer de mon bonheur !

O R O N T E.

L'extravagance !

A R G A N T E.

Il crevera de douleur.

O R O N T E.

L'impertinente !

C R I S P I N.

Allons , mon adorable , ne différons plus ;
je brûle , j'étouffe , je meurs.

Air : L'avez-vous vu passer ?

Tant d'attraits que voilà (bis.)

Font que mon cœur soupire ,

Oïre , oïre ;

Soulagez mon martyre.

A R G A N T E.

Oïre , ola.

C R I S P I N.

Souffrez du moins que sur cette main
blanche je prenne quelque lénitif.

A R G A N T E.

Il me fait pitié.

C R I S P I N.

Ma Reine , ma charmante.

Hij

172 LES PETITS COMÉDIENS.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Jusqu'à ce que l'hymen nous lie,

Cela ne se peut refuser.

O R O N T E, *les surprenant, & riant.*

S'il vous faut des mains à baiser,

Contentez votre envie.

Le bon petit cœur de femme que ma sœur !
Monsieur, je vous félicite.

A R G A N T E, 1

Le voilà charmé : riez, riez. Le grand nigaud ! Vous ne sçavez donc pas que Monsieur est Gentilhomme.

O R O N T E.

Je le sçais, ma sœur ; & bien loin de vous blâmer, je suis ravi de vous voir dans la disposition de faire la fortune de Monsieur le Chevalier. Tout ce que je vous demande, c'est de consentir que ma nièce

A R G A N T E, 2

Puisque c'est votre nièce, vous en pouvez faire ce qu'il vous plaira.

O R O N T E.

J'en ferai l'épouse de Clitandre ; c'étoit mon intention, & j'ai fait avertir le petit Notaire * que voici.

C R I S P I N, *à Madame Argante.* 1

Hâtez-vous de signer leur mariage pour penser au nôtre.

* Garçon de Théâtre qui avoit six pieds.

ARGANTE.

Donnez.

CLITANDRE.

Belle Lisette, quel est mon bonheur !

LISETTE.

Ma chère Tante, que ne vous dois-je point ?

Air : Du Cap de Bonne-Espérance.

Ne croyez pas que j'oublie

De bonté ce trait charmant.

CLITANDRE.

Recevez-en, je vous prie,

Mon juste remerciement.

Pour terminer au plus vite,

L'Amour veut que je vous quitte.

CRISPIN.

Le suivre est de mon devoir.

Serviteur, Adieu.

LE NOTAIRE.

Bon-soir.

ARGANTE.

Chevalier ! Chevalier !

CRISPIN.

Madame, en vérité.... c'est trop d'honneur.... votre bonté.... mon peu de mérite... font que je ne puis... je suis le vôtre de toute mon ame.

H ij

A R G A N T E.

Le perfide m'abandonne ! ah ! je suis trahie ; mais je n'en serai pas la dupe , & je me marierai à quelque prix que ce soit. Messieurs , si quelqu'un de vous veut épouser une petite veuve , je suis à lui , & je vous assure qu'il trouvera mieux qu'il ne pense.

Air : L'Amour est un voleur.

J'ai sous des cheveux gris

L'humeur assez jolie.

Sans trop de flatterie ,

Je vaud encor mon prix.

Vive , fringante , preste ,

On me trouve encor des appas.

Et zeste , zeste , zeste ,

Bien des jeunes filles n'ont pas

Un si beau reste.





EPILOGUE.

JULIE, LE CHEVALIER,
LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

Vous venez de voir nos Éléves ; qu'en
dites-vous , Madame ?

JULIE.

J'en suis fort contente.

LA RANCUNE.

Et vous , Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ils m'ont fait plaisir.

LA RANCUNE.

Des suffrages si glorieux doivent les en-
courager.

JULIE.

Nous jugeons du Maître par les Écoliers.

LE CHEVALIER.

Monsieur de la Rancune , je vous fais mes
complimens ; vous allez peupler la terre de
Césars & d'Impératrices.

LA RANCUNE.

Je ne suis pas inutile au Public , comme
vous voyez.

176. *LES PETITS COMÉDIENS,*

JULIE.

« Où sont ces petites bonnes-gens ? Qu'ils ne partent point sans que je les voye.

LA RANCUNE.

« Ils auront l'honneur de prendre congé de la compagnie ; mais ils voudroient auparavant vous donner un petit ballet.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah !

LA RANCUNE.

« Aurez-vous la bonté de le permettre ?

LE CHEVALIER.

Ces Messieurs ne font pas les choses à demi. Il faut voir cela , Madame.

JULIE.

Volontiers ; mais il est un peu tard.

LA RANCUNE.

Leurs danses ne sont pas longues. Allons Messieurs de la symphonie.

DIVERTISSEMENT.

CANTATILLE, chantée par un enfant de six ans.

VOLEZ , petits Amours , volez sur ce rivage ;

Faites-y de nos jeux goûter le badinage ;

Riez , folâtrez avec nous.

Notre âge doit pour nous exciter votre zèle.

Ceux pour qui ma voix vous appelle ,

Sont tous des enfans comme vous.

VAUDEVILLE.

JULIE.

Air : *Les petits , toure lourirette.*

PAR l'âge ni par la grandeur ,
Ne jugeons jamais d'un Acteur.
Ceux-ci dont je suis satisfaite ,
Font voir que , pour être amusans ,
Les petits , toure lourirette ,
Valent bien les grands.

LARANCUNE.

Quand du cothurne les Héros
Lassent la Cour par leurs grands mots ,
A Paris la Troupe cadette
Reçoit des applaudissemens.
Les petits , &c.

ARGANTE.

Tous les jours dans les jardinets
On trouve les plus beaux bouquets ;
Et des arbres nains la cueillette
Donne des fruits les plus charmans.
Les petits , &c.

LE CHEVALIER.

De la bravoure des soldats
La taille ne décide pas ;
Bien souvent , lorsque la trompette
Appelle au feu les combattans ,
Les petits , &c.



178 *LES PETITS COMÉDIENS, &c.*

Mars ayant insulté l'Amour,
L'Amour à l'instant eut son tour ;
Apprends , dit-il ; par ta défaite ,
A ne point railler les enfans.
Les petits , &c.

C R I S P I N.

Que mon destin seroit charmant ,
Si le Spectateur , en sortant ,
Disoit , d'une voix satisfaite :
Crispin me plaît , il est brillant ;
Ce petit , tourne lourirette ,
En vaut bien un grand.

C L I T A N D R E.

Quoique je ne sois qu'un nabot ,
Je sçais remuer le savor.
Ma danse est encore imparfaite ;
Mais j'espère qu'en peu de tems
Mes petits petons , tourne lourirette ,
Vaudront bien les grands.

L I S E T T E.

Ah ! que nous nous croyons heureux ,
Si l'on est content de nos jeux !
En sortant , que chacun répète
Ces mots pour nous si ravissans ;
Les petits , tourne lourirette ,
Valent bien les grands.

F I N.

LE
NOUVELLISTE
D'U P É,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE;

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre
de la Foire , en 1737.*

H vj



A C T E U R S.

Monsieur RICHARD.

Madame ARGANTE.

M. TIMBRÉ, *Nouvelliste.*

M. FURET.

M. REPIC, *Médecin.*

LÉANDRE.

ANGÉLIQUE, *Fille de M. Timbré.*

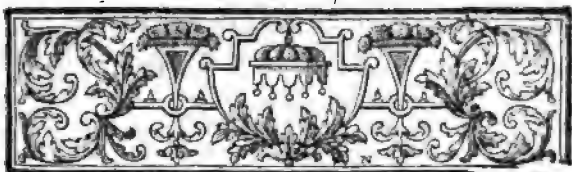
FINETTE, *petite sœur d'Angélique.*

LISSETTE, *Suivante.*

VALENTIN, *Valet de Léandre.*

UN DOMESTIQUE.

La Scène est chez le Nouvelliste.



LE
NOUVELLISTE
DUPÉ,
OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.
Madame ARGANTE, M. RICHARD.
M. RICHARD.



ON JOUR, Madame Argante.

Madame ARGANTE.

— Votre servante, Monsieur Richard.

Air : Gai, gai, l'airiette.

Ah ! que mon ame est contente ;

De vous revoir en ces lieux ,

Si joyeux !

182 LE NOUVELLISTE DUPE.

M. RICHARD.

Vous êtes toujours charmante.

Madame ARGANTE.

Votre cœur est toujours gai ,

Lariré.

M. RICHARD.

Oui , comme au Printems , je chante ;

Gai , gai , gai , lariré.

Madame ARGANTE.

Air : *La Ceinture.*

Vous venez ici du matin ,

Tous le monde encors y sommeille ;

Vous me feriez croire , à la fin ,

Que c'est l'Amour qui vous éveille.

M. RICHARD.

Vous ne vous trompez pas tout-à-fait.

Madame ARGANTE.

Quoi ! sérieusement , l'Amour ?

M. RICHARD.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

C'est une chose certaine ,

Et j'ose en faire l'aveu ;

Ce qui près de nous m'amène ;

C'est l'amour de mon neveu.

Air : *Belle Brune.*

Angélique ,

Angélique

Est l'objet de son ardeur ;

Son œil enchanteur

Le pique.

OPERA-COMIQUE. 183

Madame A R G A N T E.

Angélique!

M. R I C H A R D.

Oui, votre petite fille.

Air : *De Grimaudin.*

Pour en parler à votre gendre;

Monfieur Timbré;

Ici vingt-fois avec Léandre

Je fuis entré;

Mais, ni le matin ni le fois,

Jamais nous n'avons pu le voir.

Madame A R G A N T E.

Que je fuis malheureufe, M. Richard ! Il faut que je vous avoue ma peine,

M. R I C H A R D.

Vous m'étonnez. Vous vivez tranquillement dans le fein de votre famille. M. Timbré votre gendre. Les

Madame A R G A N T E.

Est un fou qui me désole ; poffédé de la manie des nouvelles ; il néglige tout pour s'y livrer ; d'une indolence oucrée pour les affaires ; d'une curiofité fans bornes pour celles des autres ; il fçait tout , excepté ce qu'il devroit fçavoir.

Air : *Landeriette.*

Son zèle ardent & marital

Le conduit au Palais Royal.

184 LE NOUVELLISTE DUPE.

T Landerifette.

Il y reste jusqu'à midi,

Landeriti.

Sitôt qu'il a diné,

Air : *Tout d'avers*

Il court dissiper son ennui

Chez Dupui ;

De-là chez Procope il va

Sonica

Puis vient chercher un bon mot

Chez Gradon.

M. RICHARD.

La belle occupation !

Madame ARGANTE

Ce n'est pas encore tout.

Air : *Votre cœur est bien étiré*

1. Son esprit toujours en campagne

De la Ceuta vient en Espagne

De la Manche sur l'Océan :

Il part du fond de l'Allemagne ;

Et le voilà dans Astracan.

Air : *Ne vous laissez jamais charmer*

2. Cdromandel & Malaga

3. Pour lui font le bois de Vincenne ;

Le Tanais & le Volga

Lui font plus connus que la Seine ;

M. RICHARD.

Quelle extravagance !

OPERA-COMIQUE. 183

Madame A R G A N T E.

Il fréquente ici un M. Furet, dont il a fait son commissionnaire pour les découvertes ; c'est son favori, son tout : il ne jure que par lui.

Air : Philis, en cherchant son amant,

Enfin ce gazetier banal,

Ce fou, ce maître original,

De tout ce qu'on dit bien ou mal,

Au Luxembourg, à l'Arsenal,

Tient un journal.

M. R I C H A R D.

Je plains bien Madame votre fille.

Madame A R G A N T E.

Ma fille ? Autre folle. Le jeu est sa fureur ;
cette extravagante,

Air : Le jus d'Octobre.

Sombre, taciturne & contrainte

Par-tout où le jeu ne va pas,

Ne rit qu'à l'aspect d'une quinte ;

Et ne se plaît qu'avec des As.

Je croyois l'en retirer par mes leçons & par mon exemple ; mais un certain M. Repic, Medecin, qui vient ici tous les jours, rend mes efforts inutiles. Que vous dirai-je ? C'est un dérangement affreux dans cette maison ; que l'on plaide, que l'on saisisse, on n'y pense pas.

186 *LE NOUVELLISTE DUPE,*

Air : Menuet d'Hélène.

Quand il arrive une aventure

Qui doit leur causer du chagrin,

L'un d'eux a recours au Mercure,

Et l'autre demande un fixain.

Il faut qu'à soixante ans , je me charge
des embarras du ménage. Ce qui m'afflige le
plus , c'est le tort que cela fait à l'établisse-
ment de leurs enfans ; & surtout de l'ainée
qu'il est tems de pourvoir.

M. RICHARD.

A son égard , vous ne devez point avoir
d'inquiétude ; Leandre , mon neveu , jouit
d'une fortune considérable qu'il sera charmé
de partager avec elle ; il l'adore , il vous la
demande ; c'est le sujet de ma visite.

Madame ARGANTE.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

D'Angélique grand'mere ,

Je puis tout sur son cœur ;

Si Léandre est sincère ;

Je ferai son bonheur.

M. RICHARD.

Sûr de son caractère ,

Je vous promets sa foi.

Madame ARGANTE.

Du soin de cette affaire ,

Reposez-vous sur moi.

OPÉRA-COMIQUE. 117

Pour faire les choses dans les règles, il faut commencer par avoir le Père; le prévois bien cependant que vous ne pourriez en tirer raison.

M. RICHARD.

Est-il ici ?

Madame ARGANTE.

Oui, une fluxion qu'il a gagnée hier en traçant le plan de la ville de Prague dans les Thuilleries, l'oblige à garder la maison. Tenez, le voici avec son bien-aimé; profitez du moment.

SCÈNE II.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ,

M. FURET.

M. TIMBRÉ.

Gai, gai, gai, l'airette,
Gai, gai, gai, l'airé.

Air : Que j'estime mon cher voisin !

Ah ! que de vous voir en ces lieux,
Cher Furet, il me tarde !

M. FURET.

Ah ! que vous me rendez joyeux
Par cette humeur gaillarde !

188 **LE NOUVELLISTE DUPE,**

M. TIMBRÉ.
 Avouons-le, cher ami, nous avons eu
 bien de l'inquiétude.

M. FURET.

Il est vrai que la ville de Prague nous a
 fait passer de mauvaises nuits. Voici un mor-
 ceau qui, je crois, ne vous sera pas indiffe-
 rent.

M. TIMBRÉ.
 Ah ! ah ! c'est une Estampe ; je vois bien
 ce que c'est.

Air : *Le trot, le trot.*

Regardez ces soldats.

Comme ils prennent la fuite !

Comme ils oublient le pas !

Craignant notre poursuite !

Voyez-les comme leur Général, leur triste Général
 Tourne le dos à notre Maréchal !

Ils s'en vont tous le trot, le trot, le trot,

L'entrepas, l'amble & même le galop.

M. FURET.

Je n'en fais point surpris.

Air : *Réveillez-vous.*

Comment d'un si fâcheux déboire

Auroient-ils pu se dégager ?

Ils appréhendoient de trop boire,

Et n'avoient point de quoi manger.

Il me semble que quelqu'un nous écoute.
 Eloignons-nous un peu. Que fait-on à présent

OPERA-COMIQUE 179

dans la Bohême ? Voulez-vous bien me dire où l'on en est de ce côté-là ?

M. TIMBRÉ.

Volontiers. Mais il faut auparavant que je vous fasse une petite description du pays. Tenez, voilà Egra. Ce chemin conduit tout droit à Prague. Ceci ; c'est la montagne blanche ; là & là , ce sont les deux Rivières qui arrosent ce Royaume.

M. FURET, à M. Richard.

Air : Plan, plan, plan, place au Régiment de la Calotte.

Prenez garde à ce que vous faites.

Monsieur, dans l'endroit où vous êtes ,

Vous allez effacer le plan.

M. RICHARD, bas.

Plan, plan, plan ,

Place au Régiment de la Calotte.

M. FURET.

Retirez-vous donc , s'il vous plaît ; ne voyez-vous pas que vous avez un pied sur l'Elbe , & l'autre sur la Moldau ?

M. TIMBRÉ.

Vous nous gênez vingt lieues de pays , cela n'est pas gracieux . . . Les Ennemis étoient là , leur position n'étoit pas avantageuse , ils avoient besoin de vivres , & pour en avoir , il falloit passer par un défilé qui se trouve entre ces deux montagnes ; notre

190 **LE NOUVELLISTE DUPE,**

Général informé que les Ennemis en faisoient venir par cet endroit, conçut le dessein de leur enlever ces vivres. Que fit-il ? Il leur envoya un gros détachement qu'il fit partir de-là pour aller là.

(A M. Richard.)

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

Monsieur, rangez-vous donc, de grace ;

Comment voulez-vous, dites-moi,

Qu'un corps de dix mille hommes passe

Pour aller prendre ce convoi.

M. FURET.

Monsieur, faites voir que vous êtes bon François, & ne vous opposez point à une expédition qui va combler nos troupes de gloire & de plaisir.

M. TIMBRÉ.

Une fois dans la vie, pensez à ce qu'o vous dit. Si vous restez dans cette place, est-il possible que douze bataillons & trois ou quatre mille hommes de cavalerie passent entre vos jambes ?

M. RICHARD, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. TIMBRÉ.

Voilà bien de quoi rire !

M. FURET.

Attendez que le convoi soit pris.

M. TIMBRÉ.

Voyez un peu s'il nous écoute. Quelle obstination !

M. RICHARD.

Quelle extravagance, Monsieur. Je venois pour. . .

M. FURET, à M. Timbré.

Continuez, s'il vous plaît.

M. TIMBRÉ.

Pour vous, à la bonne heure. On battit l'escorte, & le convoi fut pris.

M. FURET.

Ensuite.

M. TIMBRÉ.

Vous allez voir. . . Puisqu'il plaît à Monsieur de rester là, changeons de place.

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Tenez, voilà le chemin

De la Westphalie.

M. FURET.

Pour éviter ce faquin.

Sauvons-nous en Silésie.

M. TIMBRÉ.

Voici Breslau, Vienne est là.

M. FURET.

Je pense qu'il nous suivra

Jusques dans la Hongrie.

M. RICHARD, l'abordant.

Monsieur, je suis votre serviteur.

M. TIMBRÉ.

Quoi ! c'est vous ! je ne vous remettois pas.
(A M. Furet.) Au diantre le fâcheux. Allez
m'attendre. Je suis à vous dans un moment.
(Furet sort.)

SCENE III.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

J'AVOIS quelque chose dans la tête.

M. RICHARD.

Vous avez l'esprit si occupé !

M. TIMBRÉ.

Venons au fait. Que dit-on dans votre
quartier ?

M. RICHARD.

Rien.

M. TIMBRÉ.

Rien ! vous êtes mal informé.

M. RICHARD.

Je ne sçais ce que vous voulez dire.

M. TIMBRÉ.

Connoissez-vous, dans le quartier Saint
Honoré, cette petite fille qui a perdu sa
mère, & cette grande fille que sa mère a
perdue ?

M.

M. RICHARD.

Je ne sçais ce que c'est.

M. TIMBRÉ.

Air : Ah ! qu'elles sont.

Sans doute vous avez lû
Ces rimes un peu salées ,
Où depuis peu l'on a vû
Des filles bien régâlées.

Ah ! qu'elles sont , qu'elles sont , qu'elles sont ;
Qu'elles sont bien habillées !

Cette satyre plaît à bien du monde ; cependant :

Air : N'oubliez pas votre houlette.

Je trouve , moi , cette censure

Trop dure ,

Pour de bonnes raisons.

Messieurs les faiseurs de chansons ;

Ignorez-vous que ces Poulettes

Sont faites

Pour plumer les Dindons ?



SCENE IV.

M. TIMBRÉ, M. RICHARD,
LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, Madame vous prie de lui dire
combien il y a que vous occupez cette
maison ?

M. TIMBRÉ.

Est-ce que je me mêle de cela, moi ?

M. RICHARD.

Fi donc, ce détail est trop bourgeois.

LISETTE.

Madame demande encore si vous avez vu
votre Procureur ?

M. RICHARD.

Il faut être bien fou. . . .

M. TIMBRÉ.

Hem ?

M. RICHARD.

Pour vous rompre la tête de pareilles ba-
gatelles.

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

M. TIMBRÉ.

Que j'ai été hier au Palais, & que je n'y
ai point vu M. Rapin.

L I S E T T E.

J'en devine la raison.

Air : *O reguigné.*

Lorsque la Chambre s'assembla ,

Que votre cause on appella ,

Je gage contre qui voudra ,

Lui , qu'il étoit à la buvette ,

Vous , que vous lisiez la gazette.

M. T I M B R É

Insolente , je te. . . .

(*Lisette sort.*)

M. R I C H A R D.

Elle me paroît fort attachée à vos intérêts , il faut lui passer quelque chose.

(*Elle revient.*)

M. T I M B R É.

Encore ! Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

L I S E T T E.

Monsieur , c'est le Marchand du fauxbourg qui vous apporte de l'argent.

M. T I M B R É.

Que ne le reçois-tu pour moi ? Cela vaut-il la peine de m'interrompre ?

L I S E T T E.

Il veut une quittance.

M. T I M B R É.

En ce cas , qu'il prenne la peine de revenir.

196 **LE NOUVELLISTE DUPE,**

Air : Votre conduite est fort plaisante,

Choisir l'heure de la gazette ,

Pour me rembourser d'une dette !

Les débiteurs sont déplaissans.

Une-fois pour toujours , Lisette ,

Dis-lui qu'il prenne mieux son tems.

(Lisette sort.)

S C E N E V.

M. RICHARD, M. TIMBRÉ.

M. TIMBRÉ.

MONSIEUR, pour revenir à votre quartier...

M. RICHARD.

Monsieur , je vous demande pardon ; je suis un peu pressé ; je venois vous parler d'une affaire d'importance.

M. TIMBRÉ.

De quoi s'agit-il ?

M. RICHARD.

D'un mari pour Mademoiselle Angélique.

M. TIMBRÉ.

Vous vous y prenez trop tard ; un de mes amis s'est chargé de ce soin. . . . Je donnerois ma fille à un sot qui n'a pas le tems de m'écouter ! Je ne suis pas si fou.

SCENE VI.

Madame ARGANTE , M. RICHARD.

M. RICHARD.

Air : Lanturelu.

AH ! quelle chimere !
Quel aveuglement !

Madame ARGANTE,

Etes-vous content ?

M. RICHARD.

Je quitte le pere.

Madame ARGANTE

Que vous a-t-il répondu ?

M. RICHARD.

Lanturelu , &c.

En vérité les Petites Maisons en renferment de plus sages : il m'a parlé d'un homme qu'il avoit en vue ; c'est apparemment M. Furet.

Madame ARGANTE.

Oui , & il faut s'en défier. Il est de ces gens qui, sous un dehors tout uni , cachent de fines allures. Il me vient une idée ; si nous tâchions de mettre la Mere de notre part ?

M. RICHARD.

Je lui en ai déjà parlé ; mais elle a reçu ma proposition d'une manière à me faire croire qu'elle l'a destinée à ce Medecin qui lui tient si souvent compagnie au jeu.

Madame A R G A N T E.

Ah ! je m'en doutois bien ; le mari & la femme ne sont jamais d'accord : mais qu'est-ce que cela fait ? Cette division nous donnera le tems de nous reconnoître , & de trouver quelque expédient pour le mariage d'Angélique & de Léandre. Les voici , ces pauvres enfans. Quel plaisir pour nous de faire leur bonheur !

Air : Nanon dormoit.

Quand je les voi
Se prouver leur tendresse ;
Je ne sçais quoi
Rappelle ma jeunesse.

M. RICHARD.

Et moi , malgré les ans ,

Je sens , je sens renaître mon printemps.

Madame A R G A N T E.

Où est le tems , M. Richard ?

Air : O Pierre , ô Pierre.

Dans ma vingtième année ,
De mille amans toujours
J'étois environnée.

M. RICHARD.

Et moi , dans mes beaux jours ,

Oh ! dame , [bis.]

Je faisois de beaux tours.

Air : *Gardez vos moutons.*

J'étois un gaillard qui sçavois

Mener les amourettes ;

Les mamans , lorsque j'arrivois ;

Disoient à leurs fillettes :

Gardez vos moutons , &c.

Vous souvient-il , Madame Argante , du jour que vous me donnâtes ce soufflet ? Je le méritois bien.

Madame ARGANTE.

Tenez , vous méritez encore celui-là pour votre indiscretion.

M. RICHARD.

Ceci passe le jeu.

Madame ARGANTE.

.Paix ! Ne parlez pas de vos folies. J'entends quelqu'un.



SCENE VII.

Madame ARGANTE , M. RICHARD ,
ANGÉLIQUE , LÉANDRE ,
FINETTE.

L É A N D R E.

Air : En vous j'ai mis tout mon espoir.

QUI vient ici mal à propos
Troubler notre repos ?

A N G É L I Q U E.

C'est Finette , parlez tout bas :

Qu'elle n'entende pas.

C'est une petite fille qui retient tout. Je
vous en avertis.

F I N E T T E.

Ouais , voilà un grand silence.

L É A N D R E.

Il faut nous en défaire ?

F I N E T T E.

Allons donc , ma sœur ; quelle figure vous
faites ? Vous ne dites mot , ma bonne Maman.

*Air : J'aime ce spectacle nouveau , ou Ensuite on lui
baise la main.*

Quel est le Monsieur que je voi ?

Dites-le moi.

Madame ARGANTE.

Monsieur vient pour jouer.

FINETTE.

Oui-dà!

Oh ! je devine,
Voyant sa mine,
Qu'il gagnera.

ANGÉLIQUE.

Ecoute, Finette ; ta bonne Maman a quelque affaire avec Monsieur : il ne faut pas qu'une petite fille se rende incommode.

Madame ARGANTE.

Tu sçais bien ce que je t'ai promis, quand tu sçauras ces deux fables. Vas étudier, mon petit cœur, vas....

FINETTE.

Oh ! j'en sçais des fables : écoutez, que je vous en dise une. M. Léandre, ma sœur, approchez. Vous m'en direz votre sentiment.

Air : *Comme un coucou.*

Un jour un Tourtereau fidele,
Prêt à voir payer son ardeur,
Avec sa tendre Tourterelle,
S'applaudissoit de son bonheur.

Air : *De Joconde.*

Il lui disoit, tout ci, tout ça,
Tourterelle ma mie,
Bientôt l'hymen nous unira ;

Mon ame en est ravie.
 Informé de ce dessein-là ,
 Un Vautour en furie
 En fut jaloux , & projetta
 De rompre la partie.

Air : Pour la Baronne.

Une Linotte
 Vient pour leur découvrir ce tour :
 La Tourterelle fit la sotté ;]
 Son amant , comme elle , fut sourd
 A la Linotte.

Air : Lustucru.

Qu'arrive-t-il ? De l'amante
 Notre Vautour se saisit.
 Le Tourtereau se lamente ,
 De ses cris tout retentit.
 La Linotte qui s'en rit ,
 Ces mots lui chante :
 Pourquoi ne m'as-tu pas cru ,
 Lustucru ?

Adieu , Monsieur le Tourtereau ; la Li-
 notte vous souhaite le bon jour.

Air : Il ne faut jurer de rien.

Elle avoit à vous donner
 Un avis de conséquence ;
 Mais c'est vous importuner :
 Elle fort en diligence.
 Oh ! vraiment , vous méritez bien .

Que je garde le silence.

Oh ! vraiment , vous méritez bien

Que je ne vous dise rien.

ANGÉLIQUE.

Finette.

FINETTE.

Non , non ; il ne faut pas qu'une petite
fille se rende incommode.

Madame ARGANTE.

Viens , ma mignonne.

FINETTE.

Il faut que j'étudie mes fables ;

Madame ARGANTE.

Je t'en prie.

FINETTE.

Air : Martin je me nomme.

Je ne sçaurois contre vous

Garder longtems mon courroux.

Allez , je suis bonne ,

Et je vous pardonne.

Écoutez. Il y a un quart d'heure , comme
j'étois dans l'antichambre , j'ai vu passer mon
cher pere avec M. Furet ; ils parloient de
contract , de notaire , de noces.

Air : A faire un compliment.

Je ne sçais pourquoi ce langage

Me plaît tant : mais je suis toujours

Attentive aux discours

TVj

De mari , de mariage :
 Attentive aux discours
 Où l'on parle d'amours.

Mon cher pere & son ami sont allés dans
 la galerie ; je les ai suivis sans faire semblant
 de rien : comme ils étoient à l'écart , & que
 je ne pouvois les entendre , je me suis avisée ,
 pour m'approcher, de m'écrier avec surprise :

Air : Les Feuillantines.

Qu'est-ce que vous avez là ,

Mon papa ?

Ciel ! quelle tache est-celà ?

En voici deux côte à côte ;

Attendez , attendez , attendez que je les ôte.

J'ai pris la basque de son habit , & j'ai en-
 tendu M. Furet qui disoit à demi-voix.

Air : Comment faire ?

Si vous voulez me rendre heureux ,

Daignez l'accorder à mes vœux.

Je le veux , répond mon cher pere :

Mais mon épouse à vous unir

Ne voudra jamais consentir ;

Comment faire ?

Qu'elle le veuille ou non , dit M. Furet.

Air : Je suis pour les Dames , moi.

Dans peu de tems , je lui ferai la nique ;

Satisfait & content ,

On me verra posséder Angélique ,

Si son pere y consent :
Que notre hymen par adresse s'acheve ,
Et que je l'enleve ,
Moi ,
Et que je l'enleve.

L É A N D R E.

Ciel !

Madame. A R G A N T E.

Le traître ! Je me suis toujours douté qu'il
nous gardoit un trait de sa façon.

M. R I C H A R D.

Qu'a répondu M. Timbré ?

F I N E T T E.

Air : Robin , turelure.

Dès ce soir , l'ami Furet ,
Nous prendrons quelques mesures ;
Vous , soyez toujours au guet ,
Turelure ,
Pour sçavoir des aventures ,
Robin turelure , lure.

Voilà ce que j'avois voulu vous dire.

L É A N D R E E T A N G É L I Q U E.

Ma chere Maman.

Madame. A R G A N T E.

Patience ! Angélique, allez donner à votre
sœur ce que vous sçavez. . . . (Bzs.) Il faut
l'éloigner.

206 LE NOUVELLISTE DUPE,
ANGÉLIQUE.

Venez, Finette.

FINETTE.

Adieu, ma bonne Maman; adieu, Monsieur : soyez bon joueur, & ne vous avisez pas de renoncer.

SCENE VIII.

Madame ARGANTE, LÉANDRE,
M. RICHARD.

LÉANDRE.

MADAME, vous le voyez ; les momens
sont chers.

MADAME ARGANTE.

Que ferons nous ?

M. RICHARD.

Dans les maux désespérés, il faut des remèdes violens : rendons-nous maîtres d'Angélique ; on la mettra dans ma maison.

LÉANDRE.

Valentin mon valet est un homme de main qui ne nous fera pas inutile. Il est habas ; je vais le chercher.

SCENE IX.

Madame ARGANTE, M. RICHARD;

Madame ARGANTE.

Air : Vivons comme le voisin vit.

QUE nos soins , de ces deux amans
Couronnent la constance.

M. RICHARD.

Soyons , pour finir leurs tourmens ,
Tous deux d'intelligence.

SCENE X.

Madame ARGANTE, M. RICHARD,
LÉANDRE, VALENTIN.

M. RICHARD.

QUE lui dites-vous , mon Neveu ?

LÉANDRE.

Je lui propose un moyen fort aisé.

VALENTIN.

Non , cette idée est trop facile.

Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire;
A vaincre sans péril , on triomphe sans gloire.

208 *LE NOUVELLISTE DUPE,*

Air : Qu'on m'apporte bouteille.

Un projet ordinaire

Né flatte point mon cœur.

Il faut du beau, du téméraire

Où je signale ma valeur.

L É A N D R E.

Que veux-tu dire ?

V A L E N T I N.

Que Monsieur Timbré est un Original qui
mérite un tour de distinction. J'en médite
un ; laissez-moi faire ?

Air : Je vois , Lisette , un billet doux.

Je suis un drôle ,

Sans me vanter ,

Qui de ce rôle

Peux m'acquitter.

Je veux le jouer , lui présent ,

Sans qu'il le sçache ,

Et lui faire un enlèvement

Sous la moustache.

Je veux que vous parliez à Angélique ,
que vous l'engagiez à vous suivre , que vous
l'emmeniez effectivement en présence du
pere , sans qu'il s'en apperçoive.

Air : Sois complaisant.

De son esprit je connois la foiblesse.

Ne craignez rien ; comptez sur ma promesse ;

Mais ,

Il faut que votre Maîtresse

Favorise nos projets.

Il faut même que Lisette soit de la partie.

Madame ARGANTE.

Je vais les avertir. Chut : voici Monsieur Repic.

VALENTIN.

Allons prendre nos mesures & nos travestissemens nécessaires.

SCENE XI.

M. REPIC, UN DOMESTIQUE.

M. REPIC.

CHIENNE de fortune !

LE DOMESTIQUE.

Le Portier m'a dit que le Medecin étoit ici ; il ne m'a pas trompé.

M. REPIC.

Le-joli métier que je fais là !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur , M. le Marquis est bien mal.

M. REPIC.

Quel malheur !

LE DOMESTIQUE.

Oui , cela est bien malheureux.

M. REPIC.

Je perds tout.

210 **LE NOUVELLISTE DUPE,**

LE DOMESTIQUE.

Nous perdons bien davantage ; c'étoit un bon Maître.

M. REPIC.

Pour un maudit valet.

LE DOMESTIQUE.

Monfieur , ce n'est pas ma faute.

M. REPIC.

Je fçais de quelle conféquence est une garde.

LE DOMESTIQUE.

Celle que nous avons est bonne.

M. REPIC.

Cependant je vais écarter ma Dame.

LE DOMESTIQUE,

Madame , pourquoi donc l'éloigner ? Mon Maître ne veut pas qu'elle le quitte.

M. REPIC.

Lui qui n'a qu'une petite tierce !

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi , Monfieur , fa fièvre est continue.

M. REPIC.

Gagne le vingt-sept.

LE DOMESTIQUE.

Il n'ira jamais jufques-là.

OPÉRA-COMIQUE. 211

M. REPIC.

Je n'y comprends rien. Voyons , il jette
du cœur.

LE DOMESTIQUE.

Non , Monsieur.

M. REPIC.

Une , deux , trois ; il change de couleur.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! pour cela oui , je ne le reconnois plus.

M. REPIC.

J'y renonce.

LE DOMESTIQUE.

Non pas , s'il vous plaît : on m'a ordonné
de ne pas revenir sans vous.... Monsieur....
Monsieur ... le....

M. REPIC.

Que veux-tu ? Peste de l'importun !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le Marquis mon Maître se meurt.

M. REPIC.

Et moi , je suis mort ; va-t-en au Diable.



SCENE XII.

LE DOMESTIQUE, *seul.*

VOilà un maître fou. . . ! Cependant on doit lui pardonner ; & tel qu'il est , il vaut encore mieux que quelques autres Médecins.

Air : L'Amour plaît , &c.

De leurs recettes maudites

Souvent l'effet est fatal.

En rendant moins de visites ;

Celui-ci fait moins de mal.

SCENE XIII.

LÉANDRE, VALENTIN.

VALENTIN.

QUE dites - vous , Monsieur , de mon équipage ? N'ai-je pas l'air d'un Nouvelliste ?

LÉANDRE.

Te voilà à merveille. Tout est-il prêt ?

VALENTIN.

Oui. Angélique & Lisette sont averties....

OPERA-COMIQUE. 213

Je vois notre homme dans le vestibule. Il prend son chemin vers cette cour.

Air : Un Abbé dans un coin.

Ici près , dans un coin ,

Sans témoin ,

Cachez-vous avec soin.

Gardez-bien le silence :

Et puis , quand il faudra

Que la scène commence ,

Ce bruit vous l'apprendra.

(*Il touffe.*)

SCENE XIV.

M. TIMBRÉ, VALENTIN.

VALENTIN.

HOLA ! ho ! quelqu'un ! La Fleur, Champagnè , l'Eveillé !

M. TIMBRÉ.

Monseigneur , je suis votre serviteur.

VALENTIN.

Comment , Monseigneur , c'est vous-même ?

M. TIMBRÉ.

Air : Des voyelles anciennes.

Qui vous amène dans ces lieux ?

V A L E N T I N.

C'est le bruit de votre mérite.
D'un renom si beau , si fameux ;
Souffrez que je vous félicite.
Vos talens , votre qualité
Sont inferés dans le Mercu....re.

M. T I M B R É.

Oh ! vraiment, je lui sçais bon gré
De la gloire qu'il me procu.....re.

V A L E N T I N.

Vous voyez en moi le Cousin du Journal
de Verdun ; informé de l'ordre & de l'exac-
titude avec laquelle vous enregistrez les éve-
nemens mémorables , je viens vous en com-
muniquer un qui mérite place dans vos ar-
chives.

M. T I M B R É.

Vous ne pouvez me faire plus de plaisir.

V A L E N T I N.

Air : *Ah ! la drôle d'histoire !*

Ah ! la drôle d'histoire !

Le fait est curieux :

Monsieur , l'on doit m'en croire ;

Je l'ai vû de mes yeux.

Ah ! la drôle d'histoire !

M. T I M B R É.

Air : *Le cul dans une hotte.*

Monsieur , contez-moi donc ceci :

V A L E N T I N.

J'en avons tant ri.

M. T I M B R É.

De quoi donc ?

V A L E N T I N.

Dans ce quartier-ci ;

Se peut-il qu'on l'ignore ?

J'en avons tant ri ,

J'en rirons bien encore.

Air : Monsieur le Prévôt des Marchands.

Un jeune homme, dans ces climats....

(Il rit.)

M. T I M B R É.

Eh bien ?

V A L E N T I N.

Pour un objet rempli d'appas

Eut l'ame vivement éprise ;

Mais il apprit avec douleur

Qu'à d'autres la Belle promise

Ne pouvoit payer son ardeur.

M. T I M B R É.

Que fit-il ?

V A L E N T I N.

Il forma le dessein de l'enlever.

*(Il touffe. *)*

* Tout le récit de Valentin s'exécute à la vue des spectateurs.

216 **LE NOUVELLISTE DUPE,**

Air : Sans dire mot.

Pour remplir un projet si beau ,
Cet adroit & fin Jouvenceau ,

Sans dire mot ,

Sans sonner mot ,

S'en vient affublé d'un manteau

Près du Château.

Air : Allons , gai.

Pour se faire connoître ,

Il toussa doucement.

La Belle à sa fenêtre

Paroît dans le moment ,

D'un air gai , & très-gai , &c.

Si-tôt que Léandre (c'est le nom de l'a-
mant ,) aperçut sa maîtresse ,

Air : Lere , la.

Au pied du mur il se coula ,

Tout bas à la Belle il parla ,

En présence même du Pere ,

Lere la , lere lan lere , &c.

M. T I M B R É.

Voilà le meilleur : que lui dit-il ?

V A L E N T I N.

Air : Très-volontiers.

L'Amour me guide ici ,

Pour vous tirer de peine.

Permettez qu'aujourd'hui

Voire Amant vous emmene :

Allons , il faut partir.

M.

M. TIMBRÉ.

Que répondit-elle ?

VALENTIN:

Fort volontiers , très-volontiers , Léandre.

Chut ! point de bruit : pour vous ouvrir ,

• Bien-tôt on va descendre.

Effectivement ,

Air : *Ton humeur est , Catherine.*

Par son ordre , une Suivante

Prit les clefs , & descendit.

Cette honnête confidente

A notre amoureux ouvrit :

Charmé d'un si bon office ,

Il en fut reconnoissant ,

Et , pour payer son service ;

Il lui fit un beau présent.

M. TIMBRÉ.

C'est l'allure ordinaire.

VALENTIN:

Léandre la prie de se cacher dans un endroit qu'il lui montre.

Air : *A la Foire , à la Courtille.*

D'une sentinelle sûre

Nous avons , dit-il , besoin.

De ce lieu , je t'en conjure ,

Observe tout avec soin ;

Et prends bien garde

Que quelque fâcheux témoin

Ne nous regarde.

Tome II.

K

La Soubrette va occuper le poste indiqué. Cette précaution prise, il entre ; sa maitresse accourt au-devant de lui ; les voilà sur le pas de la porte ; tous deux, en attendant le moment de s'échapper, se réiterent mille protestations.

Air : Du bois de Boulogne.

Par les regards les plus touchans ,
Ils se confirment leurs sermens,

M. T I M B R É.

Quoi ! tout cela devant le Pere ?

V A L E N T I N.

Pardonnez moi, c'étoit derriere.

M. T I M B R É.

Cependant il étoit présent, à ce que vous m'avéz dit.

V A L E N T I N.

Cela est vrai.

M. T I M B R É.

Air : Du Confiteor.

Eh ! comment donc se pouvoit-il

Que de rien il n'eût connoissance ?

V A L E N T I N.

Un valet retors & subtil ,

Avec l'amant d'intelligence ,

Pour cacher la chose au papa ;

S'y prend de cette façon-là.

Il ôte son chapeau, le détrouffe, & l'étend.

M. TIMBRÉ.

Pour mettre devant les yeux du nigaud ?

VALENTIN.

Vous l'avez dit.

M. TIMBRÉ.

Si, par malheur, il avoit tourné la tête.

VALENTIN.

Qu'est-ce que cela auroit fait ?

Air : Comment ça f'ra.

Nous allons faire, par plaisir,

L'épreuve de ce stratagème,

Et je veux, avant de sortir,

Vous en convaincre par vous-même.

Me le permettez-vous ?

M. TIMBRÉ.

Oui-dà.

Voyons un peu comment ça f'ra.

VALENTIN.

Préparez-vous.

M. TIMBRÉ.

Je suis tout prêt.

VALENTIN.

Air : Je ne suis pas si diable.

Supposons que l'affaire

Se passe en ce lieu-ci.

Dans la place du pere,

Vous, Monsieur, vous voici :

K ij

Les amans sont derriere ,
 Moi valet , je suis là ;
 Pour cacher ce mystere ;
 Je fais cela.

(*Il lui couvre les yeux avec son chapeau.*)

Ouvrez les yeux. Tournez la tête. Regardez bien de tous côtés. Vous appercevez-vous que

Air : *Des fraises.*

Léandre par la main prend
 Celle qui le captive ,
 Et devant vous , à l'instant ,
 La Soubrette les suivant ,
 Dérive , dérive , dérive.

M. T I M B R É.

Parbleu ! le tour est bon. Il faut avouer qu'il y a de franches dupes. Cette aventure est-elle arrivée à Paris ?

V A L E N T I N.

Oui , Monsieur , elle est toute fraîche.

M. T I M B R É.

Je n'aurois pas cru qu'il pût y avoir un homme si bête : il faut que j'en prenne la note pour le mettre sur mon livre à la tête des imbécilles.

Air : *Charivari.*

Où demeure ce bon Prince ?

V A L E N T I N.

Près du Palais.

M. TIMBRÉ.

Comment est sa taille ?

VALENTIN.

M. TIMBRÉ. ^{Mince.}

Son air ?

VALENTIN.

Benêt.

M. TIMBRÉ.

Benêt ? Comment est-il nommé ?

VALENTIN.

Monsieur Timbré.

M. TIMBRÉ.

Hem ?

VALENTIN.

Oui , Monsieur Timbré ; & c'est la belle
Angélique qu'on lui a soufflée. *(Il sort)*

M. TIMBRÉ.

Angélique ! ô ciel ! qu'entends-je ! au meur-
tre , au voleur.

SCENE XV.

M. TIMBRÉ , Madame ARGANTE.

M. TIMBRÉ.

AH ! ma mere , quel malheur ! on vient
d'enlever Angélique.

S C E N E X V I.

Monfieur & Madame T I M B R É ,
Madame A R G A N T E.

Madame A R G A N T E.

Air : Le fameux Diogene.

MA foi, c'est bien l'entendre.

Que dites-vous, mon gendre,

Du tour qu'on vous a fait ?

Monfieur le Nouvellifte,

Allez, fur votre lifte,

Mettre ce joli trait.

En vérité, vous méritez bien ce qui vous arrive.

M. T I M B R É.

Ils n'en font pas où ils penfent. J'ai des
correspondances par-tout ; j'écrirai au Mogol.



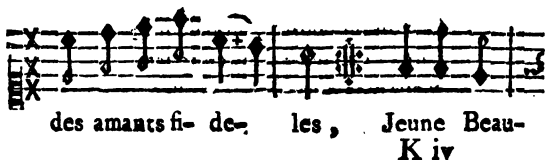
SCENE XVII. & dernière.

Madame ARGANTE, seule.

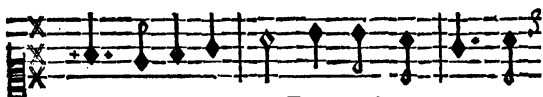
Air : Du Cap de bonne espérance.

JE sçaurai de la colere
Prévenir les mouvemens.
Allons, avec le Notaire,
Trouver ces jeunes amans.
J'ai pris sur moi cette affaire ;
Et je vais tâcher de faire
Qu'Hymen unisse, en ce jour ;
Deux cœurs unis par l'Amour.

VAUDEVILLE.



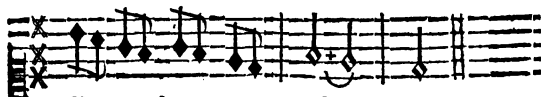
224 *LE NOUVELLISTE DUPE,*



ré, fi- ez-vous-y : Dans trois ou qua- tre



jours d'i- ci, Vous m'en di- rez, Vous m'en



di- rez des nou- vel- les.



Cette veuve presque aux abois,
Que les douleurs les plus cruelles
Sans cesse accabloient de leur poids ;
Allez la voir au bout du mois ;
Vous m'en direz des nouvelles.



'Avant qu' Blaise de l'amour
Eût ressenti les étincelles,
C'étoit un butord, un balourd ;
Allez l'entendre dans ce jour ;
Vous men direz des nouvelles.



On dit que l'Amour est trompeur ,
Et qu'il en fait accroire aux Belles ;
J'ignore encore son ardeur.
Raison , fais que jamais mon cœur
N'en conçoive de nouvelles.



Vive l'école des Plumets ,
Pour former promptement les Belles.
Dans leurs mains s'il tombe une Agnès ,
Voyez-la quelques jours après ;
Vous m'en direz des nouvelles.



Certains Léopards indiscrets *
Au Coq vouloient rogner les ailes.
Sont-ils contens de leurs succès ?
Allez à Londres , & voyez-les ;
Vous m'en direz des nouvelles.



De la Mer ces prétendus Rois
Traitoient nos vaisseaux de nacelles.
Je crois qu'ils s'en mordent les doigts ;
Port-Mahon soumis à nos loix
Vous en dira des nouvelles.



* Les couplets suivans ont été ajoutés , à la reprise
de la Pièce en 1757.

Au fier Anglois , notre ennemi ,
La peur vient de donner des aîles ;
Bien loin d'Hanovre il s'est enfui ;
Des François le chef & l'appui
Nous a mandé ces nouvelles.



Chassons les plaintes loin de nous.
Aujourd'hui nous conviendroient-elles ?
Dans l'espoir du sort le plus doux ,
Rions , chantons & dansons tous ,
En attendant des nouvelles.



Messieurs , c'est un doux agrément
Que des espérances si belles :
Pour notre entier contentement ,
Joignez votre applaudissement
A ces heureuses nouvelles.

F I N.

PIGMALION,
O U L A
STATUE ANIMÉE ,
O P E R A - C O M I Q U E
E N V A U D E V I L L E S ;

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre
de la Foire , en 1733.*

XXXXXXXXXXXXX:~:~:XXXXXXXXXXXXX

A C T E U R S.

PIGMALION.

DARDANÉ.

GALANTIS.

DORIS.

CALISTON.

L'AMOUR.

UN OFFICIER DU ROI.

LE ROI.



PIGMALION, OU LA STATUE ANIMÉE.

SCENE PREMIERE.

D A R D A N É , *seule.*

Air : Monsieur la Palisse est mort.



Roi sensible Dardané ,
Renonce au feu qui t'anime ;
D'un amour infortuné ,
Cesse d'être la victime.



S C E N E I I.

DARDANÉ, CALISTON:

C A L I S T O N.

Air : Ziste , zeste , point de chagrin.

ZISTE , zeste , plus de chagrin ;
 Chassez l'ennui qui vous désole :
 Ziste , zeste , plus de chagrin ,
 L'Amour change notre destin.

D A R D A N É.

Air : Les filles de Maintenon.

Cher Caliston , quoi ! seroit-il possible ?

C A L I S T O N.

Pigmalion , si longtems inflexible ,
 Depuis huit jours fait voir qu'il est sensible :

D A R D A N É.

Air : La bonne aventure , ô gué.

Tu crois qu'il est amoureux.

C A L I S T O N.

Et je conjecture ,

Que sa langueur & ses feux
 Sont l'ouvrage de vos yeux.

D A R D A N É.

La bonne aventure ,

O gué ,

La bonne aventure !

Air : La jeune Isabelle.

Qui, sur son martyre,
T'a donc mis au fait ?

CALISTON.

Il rêve, il soupire,
Ne sçait ce qu'il fait ;
D'un tendre délire
Souvent c'est l'effet.

Air : Et le tout par nature.

Vous allez voir, par ce trait,
A quel point il est distrait :
Hier, comme il desinoit
Thémis à l'audience,
Il lui mit un trébuchet,
Au lieu d'une balance.

DARDANÉ.

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

Grands Dieux ! que je serois ravie,
S'il étoit le même toujours !

CALISTON.

Voyez dans quelle rêverie
L'a plongé le Dieu des Amours !

Air : Folies d'Espagne.

Deux Receveurs des droits de la Douane
Ont demandé qu'il les fit en relief ;
Il les a faits ; mais chacun le condamne ;
Pour un sensible & notable grief.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc ;*
 Voyez combien cet idiot
 Mérite en cela de reproches !
 Il a fait l'un des deux manchot ;
 L'autre , les deux mains dans ses poches :

D A R D A N É.

Air : *Par bonheur , ou par malheur.*

Mais enfin , comment sçais-tu
 Que c'est moi qui l'ai vaincu ?

C A L I S T O N.

J'en répondrois sur mon ame ;
 Il faut bien que ce soit vous ,
 Puisqu'il n'est point d'autre femme
 Qui fréquente parmi nous.

D A R D A N É.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Que mon bonheur seroit extrême !

C A L I S T O N.

Pour vous , sûrement il en tient :
 Tenez ; je l'apperçois qui vient :
 Jugez-en par vous-même.



SCENE III.

PIGMALION, CALISTON,
DARDANÉ.

DARDANÉ.

*Air : L'allumette.***J**AMAIS il ne fut si rêveur.

CALISTON.

Parlez-lui ; c'est à vous qu'il songe.

PIGMALION.

C'est vous ?

DARDANÉ.

O ciel ! quelle froideur !

Caliston m'a fait un mensonge.

CALISTON.

Air : N'avez-vous pas vu l'horloge ?

Un homme qui ne manie

Que du marbre tout le jour ,

A l'ame bien refroidie :

Dites-lui deux mots d'amour ;

De son ardeur engourdie

Vous pouvez voir le retour.

DARDANÉ.

Air : La Ceinture.

Vous causez mes cruels ennuis ;

P I G M A L I O N ,

Qu'enfin votre cœur les partage.

P I G M A L I O N .

Le plaindre , est tout ce que je puis.

C A L I S T O N .

Pour moi , j'en ferois davantage.

P I G M A L I O N .

Air : Votre époux est de glace.

Non , je ne suis point cause

De vos tourmens ;

C'est l'Amour qui dispose

Des sentimens :

Lui seul nous rend heureux , ou mécontents.

D A R D A N É .

Air : Le Seigneur Turc a raison.

C'en est fait ; mon tendre cœur

Perd toute esperance.

Ingrat , puisque ta froideur

S'augmente par ma présence ,

Je vais , loin de ce séjour....

Réservez-tu , Dieu d'Amour ,

Ce prix à ma constance ?



SCENE IV.

PIGMALION, CALISTON.

CALISTON.

Air : Il faut aimer , quand on sçait plaire.

POUVEZ-VOUS ainsi vous défendre ;
Lorsque vous voyez tant d'attraits ?
Un cœur si tendre
Devroit vous prendre.

PIGMALION.

Je sçais qu'elle est aimable.... Mais....

CALISTON.

Quoi ! pour vous rendre ,
Faut-il attendre
Que l'Amour en fasse une exprès !

Air : Vous qui vous moquez par vos ris :

Dardané jouit d'un gros bien.
Cet unique avantage
Devroit vous porter au lien
D'un heureux mariage.

PIGMALION.

Voilà d'un cœur qui n'aime rien
L'ordinaire langage.

C A L I S T O N .

Air : Tout est dit.

Quelqu'autre touche donc votre ame ?

P I G M A L I O N .

Je n'ai rien de caché pour toi.

Oui , pour une autre , un trait de flamme

A frappé mon cœur , malgré moi.

Viens admirer avec moi cette Belle :

Elle est ici.

C A L I S T O N .

Que me dites-vous-là ?

Où donc est-elle ?

P I G M A L I O N .

La voilà.

S C E N E V.

GALANTIS *Statue* , P I G M A L I O N ,
C A L I S T O N .*Air : Bacchus disoit , pour m'exciter à boire.***D**E toute part j'ai beau tourner la vûe ,
Je ne vois point l'objet dont vous parlez.

P I G M A L I O N .

Tiens , la voilà.

C A L I S T O N .

Qui donc ! cette Statue ?

PIGMALION.

C'est elle-même.

CALISTON.

Et si donc, vous raillez.

PIGMALION.

Air : Folies d'Espagne.

Quand je verrois tous les trésors ensemble ;
J'aimerois moins leurs attraits que les siens.
Regarde-la : qu'elle est aimable ! Il semble
Que ses beaux yeux s'attachent sur les miens.

CALISTON.

Air : Près du Cours , un Frere habile.

C'est une vision pure ;
J'excuse pourtant vos feux.
L'amour-propre & la nature
Font que l'on suit , en tous lieux ,
Un tel usage.

Tout mortel est amoureux

De son ouvrage.

PIGMALION.

Air : C'est la chose impossible.

Ce n'est point de cette façon
Qu'elle sçait enchanter mon ame ;
Pour elle , mon cher Caliston ,
Je ressens la plus vive flamme.

CALISTON.

La belle amante que voilà !

PIGMALION.

Que ne puis-je la voir sensible ?

P I G M A L I O N ,**C A L I S T O N .**

C'est la , la , la , la , la , la , la ;

C'est la chose impossible.

P I G M A L I O N .*Air : Dites , la Belle , le voulez-vous ?*

Si des yeux si beaux & si doux

Voyoient le jour....

C A L I S T O N .

Que feriez-vous ?

P I G M A L I O N .

Bientôt , en qualité d'époux ,

Je vivrois avec elle.

C A L I S T O N .

Femme de marbre , y pensez-vous ?

Il n'en est point de telle.

Air : Que faites-vous , Marguerite ?

Ma conquête est très-facile ,

J'ai le cœur sensible : mais

Une figure immobile

Ne me tenteroit jamais.

Air : Lurelon , lurette.

Il l'admire , il l'embrasse.

Qu'il en est éperdu !

Lurelu.

C'est être bien tenace.

Vit-on jamais cela ?

Lere la.

Lurelon , lurette ,

Ah ! comme il en tient là !

Air : *Sans le sçavoir.*

Laissez donc là cette figure.

PIGMALION.

Je ne le puis , & je te jure

Qu'on me verroit plutôt mourir.

CALISTON.

Le voilà qui l'embrasse encore !

Non , je n'y sçaurois plus tenir.

Je vais chercher de l'ellébore ,

Pour le guérir.

SCÈNE VI.

PIGMALION, GALANTIS *sur*
le pied-d'Estat.

PIGMALION.

Air : *L'aveugle enfant qu'on adore à Cythere.*

OU d'agrémens ! O le charmant visage !

Mes yeux jamais n'ont rien vû de si beau.

Puissant Amour , ses traits sont ton ouvrage ;

Et quand j'ai fait ce merveilleux morceau ,

Ta main , sans doute , a conduit mon ciseau.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.*

C'est-là l'unique bien qui m'attache à la vie.

Grands Dieux , qui pouvez tout , couronnez mon envie.

Hâtez-vous d'animer cet objet précieux ;

Faites-lui voir le jour , ou privez-en mes yeux.

Air : De tous les Capucins du Monde :

Quel éclair a percé la nuë ?

Quel bruit ! la Terre en est émuë !

Es-tu sensible à mon tourment ,

Grand Jupiter ? Et ton tonnerre

Nous marque-t-il , en ce moment ;

Ou ta faveur , ou ta colere ?

S C E N E V I I .

L'AMOUR, PIGMALION, GALANTIS.

L'AMOUR.

Air : Console-toi d'avoir sous ton empire.

RASSURE-TOI ; tu vois le Dieu d'Amour ,
Que ton seul intérêt conduit dans ce séjour.

Jusqu'aux Cieux

Tu t'es fait entendre ;

Et les Dieux ,

Pour tes feux ,

M'en ont fait descendre.

P I G M A L I O N .

Mon bonheur surpasse mes vœux.

Air : L'autre jour , j'apperçus en songe.

Vous voyez celle qui m'enchanter ;

Vos traits m'ont soumis à ses loix.

Si

Si dans l'état où je la vois ,
Elle me paroît si charmante :
Quand vous aurez sçu l'animer ,
Amour , combien dois-je l'aimer !

Air : Boire à son tire lire , lire.

Avec ces traits charmans ,
Cette figure aimable ,
Il faut des sentimens ;
Pour l'en rendre capable ,
Puissant vainqueur ,
Que votre ardeur
Change en flamme cette froideur ;
Et pour faire , un jour , mon bonheur ,
Forme son cœur.

L' A M O U R.

Air : Tout vous adore , Venus & Flore.

L'Amour s'apprête à combler ton espoir :
Tes yeux verront cet objet se mouvoir.
Bien-tôt ma flamme ,
Lui donnant l'ame ,
Te fera voir
Jusqu'où va mon pouvoir.

Air : Ah ! que Monseigneur est charmant !

Tu le nommeras Galantis.

P I G M A L I O N.

Adorable enfant de Cypris ,

P I G M A L I O N ,

Accordez à mes tendres vœux
 Une grace nouvelle ;
 Pour moi , daignez fixer ses feux ;
 Et rendez-la fidelle.

L' A M O U R .

Air : Je suis la fleur.

En ta faveur , c'est faire un grand prodige ;
 Que de l'orner de sentiment ;
 Mais la fixer , comme ton cœur l'exige ,
 C'est un prodige encor plus grand.

Air : Que faites-vous , Marguerite ?

Tout mon art ne peut le faire ;
 Pour toi je m'en vais agir.
 Eloigne-toi ; ce mystère ,
 Sans témoin , doit s'accomplir.

S C E N E V I I I .**L'AMOUR, GALANTIS.****L' A M O U R .**

Air : Je ne fais point de misérables, le jour de ma félicité.

P I G M A L I O N est un volage ,
 Qui méprise un amour constant :
 Faisons que , dans son propre ouvrage ,
 Il rencontre son châtiment.

Air : Avis à la belle Jeunesse.

Beaux yeux , soyez animés ;

Sentez l'effet de mes charmes :

Vous possédez trop de charmes.

Pour être toujours fermés.

De par le Maître de Cythere ;

Voyez à l'instant la lumière.

SCENE IX.

GALANTIS, PIGMALION.

PIGMALION.

Air : Pour la Vaissine.

ELLe respire. Ah ! quel plaisir !

Le Ciel me favorise :

Tout semble approuver le desir

Dont mon ame est éprise.

Cachons-nous un peu , pour jouir

De sa surprise.

GALANTIS.

Air : Mon cœur est malade.

Où suis-je ? Je l'ignore.

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quel beau jour vient d'éclorre !

Comment s'est fait cela ?

P I G M A L I O N ,

Quoi ! tout à la fois ,

J'agis & je vois !

D'où me vient cette voix ?

Air : Certain je ne sçais qu'est-ce.

O Ciel ! quels différens objets

Frappent ici ma vûe ?

D'où naissent les transports secrets

Dont je me sens émue ?

La curiosité me presse ,

De . . .

P I G M A L I O N .

Qu'elle est belle !

G A L A N T I S .

Autour de moi ,

J'entends un certain je n'sçais qu'est-ce ,

Je vois un certain je n'sçais quoi.

P I G M A L I O N .

Air : Voici les Dragons qui viennent.

Que ses yeux ont de puissance !

Que leur charme est doux !

G A L A N T I S .

Ce je ne sçais quoi s'avance ;

Je frissonne en sa présence :

Ah ! sauvons-nous.

P I G M A L I O N .

Air : On n'aime point dans nos Forêts.

Demeurez , belle Galantis.

GALANTIS.

Galantis!

PIGMALION.

Ainsi l'on vous nomme.

Pourquoi fuir un amant soumis ?

GALANTIS.

Un amant !

PIGMALION.

Vous voyez un homme

Qui vous aime parfaitement.

GALANTIS.

Je n'entends pas ce compliment.

PIGMALION.

Air : *Quand un amant est constant.*

C'est-à-dire que sur moi,

Par une invincible loi,

Vous avez un pouvoir suprême ;

Que mon sort le plus doux

Est d'être à vos genoux ;

Et que mon cœur, près de vous,

Sent un plaisir extrême.

Air : *Réveillez-vous.*

Dites-moi si je vous en cause ;

Faites-m'en le sincère aveu.

GALANTIS.

J'en sens un peu.

PIGMALION.

C'est quelque chose.

GALANTIS.

Je vous assure que c'est peu.

P I G M A L I O N ,
P I G M A L I O N .

Air : Je croyois que ma flamme.

Vous êtes mon ouvrage :
 Par cette raison-là ,
 Vous devez m'aimer d'avantage ;
 C'est cette main qui vous forma :

Air : Menuet de Grandval.

Oui , j'ai fait ces beautés parfaites ;
 Ces traits qui n'ont rien de commun.

G A L A N T I S .

Comme moi , sans doute , vous êtes
 Formé par la main de quelqu'un.

P I G M A L I O N .

Air : Charmant Zéphyr.

Assurément.

G A L A N T I S .

Si je suis votre ouvrage ;
 Si je vous dois le jour dont je jouis ,
 Apprenez-moi ; sans tarder davantage ,
 Ce que j'étois , ce qu'à présent je suis.

P I G M A L I O N .

Air : Quand je vois ma Climene.

Vous étiez une Statue ,
 Que l'Amour vient d'animer ;
 Et vous êtes devenue ,
 Capable de tout charmer ;
 Vous surpassez , dans l'art de plaire ,
 Toutes les femmes de la terre.

OPERA-COMIQUE.

247

GALANTIS.

Air : De Margot , je vous en réponds.

Il est , à ce que je voi ,
D'autres femmes que moi.

PIGMALION.

La multitude en est extrême.

GALANTIS.

Des hommes en est-il de même ?

En voit-on d'autres que vous ?

PIGMALION.

Oui.

Le Monde en est rempli.

GALANTIS.

Air : La Ceinture.

Que cela flatte mon desir !

PIGMALION.

Ciel ! quels sentimens sont les vôtres ?

GALANTIS.

Puisqu'à vous voir j'ai du plaisir ,

J'en dois goûter à voir les autres.

PIGMALION.

Air : C'est moi qui vous le jure.

Des autres le discours trompeur

Pourroit causer votre malheur ;

Mais pour moi , dont la vive ardeur

N'est point un feu volage ,

Je veux faire votre bonheur ,

Par un bon mariage.

Liv

P I G M A L I O N ,
G A L A N T I S , *répétant le dernier vers.*

Air : Sans dire mot.

Le joli mot !

L'aimable mot !

Quoique j'ignore ce que c'est ,

Ah ! qu'il me plaît !

P I G M A L I O N .

Air : Vous parlez Gaulois.

C'est un lien qui nous engage.

G A L A N T I S .

Pourquoi ? Comment ? A quel usage ?

P I G M A L I O N .

On vous le dira. (*bis.*)

G A L A N T I S .

Ne différez pas , je vous prie ;

De le sçavoir j'ai grande envie :

P I G M A L I O N .

On vous l'apprendra. (*bis.*)

G A L A N T I S .

Air : C'est ce qui vous enrume.

On vous le dira !

On vous l'apprendra !

Vous en sçavez donc moins qu'un autre ? Oh ! là !

P I G M A L I O N .

Air : Baïse-moi donc.

Non Mais . . .

G A L A N T I S .

Ce mais-là me fait peine.

Faut-il , faut-il qu'un autre me l'apprenne ?

PIG MALION.

Je vous expliquerai cela ;
Si je diffère , c'est pour cause.

GALANTIS.

Vous me faites penser par-là
Que vous ne sçavez pas grand' chose.

(Des Dames passent au fond du Théâtre.)

Air : *Qui nous réveille si-tôt ? oh ! hé !*

Qu'est-ce que je vois là-bas ?

Ah ! ah !

PIG MALION.

Ce sont des Dames.

GALANTIS.

Mon ame

Se trouve dans l'embarras ,

Ah ! ah !

Qu'est-ce que c'est qu'une Dame ?

PIG MALION.

Air : *Les Belles sont les Rois du Monde.*

Un objet qui blesse nos cœurs ;

Trouble la paix la plus profonde.

Des Dieux , ses charmes sont vainqueurs :

Les Belles sont les Rois du Monde.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Aimeriez-vous , dites , leur compagnie ?

GALANTIS.

Non ; leur aspect me déplaît.

PIG MALION.

Eh ! pourquoi ?

L v

**P I G M A L I O N ,
G A L A N T I S .**

C'est que , tenez ...

P I G M A L I O N .

Achevez , je vous prie.

G A L A N T I S .

C'est qu'elles sont plus brillantes que moi.

P I G M A L I O N .

Air : *Comme un Coucou.*

Bien-tôt , de même que ces Belles ,

Vous brillerez.

G A L A N T I S .

Jamais.

P I G M A L I O N .

Entrons.

Ma sœur , pour vous parer comme elles ,

Vous donnera quelques leçons.

S C E N E X .

C A L I S T O N , *essoufflé.*

Air : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

O U F ; c'est en vain que je galope :
Sans Ellebore je reviens ;
Pour la Jeunesse de l'Europe ,
Tout est pris ; il n'en reste rien.

Air : *Les Garçons du Port au Bled.*

Mais je ne vois point , en ces lieux ;
Notre chef-d'œuvre merveilleux ;
Pigmalion a mis , je pense ,
Le comble à son extravagance.

SCENE XI.

PIGMALION, CALISTON.

PIGMALION.

Air : *Oh ! reguingué , oh ! lon , lan , la.*

CHER Caliston, réjouis-toi.
Le plus heureux mortel , c'est moi.

CALISTON.

Dites le plus fou ; je le croi.
Qu'avez-vous fait de la Statue ?
Parlez : qu'est-elle devenue ?

PIGMALION.

Air : *C'est une excuse.*

Ignorez-tu que l'Amour
Est venu , dans ce séjour ;
Animer l'objet que j'aime ?
A sa puissance suprême
Je dois ma félicité.

Lvj

P I G M A L I O N ,

C A L I S T O N .

Votre folie est extrême.

P I G M A L I O N .

Je te dis la vérité.

C A L I S T O N .

Refrain.

Ture , turelure ; ô lon , lan , la :

C'est un rêve que cela.

Air : A Damon vous avez tout permis :

Dites-moi que le cœur d'un Huissier

Fut changé par les Dieux en acier ;

Dites-moi que les gens de finance

Sont devenus ou de fer ou d'airain ;

De tels faits ont de la vraisemblance :

Mais sur ceci vous insistez en vain.

P I G M A L I O N .

Air : J'entends déjà le bruit des armes.

Ton incrédulité me tue ;

Rien n'est plus constant que ce fait.

C A L I S T O N .

Bon ! quelque femme , à notre vue ,

D'une Statue est le portrait ;

Mais je n'ai point vu de Statue

Que pour une femme on prendroit.

P I G M A L I O N .

Air : Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment :

Tu ne peux douter. Regarde.

C A L I S T O N .

Affurément.

Ma raison se perd dans cet événement.

PIG MALION.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

A me donner bientôt la main,
Ma sœur, de ma part, la dispose ;
Pour rendre mon bonheur certain,
Allons préparer toute chose.

CALISTON.

Ce marbre-là mettra, dans peu ;
Le pauvre Caliston en feu.

SCÈNE XII.

GALANTIS, DORIS.

GALANTIS.

Air : *Il a la fine montre.*

AH ! que j'aime cet ajusté !
Il me donne un air de gaité.

DORIS.

N'est-il pas vrai qu'à la Beauté
Même la plus parfaite,
Il faut une toilette ?

GALANTIS.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*
De mille choses amusantes,
Plaisantes,

Que vous m'avez fait voir ,
 Rien ne me plaît tant qu'un miroir.
 Devant lui que je suis contente !
 Ce que la glace me présente ,
 M'enchanté ;

J'y serois jusqu'au soir.

D O R I S .

Air : *Apprenez-moi , cher amant.*
 Des Belles c'est assez l'usage.

G A L A N T I S .

Parlons d'autre chose à présent :
 Votre promesse vous engage ;
 Apprenez-moi comment

On s'y prend ,

En entrant

En mariage.

Apprenez-moi comment
 On fait , en s'épousant.

Air : *Et la Belle le trouva bon.*
 Du sort qui m'est destiné ,
 Il faut que l'on m'éclaircisse.

D O R I S , à part.

Servons ici Dardané :
 Galantis est simple & novice.
 Donnons-lui quelque leçon
 Qui dégoûte Pigmalion.

Air : *La nuit & le jour.*
 Avant que d'épouser
 Un objet qui sçait plaire ,

Il faut l'y disposer ;

C'est-à-dire , lui faire

L'amour

Tout le long du jour.

GALANTIS.

Air : Le Bal du Cours.

Comment ?

DORIS.

D'abord on vante

La beauté de l'objet ;

Ensuite on lui présente

Galamment un bouquet.

Si ce tribut lui plaît ,

On s'enhardit sans peine.

On lui baise la main ;

Enfin ,

On lui fait de son feu

L'aveu ,

Quand nul fâcheux ne gêne.

GALANTIS.

Air : Ma femme est femme d'honneur.

Qu'appellez-vous un fâcheux ?

DORIS.

C'est un jaloux , un grogneux ,

Qui d'un rien s'irrite.

GALANTIS.

Que fait-on ensuite ?

DORIS.

Air : Què faites-vous , Marguerite ?

La parenté , qui s'assemble ,

Donne son consentement.

G A L A N T I S.

Comment ferai-je ? Il me semble

Que je n'ai point de parent.

D O R I S.

Ait : *Ma raison s'en va bon train.*

On peut se servir d'amis :

Quand on les a réunis,

Le Notaire vient.

G A L A N T I S.

Et puis ?

D O R I S.

On convient.

G A L A N T I S.

Et puis ?

D O R I S.

Avec instance ,

On dresse le contrat.

G A L A N T I S.

Et puis ?

D O R I S.

On signe en diligence.

G A L A N T I S.

Et puis ?

D O R I S.

Et puis on se fiance.

Air : *Répondez , ma chere.*

Quelques jours après , on se marie ;

En cérémonie :

Grand festin , grand bruit ,

Jusqu'à la nuit

On fait la vie ;

Et le lendemain ,

On en est bien aise , ou chagrin.

G A L A N T I S.

Air : *Et pourquoi donc ! Comment cela ?*

Chagrin du mariage !

Que me dites-vous-là ?

D O R I S.

Bien des gens qu'il engage ,

Ont éprouvé cela.

G A L A N T I S.

Oh ! oh ! Ah ! ah !

Et comment donc ? Pourquoi cela ?

Air : *Eh ! marions-nous donc.*

Il n'est donc pas toujours bon ?

D O R I S.

Oui , non ,

C'est selon.

Lorsqu'un époux est débonnaire ,

Et qu'à sa femme il laisse faire

Tout ce qui flatte son desir ,

L'hymen est un plaisir ;

Mais s'il est jaloux & sauvage ,

S'il tient sa femme en esclavage ,

Sans la quitter un seul moment ,

L'hymen est un tourment.

Air : *Je suis un bon soldat.*

Il faut qu'un bon époux

File doux ,
 Et que souvent il sorte ;
 Qu'à grand bruit, en rentrant ,
 Pata pan ,
 Il s'annonce à la porte.

Air : *Le vieux & le nouveau.*
 Il faut qu'attentif à nous plaire ,
 Il se conforme à notre goût ;
 Il faut qu'il ne dépense guere ,
 Vous , que vous dépensiez beaucoup.

Air : *Attendez-moi sous l'Orme.*
 De ce pays l'usage
 Veut que notre mari
 Ait soin que le ménage
 Soit toujours bien fourni ;
 Qu'il aille, marche, vienne
 Selon notre desir ;
 Qu'il ait toute la peine ,
 Et nous , tout le plaisir.

G A L A N T I S.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*
 N'a-t-on qu'un époux en partage ?

D O R I S.

La Loi veut qu'un seul nous engage.

G A L A N T I S.

Cette Loi-là me fait dépit ;
 Ne pourroit-on pas s'en défaire ?

D O R I S.

Rassurez-vous ; on l'adoucit.

OPÉRA-COMIQUE. 259

GALANTIS.

Comment ?

DORIS.

L'Amour fait cette affaire.

Air : *Allons la voir à Saint Cloud.*

Ce vainqueur , de tems en tems ,

Chez les Belles sçait conduire

De beaux & jeunes galans ,

Qu'il foumet à leur empire ;

On les nomme des Substituts.

GALANTIS.

Des Substituts !

DORIS.

Gens assidus ,

Pressans , & pleins de zele.

GALANTIS.

J'en aurai ; car je suis belle.

DORIS.

Air : *C'est une excuse.*

Pigmalion que j'apperçois ,

De vous , pour l'hymen , fera choix :

Souvenez-vous , ma chere ,

D'observer toutes mes leçons ;

Faites bien vos conditions.

GALANTIS.

Laissez-moi faire.

(Doris sort.)



SCENE XIII.
PIG MALION, GALANTIS.

P I G M A L I O N .

Air : Comment faire ?

POUR nous marier , tout est prêt.
Venez.

G A L A N T I S .

Oh ! nenni , s'il vous plaît.

Air : Ah ! voyez donc.

Vous flattez-vous , Pigmalion ,
Qu'aîsément on m'enjôle ?

P I G M A L I O N .

Suivez-moi , sans tarder.

G A L A N T I S .

Non , non.

Ah ! voyez donc , ah ! voyez donc

Comme il s'y prend , le drôle !

P I G M A L I O N :

Air : C'est lui qui m'en assure.

Qu'entends-je ? O ciel !

G A L A N T I S .

Quelqu'un , qui sçait

Tout le fin du ménage ,

M'a mise au fait ,

[bis.]

Au fait du mariage.

OPERA-COMIQUE. 261

Air : Sois complaisant.

J'accepterai celui qu'on me propose ;
Je le promets , & mon cœur s'y dispose :

Mais ,

J'exige plus d'une chose.

P I G M A L I O N.

Vos vœux seront satisfaits.

Air : Ton humeur est , Catherine.

Parlez.

G A L A N T I S.

D'abord je demande

Que vous filiez doux.

P I G M A L I O N.

Fort bien.

G A L A N T I S.

Que ma dépense soit grande ,

Que vous ne dépensiez rien.

Chaque jour de la semaine ,

Vous aurez soin d'obéir ;

Vous aurez toute la peine ;

Moi , j'aurai tout le plaisir.

P I G M A L I O N.

Air : Fi donc , Julien.

Ciel !

G A L A N T I S.

Quand vous serez mon époux ,

Afin que je vous aime ,

De tems en tems absentez-vous.

P I G M A L I O N ,

P I G M A L I O N .

Ma surprise est extrême.

Moi , m'absenter !

Moi , vous quitter !

G A L A N T I S .

Je vous le recommande.

P I G M A L I O N .

Que ferez-vous ,

Sans votre époux ?

G A L A N T I S .

Est-ç' que ça se demande ?

Air : Du pouvoir.

Vous le sçavez bien mieux que moi.

P I G M A L I O N ,

Oh ! nenni , par ma foi. *(bis.)*

Expliquez-vous ; ne tardez plus.

G A L A N T I S .

J'aurai des Substituts. *(bis.)*

S C E N E X I V .

P I G M A L I O N , G A L A N T I S ,
C A L I S T O N .

C A L I S T O N .

Air : Simone , ma Simone.

ICi bientôt les Danseurs
Suiront les Chanteurs.

Mais vous n'êtes guere en train.

PIGMALION.

Ce procédé m'affomme.

CALISTON.

Vous paroissez tout chagrin.

GALANTIS.

Le joli petit homme !

PIGMALION.

Air : *Adieu , ma petite Fanchon.*

C'est ma sœur qui la fait agir ;

Je vais m'en éclaircir.

Air : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

Resté un moment auprès de cette Belle.

CALISTON.

Très-volontiers je vais vous obéir.

Du doux plaisir

De causer avec elle ,

Déjà mon cœur se sent saisir.

SCENE XV.

CALISTON , GALANTIS.

GALANTIS.

Air : *Un petit moment plus tard.*

NON , je n'ai , jusqu'à cet instant ,
Rien vu de semblable.

P I G M A L I O N ,

C A L I S T O N .

Que mon maître sera content !

Ah ! qu'elle est aimable !

G A L A N T I S .

Quelle vive impression

Cause chez moi sa vue !

Plus que pour Pigmalion ,

Je suis , je suis émue.

Air : *Comment faire ?*

Plus je le vois , plus il me plaît ;

Je ne puis dire ce que c'est.

C A L I S T O N .

Son air est naïf & sincère.

G A L A N T I S .

Je voudrais bien qu'il pût sçavoir

Tout ce que je sens à le voir.

Comment faire ?

C A L I S T O N .

Air : *Mon pere m'a marié à sa fantaisie.*

Ce que je sens à le voir !

Que veut-elle dire ?

Dans mon cœur un doux espoir

Vient de s'introduire.

G A L A N T I S .

D'où vient que , sans le vouloir ,

Mon cœur soupire ?

Air : *Il a de l'argent , c'est assez.*

C'est de l'amour ; que faut-il faire ?

Doris , tantôt , de ce mystère ,

A sçu, comme il faut , m'entretenir :
Tâchons de nous en souvenir.

CALISTON.

Air : Et dru , dru.

Pour un enfant qui n'a qu'un jour ,

Oh ! le gentil corfage !

On voit bien que le Dieu d'Amour

Mit la main à l'ouvrage.

Et dru , dru , dru , dru ,

Je n'en ai jamais vû

De si drue à son âge.

GALANTIS.

Air : Marche Française.

Bon , bon : je m'en souviens ; quand on est amoureux ;

On vante la beauté de l'objet de ses feux :

On lui baise la main , on lui donne un bouquet ,

On lui fait un aveu ; je vais aller au fait.

Air : Quand la Bergere vient des champs.

Parlez... Comment vous nomme-t-on ;

Mon beau garçon ? *(bis.)*

CALISTON.

Je m'appelle....

GALANTIS.

Répondez donc.

CALISTON.

Je ... Sa présence

Me fait , je pense ,

Perdre mon nom.

P I G M A L I O N ,*Air : En passant sur le Pont-Neuf.*

Je m'appelle Caliston ,

Pour vous servir , mon tendron.

G A L A N T I S.

Me servir. . . ? Que je suis aise !

C A L I S T O N.

J'en serai vraiment ravi.

G A L A N T I S.

Je voudrais , ne vous déplaîse ;

Vous pouvoir servir aussi.

Air : Il ne faut point mettre à rançon.

Vous me plaîsez , en vérité ;

Des garçons vous êtes l'élite.

C A L I S T O N.

Voilà la première Beauté

Qui rend justice à mon mérite.

G A L A N T I S.*Air : Tandis que nous y sommes , faut nous réjouir.*

Je suis enchantée :

Que vous êtes beau !

(A part.) Voilà la beauté vantée.

Suivons.

C A L I S T O N.

Je grille en ma peau.

G A L A N T I S.*Air : Vous chiffonnez mon falbala.*

Les charmantes mains que voilà !



SCENE XVI.
GALANTIS, CALISTON,
PIGMALION.
PIGMALION.

G *Suite de l' Air précédent.*
ALANTIS, que faites-vous-là ?

GALANTIS.
De ma main recevez cela.

PIGMALION.
Comment ! devant moi-même !

Galantis, que faites-vous-là ?

GALANTIS.
Ce qu'on fait, quand on aime.

Air : Talalerire.

Dans ce lieu, que veniez-vous faire ?

J'en étois à l'aveu des feux.

PIGMALION.

Vous l'aimez donc ?

CALISTON.

La chose est claire.

GALANTIS.

Vous êtes, sans doute, un fâcheux ?

PIGMALION.

O Ciel !

CALISTON.

Je ne lui fais pas dire.

Talaleri, talalerire.

PIGMALION.

Air : Vous m'entendez-bien.

Me préférer un apprentif !

Mij

P I G M A L I O N ,

Cela me pique jusqu'au vif.

C A L I S T O N .

Cette Belle peut-être

Fait bien.

Un apprentif est maître :

Vous m'entendez-bien.

P I G M A L I O N .

Air : Ne m'entendez-vous pas ?

Fuis loin de ces climats.

G A L A N T I S .

Où voulez-vous qu'il aille ?

P I G M A L I O N .

D'un maraud qui me raille ,

Je suis à la fin las.

G A L A N T I S .

Ne m'abandonnez pas.

P I G M A L I O N .

Air : Que je suis à plaindre !

Mes bontés devroient mieux se reconnoître.

G A L A N T I S .

Je ne le puis , entre-nous.

C A L I S T O N .

Ne vantez pas tant vos soins , mon cher maître ;

Galantis me doit autant qu'à vous.

P I G M A L I O N .

Air : Réveillez-vous.

Rien n'étoit égal à mon zèle ,

Quand je polissois ce morceau.

C A L I S T O N .

Oui , mais c'est de moi que la Belle

Eut le premier coup de ciseau.

Air : *Du Pouvoir.*

Le marbre de Paros est dur ;
C'en étoit à coup sûr.
Pour vous l'ébaucher comme il faut,
J'eus , par ma foi , grand chaud.

PIGMALION.

Air : *La Galere.*

Redoutez ma colere.

CALISTON.

Cessez de vous fâcher.

GALANTIS.

Je ne sçaurois qu'y faire.

CALISTON.

Je ne puis l'empêcher.

GALANTIS ET CALISTON.

Et vogue la Galere , &c.

SCENE XVII.

PIGMALION , GALANTIS , CALISTON , UN OFFICIER DU ROI.

CALISTON.

U Air : *Le Prévôt des Marchands.*
UN Officier vient près de nous.

L'OFFICIER.

Du prodige arrivé chez vous ,
Le Roi vient d'avoir connoissance.
Vous jouirez dans un moment
De sa respectable présence.

M iij

P I G M A L I O N ,
P I G M A L I O N .

Le Roi m'honore infiniment.

L' O F F I C I E R .

Air : Ah ! qu'il est beau , qu'il est charmant !

Il veut par lui-même s'instruire

D'un fait qui nous surprend tous.

P I G M A L I O N .

Vous le voyez devant vous ,

Cet objet pour qui je soupire.

G A L A N T I S .

Ah ! qu'il est beau , qu'il est charmant !

Caliston ne me plaît plus tant.

Air : Lan mirtanplan.

Vous venez fort à propos.

L' O F F I C I E R .

Pourquoi , ma charmante ?

G A L A N T I S .

Pour mettre ici le repos.

C A L I S T O N .

Quel discours !

P I G M A L I O N .

A quoi tendent ces mots ?

G A L A N T I S .

Que je suis contente !

Air : Je passe la nuit & le jour.

Le maître & l'apprentif, pour moi ,

Sont en dispute sérieuse ;

L'un & l'autre veulent ma foi.

La fuite en peut être fâcheuse ;

Faites cesser leur différend :

Vous le pouvez faire.

L'OFFICIER.

Et comment ?

GALANTIS.

En m'épousant.

PIGMALION.

En l'épousant !

CALISTON.

En l'épousant !

GALANTIS.

En m'épousant dans le moment.

L'OFFICIER.

Air : *Dans notre Village.*

Tout en vous m'enchanté ;

Mon bien le plus doux

Seroit d'être à vous :

Mais je ne puis , Beauté charmante ,

Sans l'ordre du Roi ,

Vous donner ma foi.

PIGMALION.

Air : *Ton , relon , ton , ton.*

Vous en tenez , avec votre mérite ;

Qu'en dites-vous , mon aimable garçon ?

CALISTON.

Ce que je vois rend mon ame interdite :

Vous ne pensez donc plus à Caliston ?

M iv

**P I G M A L I O N ,
G A L A N T I S .**

Ton , relon , ton , ton , ton ,
Tontaine , la tontaine.

P I G M A L I O N .

Ton , relon , ton , ton , ton .

C A L I S T O N .

Ah ! quelle trahison !

P I G M A L I O N .

Air : On a trouvé la cachette.

Mon ame en est réjouie.

G A L A N T I S .

Puisque le Roi doit venir ,
Demandez-lui , je vous prie ,
Son aveu pour nous unir.

S C E N E X V I I I .

**LE ROI , P I G M A L I O N , G A L A N T I S ,
C A L I S T O N , U N O F F I C I E R .**

L' O F F I C I E R .

Air : Ah ! je ne m'en soucie guères.

LE voilà qui s'avance.

G A L A N T I S .

Ah ! quelle différence ,
De ce Seigneur à lui !
Quelle magnificence !

Que ne puis-je aujourd'hui
L'avoir pour mon mari :

LE ROI.

Air : *L'Amour veut nous surprendre.*

Que d'attraits ! Que de grace !

Je demeure interdit :

Ce que je vois surpasse

Tout ce qu'on m'en a dit.

Air : *Je prendrai , sans vous demander.*

Une Beauté si ravissante

D'un Roi mérite les bienfaits.

Daignez m'expliquer vos souhaits :

Je rendrai votre ame contente.

Quoi que vous puissiez demander ,

Je suis prêt à vous l'accorder.

GALANTIS.

Air : *Oh ! vraiment , je m'y connois bien.*

(*A part.*)

Mon cœur nage dans l'allégresse.

(*A l'Officier.*)

Notre union n'a rien qui presse.

Pour demander l'aveu du Roi ,

Différez un peu ; croyez-moi.

LE ROI.

Air : *Non , je ne ferai pas.*

Dans le Monde, il n'est rien qui borne ma puissance.
Parlez.

GALANTIS.

Puis-je espérer d'avoir ce que je pense ?

M v

P I G M A L I O N ,

L E R O I .

Mon cœur à tant d'attraits ne peut rien refuser.

G A L A N T I S .

Puisque vous pouvez tout , vous pouvez m'épouser.

P I G M A L I O N .

Air : Belle Brune.

Et de quatre ,

Et de quatre.

C A L I S T O N .

Tout le Sexe masculin

Lui convient , sans rien rabattre.

L E R O I .

Air : Comme un Coucou.

Dans les liens du mariage ,

Dès long-tems j'ai sçû m'engager ;

Je veux , par un autre avantage ,

De ma main vous dédommager.

Air : Bouchez , Nayades.

Par un présent considérable ,

Je rendrai le fort agréable

De votre Epoux.

G A L A N T I S .

Quoi ! vous forcez !

L E R O I .

Elle ne fera pas cruelle.

G A L A N T I S .

Et vous aussi , vous me quittez !

L' O F F I C I E R .

Mon devoir près du Roi m'appelle.

SCENE XIX.

PIGMALION, CALISTON,
GALANTIS.

CALISTON.

Air : La femme à tretous.

QU'AVONS-NOUS faire , mon maître ?
Hélas ! de quoi nous mêlions-nous ?

Celle qui nous doit l'être ,
Prend chacun pour mari.
C'est la tretin , treti ,
C'est la tretin , tretous ,
C'est la femme à tretous.

Air : Bannissons la mélancolie.

Jarni , quand je l'ébauchois ,
Si j'avois eu la pensée ,
Qu'on dût voir sous tant d'attraits
Une coquette fieffée ,
Comme je l'aurois , je l'aurois , je l'aurois ;
Comme je l'aurois ajustée !

Air : Tout de travers.

Loin de rendre si gracieux
Ses deux yeux ,

P I G M A L I O N ,

Je vous les aurois tournés

A l'envers ,

Et j'aurois placé son nez

De travers.

P I G M A L I O N .

Air : Le commencement du Pinbiberlo ;

Nous avons fort bien réussi !

G A L A N T I S .

Au bout du compte , il me faut un mari.

Air : Faites dodo.

J'en veux avoir ,

Quoi qu'il en coûte ;

J'en veux avoir ,

Et dès ce soir.

Air : Maris , voulez-vous fuir l'affront ?

Mes seux recommencent pour toi.

C A L I S T O N .

Ah ! laissez-moi ,

Je vous prie.

G A L A N T I S .

Prends-moi pour femme dans l'instant.

Quand on attend ;

Il ennuye.

Viens , mon cher Caliston.

C A L I S T O N .

Non.

Je crains la hupe.

G A L A N T I S .

Vous , épousez-moi donc.

PIGMALION.

Non.

Que je suis dupe !

GALANTIS :

Air : *Vous me l'avez dit.*

Sçais-tu qu'en me refusant ;

Tu perds beaucoup , mon enfant :

On doit me faire un présent.

Le Roi me l'a dit , souvenez-vous-en.

CALISTON.

Un présent : eh ! mais ... vraiment ;

Le cas est embarrassant ;

PIGMALION.

Air : *Qu'importe , qu'importe ?*

Je te la donne ; elle est à toi.

CALISTON.

Je vais donc lui donner ma foi :

Mon honneur risque un peu : mais ... quoi ... !

Qu'importe , qu'importe !

L'abondance sera chez moi :

Cet article l'emporte.

GALANTIS :

Air : *Attendez-moi sous l'Orme.* Des Italiens.

Mon ame est impatiente ,

Faites vite mon bonheur.

CALISTON.

Je vais remplir votre attente.

PIGMALION.

Je suis votre serviteur.

GALANTIS :

Et moi votre servante.

S C È N E X X.

P I G M A L I O N , *seul.*

Air : Par un jeune téméraire , mes appas sont outragés :

VOUS me rendez la victime
De mes desirs indiscrets ;
Dieux , que le pardon du crime
Soit le fruit de mes regrets.

Air : Oui-dà , oui-dà , qui s'y fiera :

A Dardané j'ai fait outrage ;
Je m'en repens. Oui , c'en est fait :
Je veux , à cet aimable objet ,
Déformais fixer mon hommage ;
Je vais payer son ardeur ,
Lui donner ma main & mon cœur.

V A U D E V I L L E .

Air : Le tas.

QU'AUPRÈS d'un jeune homme on étale
Quelque trait de bonne morale ,
Maxime , ou quatrain de Pibrac ;
Il s'endort , l'oreille est fermée.
De fillette parlez-lui ; *tac :*
Voilà la Statue animée.



OPERA-COMIQUE. 279

Quand quelque plaideur communique ,
Ses papiers à gens de Pratique ,
Si rien n'accompagne le sac ,
On s'endort , l'oreille est fermée ;
Mais joignez-y de l'argent ; tac , &c.



Auprès d'une femme galante ;
Servez-vous de phrase élégante :
Parlez-lui Voiture & Balsac ;
Elle dort , l'oreille est fermée :
Prenez le ton du Caissier ; tac , &c.



Quand , pour quelque ancienne dépense ;
L'on vient faire la révérence
Au Chevalier de Credillac :
Il s'endort , l'oreille est fermée :
Mais parlez-lui d'un dîner ; tac , &c.



Qu'on propose à la jeune Ismene
Un mari que la soixantaine
Commence de rendre Almanach ;
Elle dort , l'oreille est fermée ,
Si c'est un jeune égrillard ; tac , &c.



L'an passé , la jeune Amaranthe
Fut très-long-tems pâle & mourante :
Des Médecins tout le micmac
N'opéra que de la fumée ;
Il vint un certain Guerrier ; tac , &c.



Life , à douze ans , étoit pécote ;
Aucun soupit n'avoit encore
Pressé son petit estomach :
Tircis vint ; elle en est charmée.
Dans ce moment l'Amour fit tac :
Voilà la Statue Animée.

F I N ,

LE
MAGAZIN
DES
MODERNES,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE;

*Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre
de la Foire , en 1733.*



ACTEURS.

MERCURE.

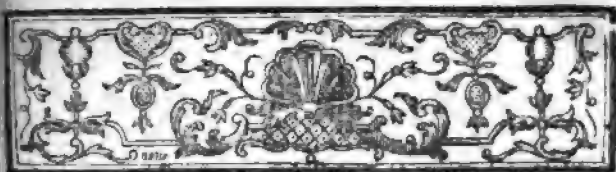
LA BAGATELLE.

LA NOUVEAUTÉ.

UN POÈTE.

UN MUSICIEN.

La Scène est dans le Palais de Mercure.



LE MAGAZIN DES MODERNES, *OPERA-COMIQUE.*

SCENE PREMIERE.
MERCURE, LA BAGATELLE.

LA BAGATELLE



ALUT au Seigneur Mercure.

MERCURE.

Eh ! bon jour , charmante Bagatelle ; quel sujet vous amene en ces lieux ?

LA BAGATELLE.

J'ai appris que Jupiter vous avoit exilé des Cieux , & l'amitié qui nous unit depuis long-tems m'amene auprès de vous. Comment vous trouvez-vous à Paris ?

284 *LE MAGAZIN DES MODERNES,*

M E R C U R E.

A merveille , grace à mon industrie.

L A B A G A T E L L E.

Air : Du Confiteor.

Je sçais que vous conduisez bien
Une amoureuse confidence.

M E R C U R E.

Bon ! le métier ne vaut plus rien,
Mes substituts , en abondance ,
De cet emploi s'acquittent mieux ;
Mercure est moins Mercure qu'eux.

L A B A G A T E L L E.

Qu'est-ce donc qui vous occupe à Paris ?

M E R C U R E.

Un emploi nouveau que j'ai imaginé. Je
suis à la tête du *Magazin des Modernes* , &
Directeur général des lieux communs.

L A B A G A T E L L E.

Bon. Il en est de tous états & de toutes
professions.

M E R C U R E.

Cela est vrai. Par exemple , les lieux com-
muns des amans sont de louer la beauté de
leur maitresse , de gagner la femme de cham-
bre , & celui des plaideurs de faire des pré-
sents au secrétaire.

OPÉRA-COMIQUE.

285

LA BAGATELLE.

Air : Ton vilain petit mouton.

Ceux de Fanchon sont de ranger
Sous ses loix un jeune Etranger ,
Pour le duper , pour le gruger ;
Ceux du Medecin sont de faire
Seigner , clisteriser , purger ;
Les dépôts sont ceux du Notaire ;
Ceux des plumets sont d'aller se loger
Chez quelque bonne Douairière ,
Qu'on puisse aisément ronger.

MERCURE.

Ceux qui sont sous ma conduite ne regardent que l'esprit , & ce sont-là les troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

Air : De tous les Capucins du Monde.

Ce poste vous est convenable.
Votre droit est incontestable
Sur le Magasin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi ?

LA BAGATELLE.

Les preuves en sont claires :

Le Dieu qui préside aux voleurs
Doit présider aux Plagiaires.

Voyons un peu l'ordre que vous suivez
dans cette régie.

M E R C U R E.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité
des Auteurs du premier Théâtre.

Air : L'honneur dans un jeune tendron.

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux Tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus sur la scène :
Ce sont leurs sublimes travaux
Qui , de l'aveu de Melpomene ,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

L A B A G A T E L L E.

Corneille & Racine sans doute.

M E R C U R E.

Oui ; j'en ai tiré les principales sentences,
les termes pompeux , les déclarations d'a-
mour , les fureurs , les vers de dépit & de
jalousie.

L A B A G A T E L L E.

C'est l'entendre.

M E R C U R E.

Celui qui en fait la distribution sous mes
ordres s'appelle Cothurne. A droite, j'ai placé
ce qui concerne l'Opera : le Commis que
j'ai chargé de ce district se nomme Merveil-
leux. A gauche, j'ai mis le dépôt de la Comé-
die Italienne & de l'Opera-Comique.

L A B A G A T E L L E.

Tous deux ensemble.

MERCURE.

Oui.

Air : A la tabatiere de la jeune Iris.

A la même source

Ils vont se pourvoir ,

Et , pour leur ressource ,

Tous deux n'ont qu'un tiroir.

LA BAGATELLE.

J'approuve votre projet ; mais vous empiétez sur mes droits. Vous sçavez que depuis longtems tous les Ouvrages Modernes sont du ressort de la Bagatelle.

MERCURE.

Je le sçais ; mais vous ne pouvez répondre à tout.

LA BAGATELLE.]

Il est vrai.

Air : L'autre nuit j'apperçus en songe.

Pendant tout le cours de l'année ,

Tout ce que l'on voit de nouveau ;

Ce que l'on vend sous le manteau ,

Et qu'on lit sous la cheminée ,

Sont des enfans de mon cerveau.

MERCURE.

La plupart meurent au berceau.

LA BAGATELLE.

C'est pour cela que j'ai tant d'occupations : autrefois on faisoit des livres immortels ; à

288 *LE MAGAZIN DES MODERNES,*

présent, dès qu'un ouvrage paroît, il est vieux;
il faut qu'un autre lui succède.

M E R C U R E.

Auteurs, Imprimeurs, Colporteurs, tout
y gagne, & vous avez fort bien fait de ban-
nir tous ces gros volumes remplis d'érudi-
tion, qui faisoient pâlir les Sçavans dans
leurs cabinets. Tout le monde aujourd'hui
peut avoir de l'esprit sans étude.

L A B A G A T E L L E.

Air : Et j'y pris bien du plaisir.

On borne ses connoissances

A de petits riens nouveaux :

Tous les Arts & les Sciences

Sont en Extraits & Journaux.

Des ennuyeuses lectures

On évite l'embarras ;

• Tout se réduit en Brochures,

Tout se met en Almanachs.

M E R C U R E.

Vous devez être excédé de fatigue.

L A B A G A T E L L E.

Oh ! je vous en réponds ; & , si vous voulez,
nous travaillerons en commun.

M E R C U R E.

Vous agirez d'un côté, & moi de l'autre :
tenez-vous ici ; quand j'aurai trop de prati-
ques, je vous en enverrai, & je vous conseille
de

de mettre sur la porte de votre Magazin
cette Inscription :

Air : *Servante, quittez vos paniers.*

Venez , Messieurs , ici prenez

Ce qui vous accommode.

Rapapillotez , raccommodez :

Rabobinez ;

Jeunes Auteurs , ici prenez

Marchandise à la mode.

(Elle sort.)

SCENE II.

MERCURE, LE POETE.

MERCURE.

J'AUGURE bien de notre société. Mais
quel est ce personnage ? Il compte par ses
doigts ; c'est apparemment un Auteur qui
n'est pas versé dans la mesure des vers.

LE POETE.

Air : *Les Folies d'Espagne.*

Le Ciel en moi mit des talens sans nombre ;
Pour les polir, je viens dans ce séjour :
Depuis longtems, mon mérite est à l'ombre ;
Je veux enfin l'exposer au grand jour.

Tome II.

N

M E R C U R E.

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L E P O E T E.

Air : Non , je ne ferai pas.

Mon pere eut cinq enfans , qui tous cinq sont illustres ;

Je suis l'aîné des cinq ; mon âge est de cinq lustres.

Rimeur depuis cinq ans , connu depuis cinq mois ,

Je viens depuis cinq jours pour la cinquieme fois.

M E R C U R E.

Quel jargon ! oh ! celui-là fort sans doute
des lieux communs.

L E P O E T E.

Air : Comme un Coucou.

J'ai dessein de faire un chef-d'œuvre

Qui soit connu dans l'Univert.

Pour moi mettez la main à l'œuvre.

M E R C U R E.

Que voulez-vous ?

L E P O E T E.

Dix-neuf cent vers.

M E R C U R E.

Dix-neuf cent vers ? C'est une Tragédie
apparemment ?

L E P O E T E.

Vous l'avez dit ; ce n'est pas mon coup
d'essai.

M E R C U R E.

Sans doute que l'Amour aura eu les pré-
mices de votre Muse ?

LE POETE.

Vous devinez juste ; j'ai eu trois maîtresses
en trois mois ; & il y a trois ans que , pour
la première fois , je fis trois couplets sur trois
airs differens.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits à trois
heures du matin ; faites-nous part de cette
merveille.

LE POETE.

Écoutez.

Air : Du Confiteor.

Vos yeux font naître mille feux :
Vos rigueurs causent mille allarmes.
Pour vous on forme mille vœux ;
On admire en vous mille charmes.
Qui fixent mille amans & plus.

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

. Voilà ce qui s'appelle des vers nombreux.

LE POETE.

Air : Du Prévôt des Marchands.

Cent & cent fois je vous ai dit.

MERCURE.

Je crois qu'il comptera toujours : il m'im-
patiente. A la fin il faudra m'en défaire.
Écoutez , puisque vous voulez des vers ,

N ij

292 *LE MAGAZIN DES MODERNES,*

Air : *Tâtez-en , tourelourirette : ou , Ce point est de grande importance ; du Coq du Village.*

De ce qui vous est nécessaire ,

Cothurne est le dépositaire :

Du Tragique il a le débit.

Allez-là faire votre emplette :

Tâtez-en , tourelourirette ,

Si le cœur vous en dit.

LE P O E T E.

J'y vais , & quand ma provision sera faite ,
j'aurai l'honneur de vous la faire voir. Votre
petit serviteur , serviteur , serviteur.

M E R C U R E.

Mais que veut la Nouveauté ? Elle me
paroît bien agitée.

S C E N E I I I.

LA NOUVEAUTÉ , MERCURE.

E R C U R E.

Air : *Réveillez-vous.*

LE grand Magazin de Mercure
Par vous n'est jamais fréquenté.

LA NOUVEAUTÉ.

Rien n'est si nouveau , je vous jure ,
Que d'y trouver la Nouveauté.

MERCURE.

Air : Sois complaisant.

Vous à Paris ! On dit que cette Ville ;
Depuis longtems , loin d'elle vous exile.

LA NOUVEAUTÉ.

Non :

J'y trouve encore un asyle

Chez quelque Auteur de renom.

Mais je prévois que je-n'y resterai pas long-
tems , & que la force de l'exemple les obli-
gera de m'abandonner.

MERCURE.

Je le crois comme vous ; mais quel est le
motif de votre visite ?

LA NOUVEAUTÉ.

De vous faire mes adieux.

MERCURE.

Comment ! vous voulez nous quitter ?

LA NOUVEAUTÉ.

Que voulez-vous que je fasse en ce pays ?
Dès que je parois sur un Théâtre ,

Air : Le long de-là.

On ne m'y supporte guere :

La Critique , méchamment ,

Pour me déclarer la guerre ,

Fait camper son régiment

Le long de-çà ,

Le long de-là ,
Le long du Parterre
Par derriere & par devant.

M E R C U R E.

Il me semble que depuis quelque tems
vous n'avez pas sujet de vous plaindre ; la
Chanteuse que vous venez de donner au
Théâtre Lyrique vous fait assez d'honneur.

Air : Et tant , tant , tant.

Sur la Scene de l'Harmonie ,
Quand on sçait qu'elle doit chanter ,
Nombreuse & belle compagnie
Vient pour l'entendre & la goûter.
Des Chanteuses la plus parfaite
N'eut jamais gloire si complete.
On l'aime tant & tant , tant , tant ,
Qu'une , que chacun regrette ,
N'eut pas un début si charmant.

L A N O U V E A U T É.

Il est vrai : mais c'est un bonheur qui ne
m'arrive gueres.

M E R C U R E.

Ne devez-vous pas être content du sort
d'Iphigénie ?

L A N O U V E A U T É.

Oui : mais elle doit beaucoup à la char-
mante Actrice qui l'a représentée.

MERCURE.

Quoi qu'il en soit , l'Auteur n'en est pas moins estimé.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

L'équitable Parterre

Fait bien de l'animer.

Quel homme , sur la terre ,

Pourroit ne pas aimer

Une Muse nouvelle ,

Dont le juste pinceau

De l'amitié fidelle

Fit un portrait si beau ?

LA NOUVEAUTÉ.

Tout cela ne m'ôte point l'ennui que j'éprouve en cette Ville : j'ai pris mon parti ; j'y renonce.

MERCURE.

Bon voyage : mon Magasin n'en ira que mieux ; quelle foule nous allons avoir !

LA NOUVEAUTÉ.

Oui-dà ! puisque vous le prenez sur ce ton-là,

Air : Belle Iris, vous avez deux pommes : ou , L'autre nuit, j'appercus en songé.

Quoique je vous sois incommode ,

Je resterai dans ce séjour ;

Mais je me joindrai , dès ce jour ,

Avec ma parente la Mode ;

Et n'étant plus dans les écrits ,

Je vais me réduire aux habits.

M E R C U R E.

Eh bien ! que ferez-vous ?

L A N O U V E A U T É.

Air : Pourquoi toujours fuir ma présence ?

Je veux qu'un ridicule change

De tant d'injustices me venge.

Par moi , chez un sexe enchanteur ,

On admettra l'extravagance

D'avoir quatre pieds de hauteur ;

Et vingt-cinq de circonférence.

M E R C U R E.

Fort bien.

L A N O U V E A U T É.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Par moi de graves personnages

Seront coëffés en hériflon ;

J'empaqueterai leur visage

Dans une perruque en buisson.

On verra des gens à requête

Dans leur criniere ensevelis ,

Et , pour surcharger une tête ,

Il en faudra dépouiller dix.

M E R C U R E.

Courage.

L A N O U V E A U T É.

Air : Comme un coucou que l'Amour presse.

Le jeune Abbé fringant & lesté ,

Frappé d'un nouveau vertigo ,

Par son rabat d'un bleu céleste ,
Fera renchérir l'indigo.

Ce n'est pas tout.

M E R C U R E.

Tant pis.

L A N O U V E A U T É.

Le fort de ma vengeance tombera sur nos
Petits-Maîtres subalternes.

M E R C U R E.

La matiere est abondante.

L A N O U V E A U T É.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

On les verra publiquement ,
Pour canne , tenir une gaule ;
Se promener en sifflotant ,
Et saluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque instant ,
Et leur main toujours inquiète
Tiendra tour à tour curedent ,
Mouchoir , tabatiere & lorgnette.

Air : *L'allumette.*

Triple doublure à leur habit.
En rendra l'ensure très vaste ;
Grande boucle , soulier petit ,
Formeront un parfait contraste.

En se boutonnant , on aura
Grand soin qu'en bas il se rencontre

N v

Du vuide , par-où l'on verra
 Flotter le cordon de la montre.
Air : Ne vous laissez jamais charmer.
 Pendant quatre heures un frater
 Tiendra leur tête en papillote ,
 Pour accommoder , du bel air ,
 Le vrai siège de la Calotte.

Je veux sur le corps un surtout ,
 Sur leur jambe une demi-botte ,
 Pour arme un couteau dont le bout
 Ne passe pas la redingotte.

Pour aller , loin de leur maison ,
 Courtiser des Nymphes gentilles ,
 C'est ainsi que ces papillons
 Se déguiseront en chenilles.

M E R C U R E.

Finira-t elle bientôt ?

L A N O U V E A U T É.

Je porterai encore plus loin ma vengeance ;
 je ferai quitter les plus belles promena-
 des de Paris pour le Rempart.

Air : Y allons donc , jouez , violons.
 En calèche l'Étourderie ,
 Dans un fiacre la Bourgeoisie ,
 Y feront voir un air coquet.
 Je veux qu'en voiture Allemande
 Plus d'une Danseuse s'y rende.

Le Chevalier colifichet ,
 Le petit Robin dameret ,
 Et le galant petit collet ,
 Y montreront un air follet :
 La Finance en riche berline ,
 Dans sa caisse la Médecine ,
 La Musique & Danse en soufflet ,
 La Folie en cabriolet.

MERCURE.

Est-ce tout ?

LA NOUVEAUTÉ.

Enfin ,

Air : Bouchez , Nymphes , vos fontaines.

Dans une voiture commune ,
 Que l'on nomme Demi-Fortune ,
 Plus d'un Commis étalera
 Ses beaux habits & son beau linge ;
 Quelquefois même on y verra
 Des guenons dans un cul-de-singe.

Adieu.

MERCURE.

Me voilà défait d'une grande babillarde ;
 mais voici notre Poète qui revient : il a sans
 doute trouvé ce qu'il lui faut.



SCENE IV.

MERCURE, LE POETE.

LE POETE.

Air : Lere la , lere lan la.

O Trois & quatre fois, heureux !
MERCURE.

Notre compteur revient joyeux.

LE POETE.

Que de beaux vers je m'en vais faire !

Lere la , lere lan lere ,

Lere la , lere lan la.

MERCURE.

Vous me tenez parole : voyons le choix
que vous avez fait.

LE POETE,

Air : De tous les Capucins du Monde.

Vingt maximes par accolades ,

Six qui-pro-quo , douze tirades ,

Sont dans cette poche en paquets :

Là , des récits , des confidences ,

Trente songes , vingt-six portraits ,

Avec dix-huit reconnoissances.

MERCURE.

Quelle provision !

LE P O E T E.

Oh ! pour cela , vos gens m'ont accablé de bienfaits.

Air : Buons à nous quatre.

Ils ne sont pas chiches ;

J'en suis fort content.

Ils m'ont donné galamment

Six cens hémistiches ,

Et les quatre au cent.

Oh ! parbleu , j'ai de quoi briller.

Air : Pour passer doucement la vie.

Que de complimens , que d'éloges !

Mon nom va voler jusqu'aux cieux.

Parterre , Amphithéâtre , Loges ,

Sur moi tout fixera les yeux.

M E R C U R E.

Tout le monde se sert de ces hémistiches , mais il y a une façon d'en faire usage. Voyons comment vous avez arrangé cela.

LE P O E T E.

Rien n'est plus aisé : j'ai la tête si meublée , que je puis faire un Impromptu , dont je me flatte que vous ferez satisfait.

M E R C U R E.

(*A part.*) Le revenant bon de mon emploi est de me divertir des foux. (*Haut.*) Allons , Monsieur , commencez ; je vous écoute.

L E P O E T E.

Figurez-vous le Dialogue d'un Prince avec son Confident.

JE vais te révéler un important Secret :
Écoute , cher Arcas , écoute , & sois discret...
En pouvez-vous douter ? ... Tu connois Laonice ? ...
Laonice , Seigneur... Soit raison , soit caprice ,
Je sens pour cet objet les feux les plus constants...
Et depuis quand, Seigneur ? ... Assez & trop longtemps...
Seigneur , ignorez-vous , & faut-il vous l'apprendre ,
Que l'on est malheureux , quand on a le cœur tendre ?
Oubliez-vous... Finis tes discours superflus :
Le sort en est jeté , qu'on ne m'en parle plus...
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flamme ? ...
Quoi ! malgré le beau feu qui regne dans mon ame ,
La Princesse pourroit bruler d'une autre ardeur ? ...
Seigneur , n'en doutez point... Ah ! comble de douleur !
Armez-vous , Dieux vengeurs. Grands Dieux , lancez
la foudre.
Impitoyables Dieux ; Dieux , mettez-les en poudre :
J'en atteste les Dieux ; les Dieux m'en sont témoins ;
Justes Dieux ! c'en est fait : Dieux ! quel prix de mes
soins !
Ciel ! que viens-je de voir ? Ciel ! que viens-je d'en-
tendre ?
Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ciel ! que viens-je d'ap-
prendre ?
Courons ... Où courez-vous ? Arrêtez un moment...

Où la Princesse est elle ? ... En son appartement....

Elle vient ; je la vois ; c'est elle qui s'avance.

Arcars , retire-toi.

(Il jette son chapeau.)

M E R C U R E.

Qu'est-ce que cela signifie ?

L E P O E T E.

C'est le Confident qui s'en va.

Je tremble en sa présence.

Quel bonheur vous amène ? En croirai-je mes yeux ?

Quoi ! Madame , c'est vous ! vous , Madame , en ces lieux !

Je revois les attraits dont mon ame est ravie !

Pourrois-je m'en flatter ? O sort digne d'envie !

Unique & cher objet de mes vœux les plus doux ,

Je puis donc à la fin mourir à vos genoux.

Que mon cœur est charmé ! que mon ame est contente !

Que mon bonheur est doux ! que la douceur m'enchanter !

Elle n'écoute point.

M E R C U R E.

Vraiment , je le crois bien.

L E P O E T E.

Princesse , au nom des Dieux ,

Au nom de cet amour qui vous est odieux ,

Parlez , expliquez-vous ; vous gardez le silence !

Malheureux que je suis ! que faut-il que je pense ?

Malgré cette rigueur , vous le dirai-je ? hélas !

L'Amour & ses ardeurs ont pour moi des appas.
Et, quoi qu'on puisse faire, & quoi qu'on puisse dire ;
Je chérirai toujours l'Amour & son empire.

*(Il prend son mouchoir , & en fait une
espece de Poupée entre ses doigts.)*

M E R C U R E.

Qu'est-ce que cela ?

L E P O E T E.

C'est la Princesse qui va parler.

(Il contrefait la Princesse.)

Prince , quand on vous voit , on voit un grand vain-
queur ;

Mais tout vainqueur est homme , & tout homme est
trompeur.

Et bientôt si mon cœur payoit votre tendresse ,
Vous changeriez.... Moi... ! Vous.... Que votre crainte
cesse.

Ah ! ne m'exposez plus un si cruel devoir ,

Ou bien vous me verrez mourir de désespoir.

Non , ne vous flattez pas : il faudra que j'expire ;

Plutôt que de souffrir un si cruel martyre ;

J'expirerai , Madame , au sortir de ce lieu....

Prince , qu'allez-vous faire ? ...Adieu , Princesse , adieu.

M E R C U R E.

A merveille ! mon cher : je défie tous les
Modernes de coudre mieux que vous.

LE POETE.

Adieu, je vous quitte : mon enthousiasme
ne peut plus rester oisif. Dans trois jours, je
vous livre une Tragédie complète.

Air : Aye, aye, aye, Jeannette.

Ciel ! quel sera mon plaisir !.

D'ici je vois le Spectacle.

J'entends cent mains m'applaudir ;

Deux cens voix crier miracle.

Aye, aye, aye,

Je pâme,

Je n'y puis tenir.

Adieu, Seigneur, adieu.

SCENE V.

MERCURE, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN, *dans la coulisse chante.*

LE ciel qui m'a fait votre Roi...

Air : Que j'estime mon cher voisin !

Depuis longtemps je connois la...

MERCURE.

Est-ce une Comédie ?

LE MUSICIEN.

Mon talent est pour l'Opera,

Et non point pour Thalie.

M E R C U R E.

Un Opera !

L E M U S I C I E N.

Oui : oh ! que l'idée en est brillante ! Il a pour titre , *Démogorgon , Roi des Fées.*

M E R C U R E.

Ce titre promet beaucoup.

L E M U S I C I E N.

Et j'ai amené avec moi des Musiciens pour exécuter mon projet.

M E R C U R E.

C'est donc à la musique que vous travaillez ; mais quel est l'Auteur des paroles ?

L E M U S I C I E N.

L'Auteur des paroles ? C'est moi.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Mes vers sont doux , mes sons brillans ,

Et le Dieu de la double cime

Réunit en moi les talens

De la musique & de la rime.

M E R C U R E.

Vous ne pouvez mieux faire que de vous livrer à ce Théâtre ; c'est le plus fréquenté.

L E M U S I C I E N.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Est-il surprenant que la presse

Chez lui se rencontre toujours ?

Le triomphe y regne sans cesse ,
Flore y fait briller les beaux jours.

M E R C U R E.

A toute heure on voit sur ses traces
Le doux Printemps & les Zéphyrs ,
L'Amour , les Attraits & les Graces ,
Les Ris , les Jeux & les Plaisirs.

L E M U S I C I E N.

Je sçais cela par moi-même ; c'est pour-
quoi j'ai recours à votre Magazin.

M E R C U R E.

Je vais vous mettre à même ; vous choi-
sirez.

L E M U S I C I E N.

Est-il possible que depuis le tems que l'on
s'y fournit , il y ait encore quelque chose ?

M E R C U R E.

Allez , allez , il y a bonne provision ; je
vais vous la faire voir. Merveilleux , appor-
tez votre tiroir.

L E M U S I C I E N.

Mais il n'y a pas là deux cents mots.

M E R C U R E.

Deux cents mots ! il y en a tout au plus
soixante-dix , & c'est assez pour un Opera.

Air : Dormir est un tems perdu.

Sur ces mots vus & revus

Tout son bien se fonde :

308 *LE MAGAZIN DES MODERNES,*

Pair à pair ils sont cousus ,
De peur qu'on ne les confonde ;
Ils sont si bien accouplés ,
Qu'ils resteront assemblés
Jusqu'à la fin du Monde.

LE MUSICIEN, lit.

Murmure , endure , chaîne , entraîne ,
gloire , victoire , soupirs , plaisirs , dou-
ceurs , ardeurs , horreurs , fureurs ; mais
tous ces mots-là me sont familiers.

MERCURE.

Air : Le fameux Diogene.

De la douce harmonie
La puissance infinie ,
Par les chants les plus beaux ,
Lestement les manie ,
Et si bien les varie ,
Qu'ils paroissent nouveaux.

Air : Ce n'est point par effort qu'on aime.

Cette séductrice agréable
Fait voir à l'esprit enchanté ,
Dans le commun , de l'admirable ;
Dans le vieux , de la nouveauté ;
Dans l'insensé , de l'estimable ;
Dans un monstre , de la beauté.

LE MUSICIEN.

Qu'est-ce que ce cahier renferme ?

MERCURE.

Les Epithetes dont nos Auteurs Lyriques se servent.

LE MUSICIEN, *lit.*

Ondes pures , fontaines claires , feuillage épais , monstre affreux , Zéphyr gracieux , héros glorieux. Bon ! je connois tout cela ; j'en ai employé une partie dans mon ouvrage.

MERCURE

A propos d'ouvrage , vous m'avez promis de me le faire voir.

LE MUSICIEN.

Volontiers. (*A l'Orchestre.*) Allons , Messieurs , jouez-nous l'ouverture.

MERCURE , *après l'ouverture.*

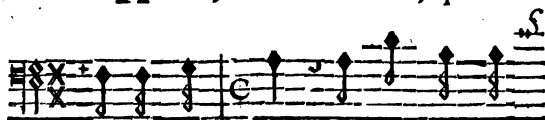
Comment donc ! voilà du brillant.

LE MUSICIEN.

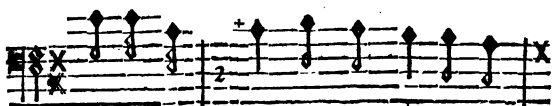
Je commence le premier Acte par le Monologue que je vais chanter.



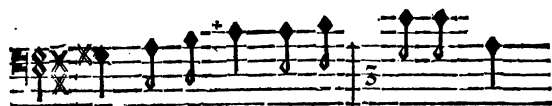
A Mour, cruel A- mour, que fais-



tu dans mon cœur ? Pourquoi , trop fu-



nesté vain-queur , Me fais-tu , malgré



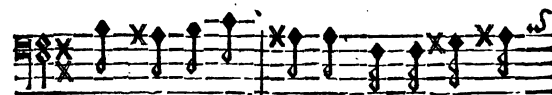
moi, ressen- tir ta puis- sance ? Non ,



je ne suis pas fait pour toi. Non ,



non , tu n'es pas fait pour moi. D'une pai-



sible indiffe- rence Laisse-moi goû-



ter la douceur. Amour , cruel A-

312 *LE MAGAGIN DES MODERNES,*

Vengez-moi d'un cruel outrage ,

Démons , accourez tous ;

Servez ma rage ,

Et mon courroux.

M E R C U R E.

Cela est caractérisé.

L E M U S I C I E N.

L'Enfer arrive.

C H Œ U R D E D É M O N S.

Nous accourons à ta voix.

Qu'il gémissé ,

Qu'il frémissé ,

Qu'il périssé

Mille fois ,

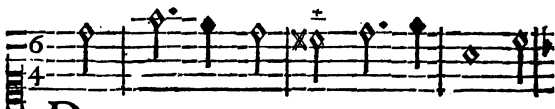
L'ingrat qui cause ton supplice.

M E R C U R E.

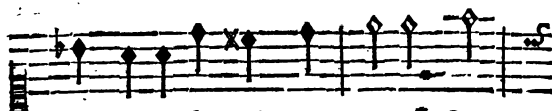
De mieux en mieux.

L E M U S I C I E N.

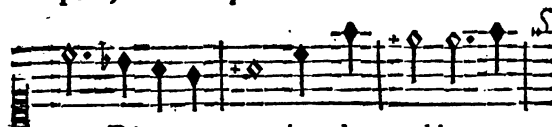
Au troisième Acte , la Princesse à qui on a fait une fausse confidence , vient se plaindre aux échos de ma légèreté. Une longue Ritournelle lui donne le temps de faire trois tours de Théâtre , pour arranger sa queue , & elle chante l'air suivant.



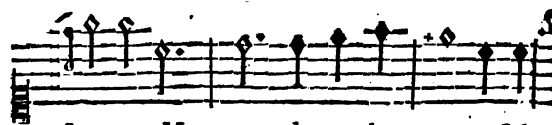
D O u x c h a r m e s d e s c Œ u r s a - m o u r e u x , E s -
p o i r ,



poir, n'abu-fe point mon a-me: L'in-



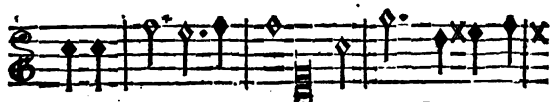
grat Démogor- gon vient de trahir ma



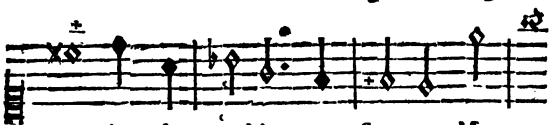
flam-me : Mon cœur, de tous les cœurs, est le



plus a- mou- reux. SYMPHONIE.



L'ingrat Démogor-



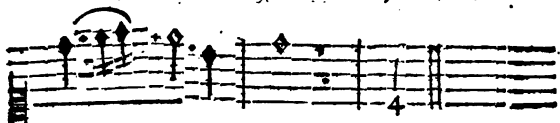
gon vient de trahir ma flamme : Mon

Tome II.

O



cœur, de tous les cœurs, est le



plus a-mou-reux.

M E R C U R E.

Vous faites de votre voix ce que vous voulez.

L E M U S I C I E N.

J'arrive à la fin de son air : nous nous expliquons. La paix se fait par un Duo ; le dénouement tombe des nues ; la fête vient des Antipodes ; les quatre Parties du Monde, qui sont rassemblées dans mon antichambre, entrent sur deux colonnes. On chante un petit air, on exécute un pas de deux ; grand Chœur sur le champ, grand Chœur. Allons, Messieurs, réveillez-vous.

C H Œ U R.

Chantons, chantons la brillante victoire
D'un superbe vainqueur couronné par la Gloire.
Qu'il triomphe à jamais au Temple de Mémoire ;
Que sur les mers,
Que dans les airs,
Jusqu'aux enfers,

On entend le bruit de nos charmans concerts.

Que sur les mers , &c.

MERCURE.

Venez , mon cher , que je vous couronne.

LE MUSICIEN.

Vous êtes donc content ?

MERCURE

A ravir.

Air : O turlutaine.

Des beaux fruits de votre veine

Tout Paris sera rempli.

LE MUSICIEN.

Je vais effacer sans peine ,

O turlutaine ,

Quinault , ainsi que Lully.

MERCURE.

Turlututu , tantalari.

LE MUSICIEN.

Pour vous persuader de la supériorité de mon talent , je vais vous donner un Divertissement , qui , je crois , aura votre suffrage.

MERCURE.

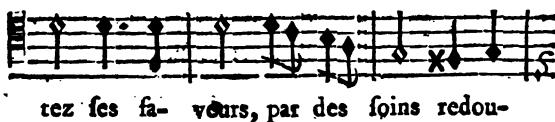
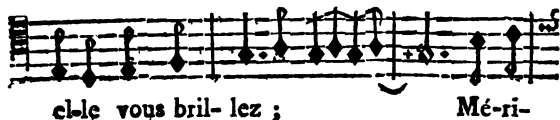
Je le verrai avec plaisir , pourvû qu'il ne tarde pas à paroître.

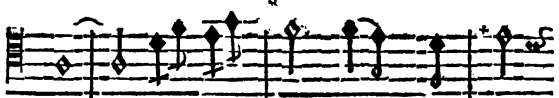
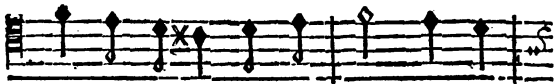
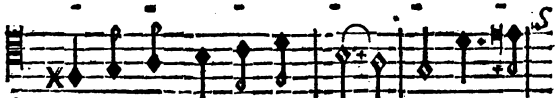


DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE.

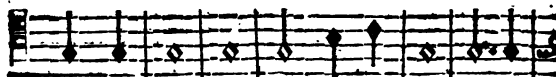
Air : Pour le Musicien.







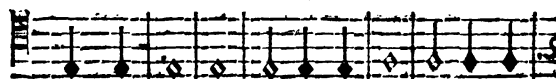
Vuide plusieurs fois la bou- teille ,



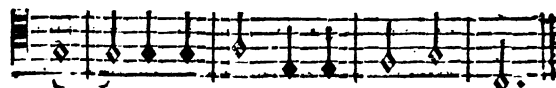
Pour dor- mir & ron- fler a-



près ; Vuide plusieurs fois la bou- teille ,



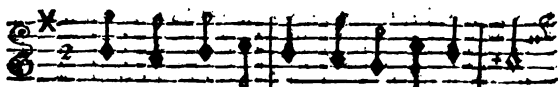
Pour dor- mir & ron- fler , & ron-



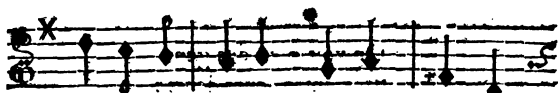
fler , & ron- fler , & ron- fler a- près.



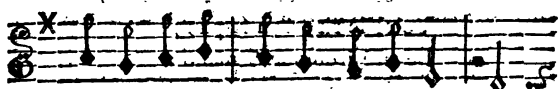
VAUDEVILLE.



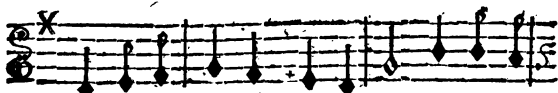
Par ce geste-là, On met le ho-là :



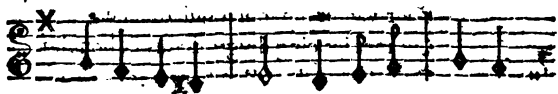
C'est par ce geste qu'on ap-prouve ;



C'est par ce lui-ci que l'on répreu-ve.



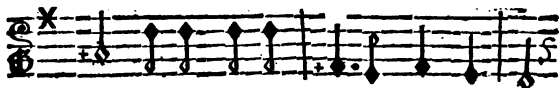
De faveur ce signe est certain : L'on exprime



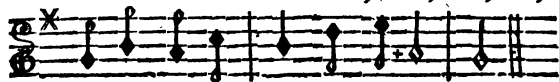
ainsi le dé-dain ; L'A-mitié serre ain-



si la main, Et l'Amour la baise à Ca-



tin : Ture- lu-re lure , Flon, flon, flon,



Chacun a son ron , Son al- lu- re.



On voit bien des gens

Rire entre leurs dents :

D'autres , dans leur joyeux délire ,

Semblent pleurer à force de rire :

Voici le rire d'un faquin ,

• Le rire ironique & malin ,

Le ris sous cape & clandestin ,

Le rire du Niais ou Flandrin :

Turelure , &c.



Le malheur , aux cieux

Fait lever les yeux :

Pour vanter un objet qui touche ,

On met les cinq doigts dessus la bouche

On fait ceci dans l'embarras :

La crainte fait doubler le pas ,

La pitié nous fait faire , hélas !

L'ennui fait étendre les bras :

Turelure , &c.



L'art de la santé
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bérnent ;
Et voilà comment ils s'y gouvernent :
Le Medecin fait en tâtant ,
Le Ghirurgien en piquant ,
L'Apothicaire en se baissant ,
Tous trois font faire au patient ,
Aye , aye , aye.
Turelure , &c.



Hymen , que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours , dans chaque aventure ;
L'un est Jupiter , l'autre Mercure :
Voici le geste de l'amant ;
Tel est celui du confident ;
L'époux fait cela prudemment ;
Sa femme lui fait ce présent :
Turelure , &c.



L'autre jour , Fanchon
Dit à Tircis , non ;
Mais en le disant d'un air tendre ;
Le non , mieux que oui , se fait entendre :
Un bon cœur dit en promettant :
Reposez-vous sur moi.

Le faux ainsi dit foiblement :
Je serois flatté de vous obliger.
 Le précepteur dit en grondant ;
Toujours le nez en l'air !
 L'écolier répond en sautant ;
 Turelure , &c.



Avec ce doigt-ci
 On menacé ainsi :
 Par ceci la paix se demande :
 Le secret ainsi se recommande :
 Entre amis , on s'appelle ainsi ,
Hem ! hem !
 Du maître au valet c'est ceci ;
Holà , quelqu'an.
 La Marchande a le ton poli ;
Faites nous l'honneur d'entrer chez nous ,
Messieurs ; ne vous faut-il rien du nôtre ?
 D'autres , les soirs , font celui-ci ;
Chut , chut.
 Turelure , &c.



Un talent suffit ,
 Pour mettre en crédit ;
 Quiconque sçait s'y rendre habile ;
 Est sûr de briller en cette ville :

L'un s'enrichit avec l'archet :
 Avec le pinceau l'autre fait
Un visage qui n'est pas le vôtre.
 L'autre fait à coups de fleuret :

Une , deux.

Mais voici le meilleur secret.
 Turelure , &c.



Dans ces lieux charmans ;
 Grand nombre d'amans
 Viennent débiter la fleurette :
 Mais différemment l'amour s'y traite.
 Le Commis dit à sa Louison ,
Baise-moi , mon cœur.

Elle lui répond sur ce ton ;
Non.

Le plumet dit à sa Fanchon ;
Allons , ne fais pas la farouche.
 Le grenadier en faction ,

Caporal , l'heure sonne , il faut me relever.
 Turelure , &c.



Paris dans son sein
 Renferme un essain
 D'habitans dont le goût diffère ;
 Leur façon ne se ressemble guère :

• L'Acteur fait un entrechat.

Ovj

324 LE MAGAZIN DES MODERNES,

A la ville , on dit poliment ;

Monsieur , vous pouvez disposer de votre serviteur , il vous est entierement dévoué.

A la halle , on dit franchement ,

Dame , je faisons de bon cœur tout ce que je faisons.

Au Palais Royal , en caufant ;

Un dîné secret nous attend ; la Mimi est de la partie.

A la Douane , on dit brusquement ,

Vous reviendrez demain , midi sonne.

Turelure , &c.



Le Chantre Allemand

Mugit en chantant ;

De l'Espagnol la voix dolente

Sur le même ton toujours lamente

Je languis.

L'Italien fredonne ainsi ;

Sempre mio cuore infiammato d'ardore ver voi.

L'Anglois , en sifflant , fait ceci ;

You are , Miss , the life of my soul.

Le goût du François , le voici :

Charmant Amour , vous êtes adorable.

Celui du Suisse est celui-ci ,

Mamzel Fanchon , toi l'y être pienjoulie fille.

Turelure , &c.



Que le Petit Cours
 Offre de beaux jours !
 Chacun y conduit sa Climene :
 D'un air different on s'y promene ;
 C'est ainsi que le Robin va ,
Il fait bien du vent pour ma frisure :
 L'Officier va comme cela. *
 L'Abbé marche dans ce goût là ;
Le soleil est bien chaud aujourd'hui.
 Le pas du Traitant , le voilà ,
Ouf , je viendrai à bout de cette entreprise
qui me vaudra au moins mille pour cent de
bénéfice.

Turelure , &c.



Quand un Acte est bon ;
 Tout dans ce canton
 Fait voir des transports d'allegresse :
 Quand il est mauvais , quelle tristesse !
 L'on entend dire au Spectateur ;
Que c'est mauvais ! c'est détestable !
 C'est ainsi qu'est l'Entrepreneur ,
Me voilà bien avancé avec ma dépense.
 Voici le geste de l'Auteur ,
Peut-on jouer si détestablement ? Ces mal-
heureux feront tomber ma Pièce.

* L'Acteur marche à grands pas.

Et voici celui de l'Auteur ,

*Ma foi , Monsieur l'Auteur , vous m'avez
donné là un rôle qui ne vaut pas le diable : je
ne puis le rendre bon ; jouez-le vous-même , si
vous n'êtes pas content.*

Turelure , lure ,
Flon , flon , flon ,
Chacun a son ton ;
Son allure.

F I N.

**LA MERE
EMBARRASSÉE,
OPERA-COMIQUE;**

*Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre
de la Foire, en 1734.*



A C T E U R S.

L E MARQUIS , *Amant de Lucile sous
le nom & l'habit de FRONTIN.*

ROBERT , *Concierge.*

RAPIN , *Intendant.* } *Amants de Lucile.*

Madame DESROCHES , *Mere de Lucile.*

LUCILE.

LISETTE , *Suivante.*

GUILLOT , *Jardinier.*

TROUPE DE JARDINIERS.

La Scene est dans un Châteaux.



LA MERE EMBARRASSÉE.

SCENE PREMIERE.

LISSETTE, LE MARQUIS, *sous le nom
de FRONTIN.*

L I S E T T E.



Arma foi, Monsieur le Marquis,
le personnage de valet que vous
faites ici depuis un mois, com-
mence à m'ennuyer.

F R O N T I N.

Comment ! Lisette, tu t'impatientes !

L I S E T T E.

Air : d'Hélène.

Oui vraiment, Monsieur, je suis lasse
Du secret qu'il vous faut garder.

330 *LA MERE EMBARRASSEE ;*

Pendant une semaine , *passé :*

Mais un mois ! c'est trop demander.

Que ne vous déclarez-vous , puisque vous êtes destiné à Lucile ?

FRONTIN.

C'est aujourd'hui que je dois me faire connaître ; mais je veux que ce soit dans une fête que je fais secrètement préparer.

LISETTE.

Ecoutez ; vous ferez fort bien de finir : car je crains que Madame Desroches , mère de votre prétendue , ne vous découvre.

FRONTIN.

Est-ce que je ne fais pas bien mon rôle ?

LISETTE.

Où ! mais je doute de pouvoir m'acquitter du mien encore longtemps. Comment voulez-vous que je puisse toujours ,

Air : Le jus d'Octobre.

Sans que jamais rien je confonde ;

Si différemment vous traiter ;

Vous tutoyer devant le monde ,

Tête à tête vous respecter ?

Air : Ton humeur est , Catherine.

Ce rôle-ci m'inquiète ;

Il est possible en effet.

Tout à tout , avec Lisette ,

Vous êtes maître & valet.

OPERA-COMIQUE. 331

Il lui faut beaucoup d'adresse
Pour être, comme elle fait,
En Public votre maîtresse,
Votre servante en secret.

FRONTIN.

Il est vrai que cela est difficile. Mais je t'en
saurai gré.

LISETTE.

De plus, vous prenez certaines privautés
qui m'embarrassent.

Air : *Vivons comme le voisin vit.*
L'honneur même qu'aux valets
Je paroisse revêche.
Je dois vous donner des soufflets ;
Le respect m'en empêche.

FRONTIN.

Je ne puis pourtant me dispenser de t'en
conter.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*
Il faut que je te rende hommage,
Pour mieux déguiser mes desseins.
Les Lisettes sont l'appanage.
Des l'Olive & des Frontins.

LISETTE.

Promettez moi donc. . . .

Air : *Mon mari est à la taverne.*
De ne point vous mettre en colère,
Si mon respect se lasse enfin,

332 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

Et que, si ma main trop légère,
Par malheur, étrille Frontin,
Le Marquis n'en fera que rire.

Talaleri, talalerire.

FRONTIN.

Va, va, je te permets tout : mais venons
au fait ; c'est ce soir que je veux donner la
fête en question.

LISETTE.

J'y vois beaucoup de difficultés. Madame,
comme vous sçavez, a pris à son service, de-
puis quinze jours, un nouveau Concierge &
un nouvel Intendant.

FRONTIN.

Crois-tu que M. Robert, & M. Rapin
puissent nuire à mes projets.

LISETTE.

Plus que vous ne pensez. Je ne crois pas
qu'Argus ait été plus clairvoyant qu'ils le
sont. Ils me suivent partout, & je les ai tou-
jours devant les yeux.

Air : Le nouveau Monde.

Je m'imagine, en bonne foi,
Qu'ils ont pris de l'amour pour moi ;
Souvent l'un & l'autre soupire,
Et dans leurs yeux remplis d'ardeur
J'ai lu plusieurs fois que leur cœur
Avoit quelque chose à me dire.

Ils m'ont même entamé quelques propos d'amour : mais je leur ai d'abord fermé la bouche.

FRONTIN.

Eh ! bien , cet amour pourra m'être utile. Il te sera aisé de les amuser , tandis que mes domestiques , qui sont cachés dans le village , rentreront avec la symphonie.

LISETTE.

Cela ne se peut encore une fois. Le Concierge ferme tout dès dix heures , & personne n'entre qu'il ne le voye.

FRONTIN.

Que ferons-nous donc ?

LISETTE.

Le plus court est de les mettre dans votre confidence.

FRONTIN.

Il est vrai que , devant me déclarer , je ne cours aucun risque.

LISETTE.

Commencez par le Concierge. C'est le plus nécessaire.

Fin de l'air : *Non , je ne ferai pas.*

J'entends du bruit , on vient , prenez le ton badin.

Cessez d'être Marquis , & devenez Frontin.

Vîte à votre rôle

334 LA MERE EMBARRASSÉE,

FRONTIN, *la baisant.*

J'y suis.

L I S E T T E, *lui donnant un soufflet.*

Et moi aussi. C'est le Concierge Monsieur Robert.

Air : Je n'ai pas le pouvoir.

Il vient ici fort à propos.

Ah ! qu'il a le cœur gros !

FRONTIN.

Je cause peut-être son mal :

Il me croit son rival.

L I S E T T E.

Je vous laisse avec lui.

SCENE II.

FRONTIN, ROBERT.

ROBERT, *à part.*

AH ! Lisette, pourquoi refuses-tu de m'écouter ?

FRONTIN, *à part.*

Il se plaint de Lisette ; je ne puis douter de son amour. Tant-mieux, il en fera mieux disposé à m'accorder ce que j'ai à lui demander.

ROBERT, *à part.*

Non je ne puis vivre sans confier ma peine
à quelqu'un.

FRONTIN.

Abordons-le. Vous voilà bien rêveur, Monsieur Robert !

ROBERT.

Ah ! Frontin, si tu pouvois lire dans mon
ame !

FRONTIN.

Eh ! mais, je m'y connois un peu.

Air : Vous m'entendez bien.

Tenez, Monsieur, en regardant
Votre œil amoureux, vif, ardent,
Je devine la cause.

ROBERT.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Vous sentez quelque chose.

Vous m'entendez bien.

ROBERT.

Il ne tient qu'à toi de me délivrer de la
peine la plus sensible.

FRONTIN.

C'est la jalousie qui le tourmente ; tirons-le
d'erreur.

336 LA MERE EMBARRASSÉE,

Air : *Du haut en bas.*

Ne craignez rien ;

Votre amour en vain me soupçonne :

Ne craignez rien.

J'aime Lifette , j'en convien.

Cependant je vous abandonne

Les droits que j'ai sur sa personne :

Ne craignez rien.

R O B E R T.

Tu as deviné en partie mon cher Frontin.

Il est vrai que j'aime. Mais ,

Air : *Lucas se plaint que sa femme.*

Lifette n'est pas la Belle

Pour qui je brûle sans fin.

Cesse de me parler d'elle.

F R O N T I N.

Comment ?

R O B E R T.

J'ai le gout plus fin ;

Plus difficile.

F R O N T I N.

Qui donc aimez-vous enfin ?

R O B E R T.

C'est...

F R O N T I N.

Qui ?

R O B E R T.

Lucile.

F R O N T I N.

FRONTIN.

Lucile!

ROBERT.

Tu as raison d'être surpris. Mais tu le seras moins, quand tu sauras que sous l'habit de Concierge, je suis le fils d'un des plus riches commerçans de Lyon.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, voudriez-vous bien me dire quel motif. . . .

ROBERT.

L'Amour fait tout par caprice : ne cherche point de raison où il n'en fut jamais. J'ai vû Lucile. Sa beauté m'a frappé, & c'est pour jouir du plaisir de l'admirer que j'ai pris le parti que tu vois.

FRONTIN.

Votre amour est bien délicat !

ROBERT.

Je ne puis vivre, si je ne la possède : fers moi, je t'en conjure.

Air : Du petit cœur de quinze ans.

Je te comblerai de présens,

Si tu finis mes maux pressans ;

Et si, par tes soins bienfaisans,

Quelque jour je puis être

Maître

De son petit cœur de quinze ans.

Tome II.

P

338 LA MÈRE EMBARRASSÉE ,

FRONTIN, à part.

Prêtons-nous à la confiance pour en profiter.

Air : *Nostradamus.*

Je vous promets mon assistance.

ROBERT.

Reçois d'avance cet argent.

FRONTIN, faisant quelque difficulté. ●

Monsieur....

ROBERT.

Ne sois point négligent.

FRONTIN.

Soyez sûr de ma vigilance.

Jupiter n'eut pas un agent

Plus fidèle, & plus diligent.

Allez, tranquillisez-vous ; je vais réver ici
aux moyens de vous rendre heureux.

ROBERT.

Je ne tarderai pas à t'y rejoindre.

SCÈNE III.

FRONTIN.

L'AVENTURE est singulière ! Que faire
dans cette conjoncture ? Il faut aller con-
sulter Lisette.

SCÈNE IV.

FRONTIN, RAPIN.

Où vas-tu ? RAPIN.

FRONTIN.

A une affaire de conséquence que je ne puis différer.

RAPIN.

Reste. Tu n'en sçaurois faire une meilleure que celle que j'ai à te proposer. Je vois dans ta physionomie des signes certains d'une fortune prochaine. Elle ne dépend que de toi.

FRONTIN, *bas*.

Voyons où aboutira ce discours. (*Haut.*)
Que faut-il faire pour cela ?

RAPIN.

Obliger un galant homme, dont les intérêts me sont aussi chers que les miens.

FRONTIN, *à part*.

Veut-il parler de Monsieur Robert ?

RAPIN.

Air : Vous avez bien de la bonté.

Si tu secondes son dessein,

Comme je le souhaite,

P ij

Tu peux conter , mon cher Frontin ,
Que ta fortune est faite.
Dans un bureau , bien appointé ,
Sois sûr d'avoir , avec Lisette ,
Une recette.

F R O N T I N.

Monsieur , en vérité ,
Vous avez bien de la bonté.

R A P I N.

Celui dont je te parle est ici déguisé.

F R O N T I N.

(*Bas*) Justement. (*Haut.*) Quelque amant de
Lucile , n'est-ce pas ?

R A P I N.

Tu l'as deviné.

F R O N T I N.

J'ai de la pénétration, moi : mais, Monsieur ,
vous me permettrez de vous dire ,

Air : De tous les Capucins du Monde.

Que vous êtes débonnaire

De prêter votre ministere ;

Pour faire le bonheur d'autrui.

Votre complaisance est extrême.

R A P I N.

Non , non , quand j'agis aujourd'hui ;

Mon cher Frontin , c'est pour moi-même.

F R O N T I N , étonné.

Que dites-vous ?

R A P I N.

Que c'est moi qui suis cet amant déguisé.
L'amour violent que j'ai pris pour Lucile
dans un bal où je l'ai vûe, m'a fait abandonner la maison de mon pere, célèbre Avocat, pour venir sous le nom de Rapin faire ici le personnage d'Intendant.

F R O N T I N, *à part.*

Je n'en puis revenir.

R A P I N.

Air : Le jus d'Octobre.

En rendant mes soins nécessaires ;

Je veux assurer mes projets.

La conduite de leurs affaires

Des miennes fera le succès.

F R O N T I N.

(*À part.*) Remettons-nous. (*Haut.*) Eh !
bien, Monsieur, de quoi est-il question ?
En quoi l'intrigant Frontin peut-il vous être utile ?

R A P I N.

A mettre Lisette dans mes intérêts. Vois-la
de ma part, & agissez de concert. Je te
recommande sur tout trois choses, silence,
service & diligence.

F R O N T I N, *à part.*

Faisons le rôle de valet. (*Haut.*) Mon-
sieur, un petit mot, s'il vous plaît.

P iij

342 LA MÈRE EMBARRASSÉE ;

Air : Carillon.

Vous oubliiez le capital.

R A P I N.

Eh ! quoi donc ?

F R O N T I N.

Un certain métal.

R A P I N.

Je ne fais ce que m veur dire.

F R O N T I N.

Bon ! bon ! Monsieur , vous voulez rire :

Din , din , din , din , dan , don.

O l'agréable carillon !

R A P I N, lui donnant.

Tu as raison : je n'y songeois pas.

F R O N T I N.

Avec votre permission , vous m'avez re-
commandé trois choses.

Air : *Ce que vous n'osez m'accorder.*

Ceci n'est que pour le silence.

Il faut encore.

R A P I N.

Ah ! je t'entends.

Tiens , tes souhaits sont-ils contents ?

F R O N T I N.

Nenni , Monsieur , en conscience.

Le service est payé comptant.

Mais. . .

R A P I N.

Quoi ?

FRONTIN.

La diligence en vaut autant.

RAPPEL.

Cela est juste. J'entends Lisette. Songe à ce que je t'ai dit.

SCÈNE V.

FRONTIN.

Air : Quand on adresse.

L'AMOUR me fait rire

A chaque moment je vois

De nouveaux cœurs, que sous ses loix

Lucile attire.

Au lieu de deux, nous voilà trois

Sous son empire.

SCÈNE VI.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! Lisette, que de nouvelles j'ai à t'apprendre ! mais avant que d'entrer en propos,

Piv

344 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

Air : Les Feuillantines.

Prends la bourse que voilà ,

Et cela :

Serre encor cet argent-là.

Vive une maitresse aimable.

L I S E T T E.

C'est un fonds intarissable.

Ces Messieurs sont donc de bonne composition ? N'est-ce pas ?

F R O N T I N.

Tu ne croiras jamais ce que je te vais dire.

Refrain.

C'est ce qu'on n'a point vu de la vie ,

Et ce qu'on ne verra jamais.

L I S E T T E.

Au fait.

F R O N T I N.

Ces deux Messieurs dont tu voulois captiver la bienveillance....

L I S E T T E.

Eh ! bien ?

F R O N T I N.

Sont Concierge & Intendant.

L I S E T T E.

La belle nouvelle !

F R O N T I N.

Comme je suis valet.

L I S E T T E.

Plait-il ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur Robert & Monsieur Rapin
sont deux rivaux déguisés, qui m'ont prévenu
dans la confidence que j'allois leur faire, &
j'ai reçu d'eux l'argent que je viens de te
donner.

L I S E T T E.

Je ne m'étonne plus s'ils cherchoient tant
à me parler.

Air : Par bonheur, ou par malheur.

Quel parti dans le malheur
Prendrez-vous donc ?

F R O N T I N.

Le meilleur.

Je rirai de l'aventure.

L I S E T T E.

Votre caractère est doux,
Et déjà je conjecture,
Que vous serez bon époux.

F R O N T I N.

Va, va, Lisette,

Air : Je suis un bon Jardinier.

Je m'allarmerois en vain.

De mon fait je suis certain.

Lorsqu'il fera temps,

A ces deux amans

Je sçaurai bien répondre.

Tiens, regarde ces traits charmans ;

P v

346 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

C'est de quoi les confondre ,

Lon , la ,

C'est de quoi les confondre.

L I S E T T E.

Je vois bien que c'est le portrait de Lucile.

F R O N T I N.

Il y a un mois que la mere de Lucile , en concluant notre mariage avec le Comte de Rosemont mon pere , lui remit ce portrait qu'il m'envoya. C'est le gage de mon bonheur , & la sureté de mes prétentions.

L I S E T T E.

J'admire deux choses en ceci.

F R O N T I N.

Quoi ?

L I S E T T E.

Que Madame Desroches vous ait pris pour gendre , sans vous avoir vû , & qu'elle ait gardé le silence là-dessus jusqu'à ce jour.

F R O N T I N.

J'avoue que cela est surprenant ; mais cette maison est faite pour les prodiges. Tu en vois une preuve dans ce qui me vient d'arriver.

L I S E T T E.

Voici Madame qui vient avec son Jardinier. Retirons-nous.

F R O N T I N.

Allons songer au dénouement.

SCÈNE VII.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

GUILLOT.

MORGUÉ, Madame ; prenez-y garde :
C'est Guillot qui vous le dit.

Air : Voyelles anciennes.

Croyez-moi , je sommes au fait
De tous les coureux de villages.

Madame DESROCHES.

Depuis quelques jours , en effet ,
J'apperçois de nouveaux visages.

GUILLOT.

Je ne suis ni bête , ni fou ,

Quand je vous dis que quelqu'un rô , ô , ô , ô , de ,
Et je parierois plus d'un fou ,

Qu'ici l'Amour est en marau , au , au , au , de.

Madame DESROCHES.

Sur quoi fondes-tu tes conjectures ?

GUILLOT.

Sur ça que je vas vous dire.

Air : Nous autres bons villageois.

Hier au soir , dans ce vallon

Où vous sçavez qu'est ce grand auberge

Tout étendus de leur long ,

P vj

348 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

J'ai vu deux habillés de jaune :
Qui se disoient , tout ci , tout ça :
C'est dans ce Château que voilà ,
Que le Marquis , notre Patron ,
Vient lorgner un joli tendron.

Madame DESROCHES.

Tu les as entendus ?

GUILLOT.

Comme je vous entends. L'Amour est bien
fûté ; je vous en avartis.

Air : *Ouiche , ouiche.*

Si dans le cœur de votre fille
Il se glissoit par hazard ;
Elle est jeune , elle est bien gentille ;
Il s'y tiendrait , le gaillard.

Ah ! ah ! ah !

Ouiche , ouiche ;

Croyez-vous , lorsqu'il parvient là ,
Qu'on l'en dénicher ?

Ouiche , ouiche ;

Eh ! oui-dà.

Madame DESROCHES.

Air : *Et va , va , toure , loure , va.*

Ma fille , jusqu'à ce jour
M'a paru modeste & sage.
Son cœur simple & sans détour
Se montre sur son visage.

GUILLOT.

Eh ! bon , bon , bon , toure , loure , vas ;
Nage toujours & ne t'y fie pas.
Je me connois en filles , moi.

Air : *Bouchez , Nayades , vos fontaines.*

Tenez , Madame ; alles sont faites

A peu près comme les noisettes.

Sans que rien soit à découvert ,

Au cœur plus d'une est entichée ;

Et l'on ne s'apperçoit du var ,

Que quand la coquille est cassée.

Madame DESROCHES.

(*A part.*) Ce manant ne raisonne pas mal.
(*Haut.*) Mais , Monsieur Guillot , il faut faire
une différence des filles de vertu.

GUILLOT.

Oh ! palfangué ; vous me la baillez belle !
Est-ce que vous ne sçavez pas que la vertu
d'aujourd'hui est comme un beau meuble ?

Air : *Marguerite.*

De peur qu'on ne l'endommage ;

On vous la boute à l'écart ,

Et si fort on la ménage

Que jamais on ne s'en fart.

Tant y a que . . . vous me croirez si vous
voulez : mais vous avez deux ou trois nou-
veaux venus dans vot'maison qui m'avont

350 LA MERE EMBARRASSÉE ,

la mine de contrebande : j'ai quelque dou-
rance qu'on en veut à Mademoiselle Lucile.

Air : *Tu voulois tricher , Infâme.*

De peur qu'on ne nous l'accroche ,

Il faut les observer tous ;

Sans quoi , Madame , attendons-nous

A voir quelqu'un accroche :

Sûrement on cache , chez vous ,

Qu'enqu'unuille sous roche.

Sarviteur ; vous m'en direz des nouvelles.

SCENE VIII.

Madame DESROCHES.

CE qu'il vient de me dire m'ouvre les yeux,
& j'y vois quelque apparence. En effet ,
je n'ai jamais été si bien servie que depuis
que j'ai ces nouveaux Domestiques. Le Valet
vole , dès que je parle ; le Concierge est
d'une assiduité sans exemple , & je ne man-
que point d'argent avec l'Intendant. Lequel
des trois est l'amant déguisé ? C'est ce qu'il
s'agit d'approfondir.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Examinons adroitement ,

Sans bruit & sans emportement ,

Cette secrète Intelligence.

OPERA-COMIQUE. 331

Dans un point aussi délicat,
Le ménagement, la prudence
Sont plus à propos que l'éclat.

J'y suis d'autant plus déterminée, que mon gendre futur arrive incessamment avec son pere. Si cette affaire s'ébruïtoit, le mariage de ma fille pourroit bien manquer. Appelons Lisette. Lisette !

SCENE IX.

Madame DESROCHES , LISETTE.

LISETTE

QUE souhaitez-vous, Madame ?

MADAME DESROCHES.

Venez ici. Ecoutez-moi. Je vous ai toujours crue sage. Me suis-je trompée ?

LISETTE

Non , Madame.

Air : *Lanturelu.*

Près d'une Maîtresse

Où regne l'honneur ,

Où l'on voit sans cesse

L'aimable douceur

Avec la sagesse ,

Peut-on manquer de vertu ?

352 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

MADAME DESROCHES.

Lanturelu, lanturelu.

L I S E T T E.

Vous donnez de trop bonnes leçons & de trop bons exemples.

MADAME DESROCHES.

Qu'on ne s'entende pas, si j'en crois certain bruit. N'entendez-vous point parler d'amour depuis quelque tems ? vous rougissez !

L I S E T T E.

(*Apart.*) Tenons bon. (*Haut.*) Je suis vos préceptes, Madame.

Air : *Une Perruquiere.*

Fillette bien née,

Disiez-vous un jour,

Doit être étonnée

Au seul mot, toure, fourirette ;

Au seul mot, lan, laderirette ;

Au seul mot d'amour.

MADAME DESROCHES.

C'est fort bien ; mais j'ai appris qu'un de mes nouveaux domestiques. . .

L I S E T T E.

Un seul, Madame ! la médisance, qui ordinairement exagère, est bien modeste sur mon chapitre.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

L'un d'eux souvent me complimente ,
Et m'entretient de son tourment.

L'autre m'appelle sa charmante ;

Le troisieme m'en dit autant.

Si j'en crois leurs discours , Madame ;

L'Amour les tient tous sous ses loix.

Je pense que la même flamme

Les occupe aujourd'hui tous trois.

Mais je vous assure qu'il n'y a rien de sérieux.

Madame DESROCHES.

Du sérieux chez moi ! Je voudrais bien voir cela !

L I S É T T E.

Mais, Madame, je crois qu'il vaut mieux que le badinage.

Madame DESROCHES.

Retirez-vous , raisonneuse.

SCENE X.

Madame DESROCHES.

LA friponne est rusée ; je n'en pourrai tirer aucun éclaircissement. Si je questionnois Lucile ; elle est simple & naïve Non Ces sortes de questions font souvent dangereuses Il faut auparavant

354 LA MERE EMBARRASSÉE ;

être sûr de son fait. Tout ceci , après tout ,
ne'st encore qu'une conjecture.

Air : Martin je me nomme.
Guillot est un bon garçon ,
Qui prend vite du soupçon
C'est lui qui vient.

SCENE XI.

Madame DESROCHES , GUILLOT.

GUILLOT.

Suite de l'air précédent.

OUFFE.

Madame DESROCHES.

Que veux-tu ?

GUILLOT.

Pétouffe.

Madame DESROCHES.

Air : Du Confiteor.

Pourquoi venir si promptement ?

GUILLOT.

Je viens , Madame , en diligence ;

Vous avertis qu'absolument

On vous fait de la manigance.

Morgué , je fis sûr de cela.

Madame DESROCHES.

Quelle preuve as tu ?

OPÉRA-COMIQUE.

555

GUILLOT.

La voilà.

On ma glissé ces deux jaunets dans la main,
pour faire entrer, ce soir, des menétriers par
la porte du jardin.

MADAME DESROCHES.

(A part.) Ceci mérite attention. *(Haut.)*
Tu les as reçus, ces deux louis !

GUILLOT.

Jarnonbille ! si je n'avais pas craint de
leur casser la tête, je leur aurois jettés à la
face. Tenez, tenez, v'là trois gaillards qui
venont. Vous pourrez trouver le dénicheur
de marles. . . .

MADAME DESROCHES.

Qu'est-ce qui vient ?

GUILLOT.

C'est Frontin, le Concierge, & l'Inten-
dant.

MADAME DESROCHES.

Tous trois ensemble ?

GUILLOT.

Oui.

MADAME DESROCHES.

Bon. Il me vient une idée. Retire-toi pour
un instant ; laisse-les venir. Quand ils seront
ici ; tu viendras du jardin tout effrayé, & tu
diras que ma fille se trouve mal.

GUILLOT.

Je ferons votre ordonnance.

SCENE XII.

Madame DESROCHES.

Air : Le cher voisin.

L'EMPRESSEMENT à secourir
L'objet qui nous attache,
Suffira pour me découvrir,
Le galant qui se cache.

Les voici. Mettons-nous dans ce coin.

SCENE XIII.

FRONTIN, ROBERT, RAPIN.

RAPIN, *à part.*

EH ! bien ? comment va notre affaire ?

FRONTIN.

(Haut.) A merveille. *(À part.)* Il faut lui en donner pour son argent.

ROBERT.

As-tu de bonnes nouvelles ?

FRONTIN.

Les meilleures du monde. *(Bas.)* Sans ce maroufle d'Intendant qui nous écoute, je vous dirois....

RAPIN.

Conte moi, je te prie....

FRONTIN, *bas.*

Si ce belître de Concierge n'étoit pas là, je pourrois. . . .

RAPIN.

Monsieur Robert, j'ai à parler à Frontin de la part de Madame.

ROBERT.

Monsieur Rapin, je suis chargé d'une pareille commission. Je n'ai qu'un mot à lui dire.

RAPIN.

Viens donc ; que je t'apprenne. . . .

ROBERT.

Oh ! parbleu, tu m'écouteras.

(*Ils le tiraillent.*)

FRONTIN.

Aye, aye, aye. Eh ! Messieurs, respectez l'habit de notre Maitresse.

SCENE XIV.

RAPIN, FRONTIN, ROBERT,
GUILLOT.

GUILLOT, *essoufflé.*

Air : *Allons voir, allons voir, allons voir.*

AU secours, au secours, au secours.

Je suis tout hors de moi-même.

Au secours, au secours, au secours.

Je craignons tout pour ses jours.

La pauvre fille ! elle se meurt.

358 LA MERE EMBARRASSÉE,
TOUS TROIS.

Qui ?

GUILLOT.

Lisette. Non ; je me trompe : c'est Lucile.

TOUS.

Lucile !

(Ils partent.)

SCENE X.V.

GUILLOT.

Air. Ah ! qu'il y va gaiment ?

J'ADMIRE leur empressement :

Ah ! qu'ils vont promptement !

Ils courent tous également.

Sarpenté , quelle vitesse !

Ah ! qu'ils aiment leur maîtresse !

Ah ! qu'ils vont promptement !

La peste ! comme ils ont avalé le goujon !
oh ! oh ! voilà Madame qui les ramène.

MADAME DESROCHES, dans la coulisse.

Je vous remercie de votre zèle. Ce n'é-
toit rien. Ne vous éloignez pas ; j'ai à vous
parler.

S C E N E X V I.

Madame DESROCHES, GUILLOT.

Madame DESROCHES.

ME voilà tout aussi avancée que je l'étois.*Air : Je suis la fleur.*

Chez toutes les trois j'ai vu le même trouble,

Et la même ardeur pour aller.

Mon embarras, à cet aspect, redouble,

Et je n'y puis rien démêler.

Dis-moi, Guillot ; quand tu leur as annoncé la fausse maladie de ma fille, n'as-tu rien remarqué sur leurs visages ?

GUILLOT.

Oh ! que si ; tenez, ils sont devenus tout blêmes, & puis...

Madame DESROCHES.

Quoi ?

GUILLOT.

Air : Réveillez-vous.

Je fis un bon Philosophe.

Madame DESROCHES.

Qu'as-tu donc découvert enfin ?

GUILLOT.

J'ai vu que l'un d'eux étoit triste,

L'autre affligé, l'autre chagrin.

Madame DESROCHES.

La belle découverte ! fais-moi venir Robert ; je les retournerai de tant de façons que je sçaurai la vérité.

S C E N E XVII.

Madame DESROCHES, ROBERT.

Madame DESROCHES.

ROBERT, il nous arrive demain grande compagnie.

ROBERT, *gaiment.*

Compagnie, Madame?

Madame DESROCHES.

Oui ; c'est un gendre qui me vient.

ROBERT :

Ciel !

Madame DESROCHES.

Il faut le loger.

ROBERT.

C'est ce qui m'embarrasse ; Madame ?

Madame DESROCHES.

Air : Sans dessus , dessous.

Mettez-le dans l'appartement

Qu'on rétablit dernièrement.

ROBERT.

On ne le peut présentement,

A cause d'un dérangement ;

Car , pour en ôter la poussière,

Sans dessus dessous , sans devant derrière ;

Le

Le lit & les fauteuils sont tous
Sans devant derriere, sans dessus dessous.
Madame DESROCHES.

Air : *J'ai bien la meilleure femme.*

Au corridor de derriere,
Vous pourriez....

ROBERT.

Tout est bâclé.

Votre fils le mousquetaire,
En partant, en prit la clé.

Madame DESROCHES.

Vis à vis est une chambre.

ROBERT.

Oui ; mais cela ne se peut.

Le vent du mois de Décembre

Creva le toit ; il y pleut.

Madame DESROCHES.

Faites comme vous voudrez ; il me faut
un endroit, & qu'il soit prêt demain. Le
mariage de ma fille est assez important...
Vous vous troublez ! qu'avez-vous ?

ROBERT.

Hélas ! Madame, j'ai eu le malheur de
perdre une maitresse que j'aimois éperdue-
ment !

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

Depuis ce moment fâcheux,

Quand on parle de tendresse,

De mariage, de nœuds,

Tome II.

Q

362 LA MERE EMBARRASSÉE.

Il me prend une foiblesse.

Aye, &c.

Ma force me laisse.

Aye, &c.

Souffrez de grace que je me retire.

Madame DESROCHES.

Voilà l'homme que je cherche. Voyons
toujours les autres pour plus de sûreté.

SCENE XVIII.

FRONTIN, Madame DESROCHES.

Madame DESROCHES.

F FRONTIN !

FRONTIN.

Me voilà, Madame.

Madame DESROCHES.

Je marie demain ma fille.

FRONTIN, à part.

C'est de mon mariage qu'elle entend parler.
Feignons.

Madame DESROCHES.

Je t'ai choisi pour aller au devant de mon
gendre.

FRONTIN.

Moi !

OPERA-COMIQUE.

363

MADAME DESROCHES.

*Air : Il faut partir , car le tems presse.
Il faut partir ; je te l'ordonne.*

FRONTIN.

Hélas ! j'en suis au désespoir !

MADAME DESROCHES.

Eh ! pourquoi donc ? Cela m'étonne.

FRONTIN.

J'ai toujours fait jusqu'ici mon devoir :

Mais celui-ci n'est pas en mon pouvoir.

Que votre bonté me pardonne.

MADAME DESROCHES.

Que j'en sçache au moins la raison.

FRONTIN.

Hier au soir ,

Air : Le long de-çà.

D'une malheureuse butte

Descendant , cahin , caha ,

Je fis certaine culbute

Qui rudement m'écorcha ,

Le long de-çà , le long de-là.

Grands Dieux ! quelle chute !

Longtems il m'en souviendra.

Il m'est impossible d'aller à cheval.

MADAME DESROCHES.

*Eh ! bien , tu n'iras pas. Mais d'où vient
que tu es si triste ?*

Q ij

364 LA MERE EMBARRASSÉE,

FRONTIN.

Madame . . . C'est . . . la force du mal . . .
Et puis en été . . . quelquefois . . . quand . . .
nous approchons de . . . la canicule . . .

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Certaine vapeur qui m'offusque . . .

Me tient . . . depuis cet endroit . . . jusque . . .

Madame DESROCHES.

Quel langage !

FRONTIN.

Par tout le corps . . .

Je sens un feu . . . puis une glace . . .

Madame , excusez si je sors ;

Je ne sçaurois rester en place.

Madame DESROCHES.

Dis à mon Intendant que je l'attends
ici . . . Et de deux. Il faut voir le troi-
sième.

SCENE XIX.

Madame DESROCHES , RAPIN.

Madame DESROCHES.

MONSIEUR Rapin , il se présente une
occasion où j'ai besoin d'un service
d'ami.

Air : Le Seigneur Turc.

Il faut , dans ce cas urgent ,
Que l'on me seconde.
Je vous connois obligeant ;
Sur vous mon espoir se fonde.

R A P I N.

Je suis tout prêt d'obéir.
Madame , pour vous servir ;
J'irois au bout du monde.

Que faut-il faire ?

Madame D E S R O C H E S.

Me trouver trois ou quatre mille francs...
Oui ; ce sera assez pour les frais du mariage
de ma fille.

R A P I N , à part.

O Dieux !

Madame D E S R O C H E S.

C'est demain qu'il me faut cela.

R A P I N.

Je suis au désespoir.

Madame D E S R O C H E S.

Quoi ! vous ne pouvez....

R A P I N.

Non , Madame.

Madame D E S R O C H E S.

Air : Que je suis noir.

Vous m'avez fait , sans peine ;

Q iij

366 **LA MERE EMBARRASSÉE,**

Prêter dix mille écus.

R A P I N.

Depuis une semaine ,

Cela ne se peut plus.

Madame D E S R O C H E S.

L'affaire est d'importance.

Il faut faire un effort.

R A P I N.

Madame , en conscience ,

Crédit est mort.

Madame D E S R O C H E S.

Puisque cela ne se peut absolument , faites
apporter une table ; que je vous dicte un mot
de lettre.

R A P I N.

Dispensez-m'en , je vous en supplie.

Air : J'en mourrois.

Hier une fièvre de rhume

Me prit , en sortant du bois ;

Je la sens qui se rallume ,

Et j'en tremble jusqu'aux doigts,

Je n'sçauois

D'aujourd'hui tenir la plume ;

J'en mourrois.

(Il sort.)



SCÈNE XX.

Madame DESROCHES.

VOILÀ l'événement le plus singulier qui se soit vû , & je m'y perds. Sont-ils d'intelligence , ou ne le sont-ils pas ? C'est ce que j'ignore. Au surplus , qu'ai-je affaire de cet éclaircissement ? Toute réflexion faite , je dois les renvoyer tous trois. C'est le parti le plus convenable ; il est même de conséquence que cela soit avant l'arrivée du Comte de Rosmont & de son fils. C'est pourquoi je vais. . .

SCÈNE XXI.

Madame DESROCHES , GUILLOT.

GUILLOT.

MADAME , il vient d'arriver un homme qui dit comme ça que vous attendez ce soir un gendre.

Madame DESROCHES.

Eh ! bien ?

Q iv

Air : *Des fraises.*

Vous m'en voyez désolé.

Quel malheur effroyable !

Le beau gendre a détalé.

On dit qu'il s'en est allé

Au diable , &c.

Tenez , cette lettre vous expliquera tout ça.

SCENE XXII.

Madame DESROCHES.

VOYONS. (*Elle lit.*)

» Madame , je suis au désespoir de ne
 » pouvoir pas vous tenir parole. Mon fils
 » que j'attendois cette semaine a disparu su-
 » bitement. Toutes les recherches que j'en ai
 » faites ont été inutiles. Je serois fâché que
 » les engagemens que nous avons ensemble
 » fussent un obstacle à l'établissement de
 » Mademoiselle votre fille ; & dans l'incer-
 » titude où je suis du sort de mon fils , je
 » crois que vous ne pouvez mieux faire que
 » de la pourvoir , si vous en trouvez l'occa-
 » sion. «

Le Comte de Rosemont.

Ceci change les choses de face ; ne congédions encore personne. Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour remplacer l'amant fugitif.

Air : Qu'on apporte bouteille.

Sa perte est réparable ;

J'aurois tort d'en gémir.

D'une occasion favorable

Songons plutôt à nous servir.

Lisette !

SCÈNE XXIII.

Madame DESROCHES, LISETTE.

Madame DESROCHES.

ENVOYEZ moi vite Robert, l'intendant,
& Frontin.

LISETTE.

A l'égard de Frontin, Madame ; je crois que cela est inutile.

Madame DESROCHES.

Pourquoi donc cela ?

LISETTE.

Le pauvre garçon, la maladie du pays l'a pris. Il est allé quitter votre habit pour reprendre le sien.

Q v

370 *LA MERE EMBARRASSÉE ;*

Madame DESROCHES.

Sans m'en prévenir ! Qu'est-ce que cela signifie ?

L I S E T T E.

Voici les deux autres.

Madame DESROCHES.

Laissez-nous un moment.

S C E N E X X I V.

Madame DESROCHES, ROBERT ;
R A P I N.

Madame DESROCHES.

MESSIEURS, il ne s'agit point ici de feindre, ni de vous cacher.

Air : La nuit & le jour.

Je sçais que, dans ces lieux ;

On me fait un mystère ;

Et que l'un de vous deux

Se cache ici, pour faire

L'amour.

Pourquoi ce détour ?

R O B E R T.

Qui vous a dit cela, Madame ?

R A P I N.

Erontin vous auroit découvert ? . . .

Madame DESROCHES, *bas.*

Frontin étoit le confident : sa retraite ne m'étonne plus. (*Haut.*) Il suffit que j'ai tout appris ; mais mon dessein n'est pas de vous en faire un crime.

Air : Non , je n'en ferai que rire.

Quand on est de bonne foi ,

Je veux bien que l'on soupire.

Doit-on s'en plaindre ? Et pourquoi

Blâmer votre martyre ?

Non , je n'en fais que rire ,

Moi ;

Non , je n'en fais que rire.

R O B E R T.

Vous avez raison , Madame.

R A P I N.

Les métamorphoses ne sont pas une nouveauté.

Air : N'y a pas d'mal à ça.

Jupiter lui même

Prit ce parti-là.

Son amour extrême

Fit qu'il se cacha.

Madame DESROCHES.

N'y a pas d'mal à ça.

Au contraire , je serois charmée que celui qui est ici déguisé fût un parti sortable pour ma fille.

Q vj

372 LA MERE EMBARRASSÉE,

R A P I N.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire
qu'elle étoit promise.

R O B E R T.

J'ai sçu la même chose par vous même.

Madame D E S R O C H E S.

Il est vrai : mais son mariage est rompu. . . . Ainsi que celui qui l'aime se déclare.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Je lui certifie

Que dès aujourd'hui

Je ferai son bonheur. Oui

La chose est finie :

Ma fille est à lui.

R O B E R T.

Vous lui accorderez Lucile ?

R A P I N.

Vous en ferez votre gendre ?

Madame D E S R O C H E S.

Il peut y compter.

R O B E R T.

Quelle joye !

R A P I N.

Quelle satisfaction !

ENSEMBLE.
Souffrez, Madame, qu'à vos genoux

MADAME DESROCHES.

Air : C'est un rêve que cela.

Vous me surprenez ! Quoi ! tous deux
Au même objet votre amour vif !

RAPIN.

Un rival se montre à mes yeux !
Rien n'est égal à ma surprise.

ROBERT.

C'est un concurrent que je vois-là !

MADAME DESROCHES.

Est-ce un rêve que cela ?

ROBERT.

Mon père est un riche négociant de Lyon.
Il peut me donner cent mille écus.

VX RAPIN ?

Le mien, célèbre Avocat, peut m'en donner autant.

ROBERT.

Acquittez votre parole.

RAPIN.

Je vous somme de votre promesse.

MADAME DESROCHES.

Air : Comment faire ?

Voici bien un autre embarras.

Messieurs, je ne m'en dédis pas,

Et suis prêt à tous satisfaire.

374 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

Mais je vois en vous deux rivaux ;
Vos rangs & vos biens sont égaux.
Comment faire ?

Vous êtes ici du même jour. Je ne puis
contenter l'un , sans faire injustice à l'autre.
Voulez-vous m'en croire ? Laissez à ma fille
la liberté du choix entre vous deux.

ROBERT.

Volontiers.

RAPIN.

J'y souscris.

Madame DESROCHES.

Je vais la chercher.

SCENE XXV.

RAPIN, ROBERT.

RAPIN.

Air : Ah ! ah ! voyez donc comme.

DIEU de Cythere,
Tu vas payer mes feux.

Je touche au moment d'être heureux.

ROBERT.

Il se berce d'une chimère.

Ah ! ah ! ah ! voyez donc comme il y viendra !

R A P I N.

La ritatou , salira' lon fa.

R O B E R T , *à part.*

Je ne crois pas que ce freluquet puisse balancer mon mérite.

R A P I N , *à part.*

Lucile seroit sans goût , si elle préféreroit ce gros pouffif.

S C E N E X X V I.

MADAME DESROCHES, LUCILE,
ROBERT, RAPIN, LISETTE,
LE MARQUIS.

MADAME DESROCHES.

VENEZ , ma fille ; la nouvelle que j'ai à vous apprendre doit vous faire plaisir. On veut vous marier.

L U C I L E , *tristement.*

Me marier , ma chère mère !

(Lisette & le Marquis paroissent.)

MADAME DESROCHES.

Oui , à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

L I S E T T E , *bas au Marquis.*

Voici le moment. Approchez.

SCENE XXVII. & dernière.

Les Acteurs précédens.

MADAME DESROCHES.

VOUS ne répondez-rien ? Seriez-vous fâchée ?

LUCILE, *voyant le Marquis.*

Non, vraiment.

MADAME DESROCHES.

Tenez ; ces Messieurs sont toute autre chose que ce qu'ils ont paru jusqu'à présent. Ce sont des amans déguisés qui vous recherchent : mais on ne veut pas gêner votre inclination. Celui pour qui vous vous déclarerez, vous épousera. Choisissez.

LUCILE.

Vous me le permettez, ma chere mere.

MADAME DESROCHES.

Oui, ma fille.

LUCILE.

Air : Qu'importe ?

Mais, en choisissant un époux, *(bis.)*
Je vais faire quelque jaloux.

ROBERT.

Qu'importe ? *(bis.)*

R A P I N.

Sans vous contraindre, expliquez-vous,

Et sçachons qui l'emporte.

L U C I L E.

Je vais obéir.

Air : Le Coucou.

Je crois, Monsieur, fort estimable.

R O B E R T.

Grands dieux ! quel plaisir je ressens !

L U C I L E.

Monsieur me paroît fort aimable :

Mais voilà celui que je prends.

L E M A R Q U I S, transporté.

Belle Lucile !

R A P I N.

Ciel !

R O B E R T.

Que vois-je ?

Madame D E S R O C H E S.

Frontin !

L E M A R Q U I S.

Non, Madame.

Air : Quand on a prononcé.

Frontin a disparu ; mais voici , dans sa place ,

Un nouveau soupîrant qui vous demande grace.

R A P I N.

Ce discours me confond.

R O B E R T.

Je demeure interdit.

376 *LA MERE EMBARRASSÉE,*

LE MARQUIS.

Considérez Rosemont sous ce nouvel habit.

Air : *La serrure.*

C'est moi qu'un heureux mariage

Doit unir avec cet objet.

Vous me devez cet avantage.

Madame. DESROCHES.

Quel titre avez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce portrait.

Madame DESROCHES.

Oui ; voilà le portrait que j'ai remis à
Monsieur le Comte de Rosemont. Messieurs,
mon gendre est retrouvé. Vous m'entendez.

LE MARQUIS.

Je suis fâché , mes chers rivaux , de ne
vous avoir pas mieux servis. Jugez vous même
si je le pouvois.

RAPIN.

Allons cacher mon trouble.

(Il sort.)

ROBERT.

L'éloignement est mon seul remède.

(Il sort.)

LE MARQUIS.

Puis-je espérer , Madame , qu'un prompt
hyménée. . .

OPERA-COMIQUE. 379

MADAME DESROCHES.

J'y consens ; mais la présence de Monsieur le Comte me paroît nécessaire.

LE MARQUIS.

Je viens d'y envoyer. Il arrivera demain.

Air : Charmant Zéphyr.

A Lucile... A mes desirs hâtez-vous de vous rendre.

A la mere... Dès aujourd'hui customez mon amour.

MADAME DESROCHES.

Depuis un mois vous nous faites attendre ;

Vous pouvez bien , je crois , attendre un jour.

LE MARQUIS.

Permettez du moins qu'en attendant l'infant de ma félicité , je vous donne la petite fête que les jardiniers du village ont préparée par mes ordres.

MADAME DESROCHES.

Je le veux bien ; où sont-ils ?

LE MARQUIS.

Dans un bosquet du jardin , où je vais avoir l'honneur de vous conduire.



DIVERTISSEMENT.

Air : Pour le Marquis.

EN vain la Déesse des fleurs
Fait briller à nos yeux les plus vives couleurs,
Pour nous enlever notre hommage.
Sur sa blancheur,
Sur sa fraîcheur,
L'Amour vous donne l'avantage.
Elle ne regne qu'au printemps;
Vous triomphez dans tous les tems.

Air : Pour Guillot.

Vous qui devez bientôt être en ménage,
Pour vivre en paix, suivez cette leçon;
N'allez point, hors de la maison,
Porter une flamme volage.
La femme est une terre où rien ne vient à bien,
Qu'à force d'entretien.
Pour être bonne,
Elle a besoin
Que l'on y donne
Tout son soin.

Air : Pour Lucile.

Quand vous éprouvez nos refus;
Amans, ne nous en blâmez plus.
Il faut nous tenir en réserve,
Pour le soutien de nos appas.
L'éclat des fleurs ne se conserve;
Qu'autant que l'on n'y touche pas.

VAUDEVILLE.

Air : *Menuet de Grandval.*

UN fleur ne me fait envie ;
Que dans la première saison :
Plusieurs l'aiment épanouie ;
Moi , je ne l'aime qu'en bouton.



Le Rosier , Dieu de la tendresse ,
Est l'image de tes douceurs :
Il a des épines sans cesse ;
Mais il n'a pas toujours des fleurs.



Allez au jardin de Cythere ,
Cueillir le jasmin & l'œillet ;
Mais , croyez-moi , jeune Bergere ;
Laissez & narcisse & muguet.



Gardien d'une Beauté captive ,
Qu'espérez-vous de tous vos soins ?
Des fruits qu'un Jardinier cultive ,
C'est lui qu'on voit goûter le moins.



L'honneur du sexe est une chose
Qu'on doit bien tenir à couvert ;
Plus délicat que n'est la rose ,
L'haleine d'un Zéphyr le perd.

Du pavot la tête est brillante ;
 Cependant il nous assoupit :
 C'est l'image bien ressemblante
 D'un beau visage sans esprit.



C'est un Jardinier bien farouche
 Que l'Hymen. A ses fleurs , hélas !
 Il ne peut souffrir que l'on touche ,
 Et lui-même n'y touche pas.



Cessez , Iris , de me reprendre ,
 Si j'en come à plus d'un objet.
 Ne sçavez-vous pas qu'il faut prendre
 Plus d'une fleur pour un bouquet :



Cueillez des lys & des jonquilles ;
 Ils renaîtront dans quelques mois.
 Il est une fleur , jeunes filles ,
 Qu'on ne peut cueillir qu'une fois.



Auteurs qui cherchez les suffrages ,
 Et qui voulez être applaudis ,
 Semez des traits dans vos ouvrages :
 Sans les fleurs on n'a point de fruits.

F I N.

LA
RÉPÉTITION
INTERROMPUE,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE;
AVEC UN PROLOGUE.

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre
de la Foire, en 1735.*



AVANT-PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉPÉTITEUR, UNE ACTRICE.

LE RÉPÉTITEUR.

**** H! vous voilà, Mademoiselle, vos ca-
 ** A ** marades vont-ils s'assembler?

UNE ACTRICE.

Ils ne tarderont guères : ils n'attendent que l'heure. Voulez-vous bien que je vous fasse quelques petites observations pendant que nous sommes seuls?

LE RÉPÉTITEUR.

Sur quoi?

UNE ACTRICE.

L'Auteur a fort mal distribué ses rôles.

LE RÉPÉTITEUR.

Comment?

UNE ACTRICE.

Par exemple, il donne le rôle de pere à un sujet qui se trouvera déplacé dans ce caractère.

Air :

AVANT-PROLOGUE. 323

Air : A l'envers.

Tous les jours il lave son cœur ;

Cet Acteur :

Peut-il faire le censeur ,

Le grondeur ?

Le plaisant moraliseur ,

Qu'un bûveur !

LE RÉPÉTITEUR.

Apparemment que l'Auteur a eu ses raisons pour cela.

UNE ACTRICE.

Les rôles d'amoureux & d'amoureuse ne sont pas en meilleures mains.

Air : Qu'importe ?

Votre maitresse & votre amant

Sont en querelle à tout momens ;

Ils s'en veulent mortellement.

LE RÉPÉTITEUR.

Qu'importe ? (bis.)

UNE ACTRICE.

Pourront-ils jouer tendrement

Des rôles de la sorte ?

LE RÉPÉTITEUR.

Allez ; ils s'en tireront bien.

UNE ACTRICE.

Et moi ! me faire faire la mere à mon âge !

Tome II.

R

LE RÉPÉTITEUR.

Il faut que l'Auteur ait appris que , depuis que vous êtes au Théâtre , vous avez fait quelquefois la mere avec avantage. Quoi qu'il en soit , il faut se conformer à son intention ; nous avons intérêt de le ménager. (*Trois heures sonnent.*) Ah ! trois heures sonnent : on s'assemble. Tout le monde est-il ici ?

SCENE II.

Tous les Acteurs paroissent , excepté un.

UNE ACTRICE.

IL ne nous manque que Desjardins.

LE RÉPÉTITEUR.

Cela ne doit pas nous empêcher de commencer. Sans doute il se trouvera à sa Scene. Retirons - nous. Observez bien vos entrées. Songez , Messieurs , que l'auteur m'a fait dire qu'il feroit *ier incognito*. Commençons par le Prologue.

(*Al l'Orchestre.*)

Messieurs , jouez l'ouverture.

(*On joue l'ouverture.*)



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

MELPOMENE, THALIE.

THALIE.

Air : Jou , jou pour ces fillettes.



RAVE Melpomène , avancez ; (bis.)

Eh ! vite , en ces lieux paroissez :

Votre sœur vous en prie.

Venez , suivez Thalie , venez ;

Venez , suivez Thalie.

MELPOMENE *déclame.*

Soutenez-moi , ma sœur ; je frissonne d'effroi ;

Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.

Osons-nous , en ces lieux , mettre un pied téméraire ?

Nous à la foire , nous ! eh ! qu'y venons-nous faire ?

THALIE.

Air : O reguingué , ô lon , lan la.

Il est aisé de deviner

Ce qui nous y peut amener ;

R ij

P R O L O G U E.

O lon , lan la , ô reguingué.
 Nous allons faire un Dialogue ,
 Qui pourra servir de Prologue.

M E L P O M E N E.

De vos soins importans jugeant par votre ardeur ,
 J'avois dans vos desseins conçu plus de grandeur.
 Quelle erreur vous séduit ? Se peut-il que Thalie ,
 Pour de pareils Sujets , jusqu'à ce point s'oublie ?

T H A L I E.

Air ; Non , je ne ferai point.

Il est beau de chercher ceux que le Sort accable ;
 C'est d'un cœur généreux la marque véritable.
 Est-ce un crime pour nous de venir en des lieux
 Où l'on voit si souvent venir les autres Dieux ?

Air : Robin turelure , lure.

La Déesse des Amours
 Ici montre sa ceinture ;
 Momus y vient tous les jours ;
 Turelure ;

Souvent on y voit Mercure ;

Robin turelure , lure.

M E L P O M E N E.

Ce qu'ont fait tous ces Dieux doit-il passer pour loi ;
 Et leur exemple est-il une règle pour moi ?
 Par amitié pour vous je viens ici me rendre ;
 Mais quels sont vos projets ? Daignez me les apprendre ;
 A de frivoles jeux vous livrant aujourd'hui ,
 Prêtez-vous aux Forains un criminel appui ?

Abandonneriez-vous cet illustre comique ,
 Qui produit les effets du sublime tragique ,
 Qui flatte en attristant , réjouit par des pleurs ,
 Et par la pitié seule intéresse les cœurs ?

THALIE.

Non ; je ne viens ici que pour m'amuser :
 j'ai appris qu'on faisoit aujourd'hui la Répé-
 tion d'une Pièce nouvelle : je viens la voir.

MELPOMÈNE.

Ma sœur , occupez mieux vos soins & votre esprit ,
 Et d'un instant perdu connoissez tout le prix ;
 Concevez des desseins dignes de votre gloire ,
 Tandis que des héros je chante la victoire ,
 Que d'un tyran jaloux je peins l'ambition ,
 Que je conduis les Grecs aux rives d'Ilion ;
 Que je décris l'effroi , la flamme , le carnage ,
 Les transports de l'amour , la vengeance , la rage ,
 Les temples profanés , les enfans éperdus ,
 Dans la foule des morts les vieillards confondus ;
 Vous qui fuyez l'horreur , plus douce & plus tranquille ,
 Critiquez noblement les défauts de la ville :
 Corrigez ces abbés pétris d'ambre & de musc ,
 Dont la main téméraire affronte un coup de busc :
 Frondez ces jeunes gens , vains fardeaux de la terre ,
 Braves pendant la paix , poltrons pendant la guerre ;
 Ces esprits enchaînés par la prévention ,
 Qui décident de tout sur leur opinion ,

Ces politiques vains , ces graves inutiles ;
 Qui donnent des combats fans fortir de leurs villes ,
 Qui fans cefſe courant de Parme à Pozzolo ,
 Vont , avec la raifon , ſe noyer dans le Pô.
 Peignez ces efprits forts , ces femmes de courage ,
 Qui d'un procès perdu foutiennent le dommage ;
 Qui perdent leur époux avec un front ſerein ,
 Et qui donnent des pleurs à la mort d'un ſerin.
 Tracez-moi les portraits de ces maris infâmes ,
 Qui ſe montrent jaloux pour rencherir leurs femmes ;
 De ceux dont les larcins enſient les revenus ,
 Aux dépens de l'honneur , aux honneurs parvenus.

T H A L I E.

Air : Amis , ſans regretter Paris.

Vous m'ordonnez de critiquer ;

J'obéis , Melpomene.

Jé commence par attaquer

Votre humeur ſi hautaine.

A quoi bon ces termes ampoulés , ces ex-
 preſſions gigantesques ? Vous êtes toujours
 guindée au ſommet du Parnaffe , & vous
 n'agiſſez que par compas & meſure. En vé-
 rité il ne vous manqueroit plus que de cra-
 cher avec majeſté & de vous moucher en
 tro iſtems.

M E L P O M E N E.

Du langage forain je connois la licence :

Ma sœur , cessez de grace un discours qui m'offense.

Venez , suivez mes pas ; quittons ces lieux impurs :

Je sens que je frémis à l'aspect de ces murs.

T H A L I E.

Dispensez-moi de l'honneur de vous suivre : l'heure de la Répétition approche.

Air : J'offre ici mon sçavoir faire.

Pour la voir , je veux attendre ;

Je prétends rester jusqu'au bout ,

Pour pouvoir profiter de tout : *(bis.)*

Il faut tout voir & tout entendre. *(bis.)*

M E L P O M E N E.

Adieu donc , puisqu'enfin je n'ai pu vous résoudre ;

Mais , malgré vos lauriers , craignez encor la foudre :

Je voulois , par des soins dignes de mon grand cœur ,

Vous ôter , malgré vous , le bandeau de l'erreur ;

Prévenir vos regrets & vous rendre à la gloire.

Votre esprit obstiné refuse de m'en croire.

Eh ! bien , puisque ces lieux ont pour vous tant d'attraits ,

Restez-y , mais pour voir trahir tous vos souhaits.

Veuillent les justes Dieux , au gré de mon envie ;
 Confondre des Sujets protégés par Thalie.
 Puissiez - vous voir regner , dans ces lieux pleins d'hor-
 reur ,
 Le désordre & le trouble , enfans de la fureur.
 Pour empêcher l'effet de la pièce nouvelle ,
 Que la discorde affreuse & la haine cruelle ,
 Sur l'Actrice & l'Acteur secouant leur flambeau ,
 Renversent jugement , mémoire , esprit , cerveau :
 Et pour leur souhaiter tous les travers ensemble ,
 Qu'au théâtre François ce théâtre ressemble.

S C E N E I I.

T H A L I E.

Voilà une de ces prudes qui , voulant cor-
 riger les autres , se livrent à tout ce que
 la passion leur inspire.

A U P U B L I C.

M E S S I E U R S ,

Je vous prie de vouloir bien vous unir
 avec moi , pour détourner un présage si fu-
 neste.

Air : Ton humeur est , Catherine.

Cet Opera , pour vous plaire ,

Et mériter votre appui ,

Sort de la route ordinaire ,

Dans la Piece d'aujourd'hui.

Cette Piece singulière

De son ardeur est le fruit.

Que l'indulgence tolere

Ce que le zèle a produit.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

LE RÉPÉTITEUR.

LA MÈRE.

LE PÈRE.

L'AMOUREUX.

L'AMOUREUSE.

LA PETITE FILLE.

LA SOUBRETTE.

CRISPIN.

LA SOUFFLEUSE.

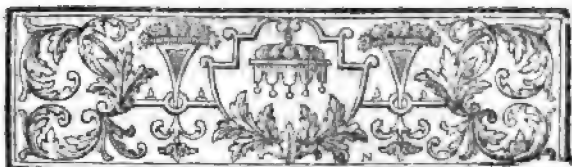
GAMBILLARD.

CHEVROTIN.

L'AUTEUR.

LE NOTAIRE.

La Scène est sur le Théâtre de l'Opéra-Comique.



L A

RÉPÉTITION INTERROMPUE, OPERA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉPÉTITEUR, *toujours censé présent*,
Madame ARGANTE, M. GAMBIL-
LARD, *Maître à danser*, M. CHEVRO-
TIN, *Maître de Musique*.

Madame ARGANTE.



ONSIEUR CHEVROTIN, je suis
charmé de votre exactitude.

CHEVROTIN.

Madame, rien ne vous flatte plus que l'hon-
neur de vous servir.

R vj

396 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*

Madame A R G A N T E.

Monsieur Gambillard, je suis contente de votre ponctualité.

G A M B I L L A R D.

Madame. . .

Madame A R G A N T E.

Le mariage de ma fille qui ne devoit se terminer que dans quelques jours, est arrêté pour ce soir. Il faut tenir votre divertissement prêt. Que cela soit joli, galant, bien entendu & à peu de frais.

G A M B I L L A R D.

Vous ferez satisfaite.

Madame A R G A N T E.

Que cela n'ennuie point. Que cela soit court. Pourvu qu'il y ait une chaconne, une loure, une bourée, une courante, un passe-pied, quelques menuets & un branle, cela suffira, je pense.

G A M B I L L A R D E T C H E V R O T I N.

Oh !

Madame A R G A N T E.

Air : *Voilà l'homme, l'homme, l'homme.*

Attendez un peu, j'oublie

Un corillon qu'il faudra ;

Cette danse est ma folie.

G A M B I L L A R D.

Ah ! que nous ordonnez-vous ?

Madame ARGANTE.

Faut-il tant qu'on se récrie !

CHEVROTIN.

C'est pour faire un Opéra.

Madame ARGANTE.

Vous raccourcirez cela comme vous l'entendrez ; mais faites en sorte que tout ce que je demande y soit.

GAMBILLARD.

Allez ; laissez nous faire.

CHEVROTIN.

Voulez-vous voir un échantillon de ma musique ?

Madame ARGANTE.

Volontiers.

CHEVROTIN, *chante.*

Rassemblez-vous , rassemblez-vous.

LE RÉPÉTITEUR *l'interrompt.*

Avec votre permission, Monsieur : pour un Maître de Musique , vous ne témoignez pas assez d'amour-propre. Avant que de chanter, il faut étaler ses graces , se flatter le menton , rire-agréablement , & préluder.

CHEVROTIN.

Il faut vous obéir , Monsieur. (*Il prélude & fait ce que le Répétiteur lui a dit.*) La , la , la , hem , hem.

(*Il chante.*)

398 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*

Rassemblez-vous , rassemblez-vous.

Accourez , accourez tous

Madame A R G A N T E.

Doucement , doucement : voulez-vous rassembler chez moi la ville & les fauxbourgs ?

G A M B I L L A R D.

Air : *De tous les Capucins.*

Ce sont les plaisirs qu'il appelle ;

Les ris , les jeux & leur séquelle :

Il ne leur faut point de couverts.

Madame A R G A N T E.

Oh !

C H E V R O T I N.

N'en ayez point d'épouvante.

Madame A R G A N T E.

Ils ont tous des gosiers ouverts ;

Bûvants & mangeants comme trente.

G A M B I L L A R D.

Moi , je commence par un pas de deux.

(*Il danse en chantant.*)

La , la ; la , la . . .

L E R É P É T I T E U R.

Un moment, Monsieur. Votre air n'est pas assez imposant pour un Maître de Danse. Marquez mieux cette fierté inséparable du talent.

G A M B I L L A R D , *d'un air grave.*

Je commence donc par un pas de deux avec

une jolie danseuse : je lui prends les mains , je lui fais faire un balancé , un pas glissé en arriere ; & nous finissons par des caprioles & des sauts de pendu.

Madame ARGANTE.

Je m'en rapporte à vous. Ah ! ça, Messieurs, à ce soir.

SCENE II.

Madame ARGANTE, MARTON.

Madame ARGANTE.

EH ! bien , Marton , que fait Lucile ?

MARTON.

Elle pleure.

Madame ARGANTE.

Elle pleure, parce qu'on la marie. Voilà qui est singulier ! ce qui faire rire toutes les filles, fait pleurer la mienne.

MARTON.

Cen'est pas le mariage qu'elle appréhende : c'est le mari. Vous lui destinez une personne qu'elle n'a jamais vue. Elle me disoit encore hier :

400 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*

Air : Oh ! vraiment , je m'y connois bien.

L'amour est toujours nécessaire.

Il faut qu'un époux puisse plaire ;

Sans quoi , c'est un triste lien.

Madame *A R G A N T E.*

Bon ! jamais je n'aimai le mien.

M A R T O N.

C'est qu'elle ignore encore l'usage du monde ; & puis , que sçait-on ? Son cœur est peut-être prévenu pour un autre ?

Madame *A R G A N T E.*

Elle a toujours été au couvent ; se pourroit-il. . . .

M A R T O N.

Bon ! bon ! l'amour naît avec nous. Le cœur d'une jeune fille est comme une fleur qui s'épanouit au premier regard d'un jeune homme.

Air : L'Amour est un Artificier.

L'aspect d'un aimable vainqueur

Brusque d'abord un jeune cœur.

Avant que la Raison s'allarme ,

L'Amour doucement la défarme.

Pan , pan , pan ,

La poudre prend ,

Tout est en feu dans un instant.

Madame *A R G A N T E.*

As-tu remarqué quelque chose qui autorise tes conjectures ?

MARTON.

Oh ! que oui. Sa mélancolie perpétuelle, son chagrin quand on parle d'un mari, son émotion quand on parle d'un amant ; & puis, ah ! ah ! ces soupirs languissans qui coupent la parole sans qu'on y pense : oh ! il n'y a pas à douter ; sa petite friponne de sœur s'en est bien aperçue. Elle ne feroit pas tant de façon pour accepter un mari. C'est une égrillarde.... Tenez, là voilà. Qu'elle a l'air empressée ?

SCÈNE III.

Madame ARGANTE, MARTON,
LISETTE.

LISETTE.

BON jour, ma chère maman. Je viens de faire un marché avec ma sœur.

Madame ARGANTE.

Quel marché ?

LISETTE.

J'ai troqué toute ma musique contre quelque chose de meilleur ; contre un mari.

MARTON.

Elle n'entend, ma foi, pas mal ses petites affaires.

402 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE*

L I S E T T E.

Air : Permettez-le moi , Pere.

L'Hymen , dont ma sœur s'épouvante ,

Me rendroit heureuse & contente.

Donnez-moi sa place , en ce jour :

Elle veut bien céder son tour.

A quelqu'amant sincere

J'engagerai ma foi :

Permettez-le , ma mere ,

Permettez-le moi.

Madame A R G A N T E.

Air : Quand je suis dans mon corps de garde.

Quoi ! vous marier à votre âge !

Un époux n'est pas votre fait.

Que feriez-vous dans le ménage ?

L I S E T T E.

Eh ! mais... ce que vous avez fait.

Madame A R G A N T E.

Vous tenez vraiment de beaux discours !

Eh ! qui voudroit d'un enfant comme vous ?

L I S E T T E.

D'un enfant comme moi ! bon ! j'ai des amans à revendre , & qui me pressent de les épouser. Je leur dis à tous que je vous en parlerai. Je ne veux rien conclure sans votre permission.

Madame A R G A N T E.

Je vous suis en vérité fort obligée.

OPÉRA-COMIQUE. 403

MARTON.

Maïs, parmi ce grand nombre, votre cœur
a-t-il choisi ?

LISETTE.

Dame, je les aime tous également : mais je
prierois ma chere maman de m'accorder le
moins jaloux ; la, de ces maris qui ne disent
mot, quand on vient quadriller chez eux.

Madame ARGANTE.

Air : De nécessité nécessitante.

Qui peut de la sorte l'instruire ?

LISETTE.

Ce qu'ici tous les jours j'entends dire.

Sur vous, je me modele sans cesse.

MARTON.

L'exemple forme bien la Jeunesse.

LE RÉPÉTITEUR, à Lisette.

Mademoiselle, vous n'êtes pas tout à fait
dans la simplicité du rôle.

LISETTE.

Aussi, pourquoi me donne-t-on des rôles de
petite fille ? Cela ne me convient plus. Ah !
voilà ma sœur.



SCÈNE IV.

Madame ARGANTE, MARTON,
LISETTE, LUCILE.

LISETTE, à Lucile.

N'EST-IL pas vrai, ma sœur, que vous me
cedez votre droit d'ainesse ?

LUCILE.

Plût au ciel que ma mere y voulût consen-
tir !

LISETTE.

Vous l'entendez. Je ne lui fais pas dire, au
moins. . . .

Madame ARGANTE, à Lisette.

Finissez. Vos discours me déplaisent.

(A Lucile.)

Et vous, Mademoiselle, ne peut-on sçavoir
la cause de tant de répugnance ?

LUCILE.

On ne peut rendre raison de l'antipathie.

LE RÉPÉTITEUR.

Mademoiselle, l'air dont vous dites cela
ne montre pas assez d'opposition au mariage.

LUCILE.

Il est bien difficile de marquer ce que l'on
ne sent pas.

Madame ARGANTE.

De l'antipathie, de l'antipathie! bagatelle.
Préparez vous à m'obéir.

LUCILE.

Mais accordez moi du moins le temps de...

LISSETTE.

Ah! voilà ma sœur qui capitule déjà. Est-ce-là ce que vous m'aviez promis?

Madame ARGANTE.

Taisez vous, petite sotte.

LISSETTE.

Que ne se déterminé-t-elle. Suis-je faite pour attendre sa commodité? Ah! si j'étais son aînée,

Air: Hélas! quand j'étois jeune & belle.

L'affaire seroit bientôt faite;

Je profiterois des instans,

Tant, tant, tant;

Et je ne voudrois pas que ma cadette,

Tan teran tantan,

Languît long-tems.

Madame ARGANTE, à Lisette.

Encore! rentrez, vous dis-je.

(A Lucile.)

Je vais envoyer chercher Oronte pour conclure.

(A Marton.)

Toi, Marton, tâche de savoir le motif de sa désobéissance.

SCENE V.

LUCILE, MARTON.

MARTON.

NOus voilà seules. La fidelle Marton peut-elle se flatter de mériter votre confiance ? Regardez moi un peu.

LUCILE.

Hélas !

MARTON.

Ah ! ce soupir m'annonce une petite inclination secrète.

LUCILE.

Tu te trompes.

MARTON.

Je suis pourtant bien informée. Eh ! ce jeune homme !...

LUCILE.

O ciel ! d'où, sçais-tu cela ? Tu le connois ; il t'a parlé ? Que t'a-t-il dit ?

MARTON.

Qui ?

LUCILE.

Eh ! ce jeune homme. ...

MARTON.

Ah ! je m'en doutois bien ; & sans mon adresse , vous n'aurez pas fait cet aveu.

LUCILE.

Ah ! Marton que tu es méchante !

MARTON.

Ne craignez rien. Avouez : c'est un soulagement pour vous. Vous avez donc fait un amant ? Quel est-il ?

LUCILE.

Je l'ignore. En revenant du couvent avec ma tante , j'ai vu dans le carrosse un jeune cavalier. ...

Air : Pour la Baronne.

Qu'il est aimable !

Mon cœur y pense à chaque instant.

Tendre Amour, sois moi favorable.

Ah ! quel bonheur , s'il m'aime autant

Qu'il est aimable !

Il brûloit d'envie de me parler : mais ma tante nous obsédoit.

MARTON.

Air : Charmante Gabrielle.

Quand on a le cœur tendre ,

On trouve toujours bien

Le moyen de s'entendre,

L'obstacle n'y fait rien.

LUCILE.

Tu as raison.

438 LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

Air : *Voulez-vous.*

De ses yeux la langueur éloquente !
M'assuroit sans cesse de sa foi.
Ses discours s'adressoient à ma tante ;
Ses regards ne s'adressoient qu'à moi.

Nous nous sommes quittés, sans sçavoir qui nous étions. Son image me suit par-tout depuis ce jour fatal. Juge à présent si je puis en épouser un autre.

MARTON.

Pourquoi non ?

Air : *Belle brune ; belle brune.*

Pour Dorante , (bis.)

Peut-être vous verra-t-on

Cesser d'être indifférente.

LUCILE.

Pour Doranté ! Non , je t'assure.

MARTON.

Crispin m'a dit que c'étoit un jeune officier fort aimable ; & vous n'avez qu'à vous bien tenir.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

De Paphos il sçait la route ,

Prend le chemin le plus court.

Si-tôt qu'une fille l'écoute ,

Autant de surpris par l'Amour.

J'apperçois Crispin. Il va nous en dire des nouvelles.

LUCILE.

LUCILE.

Laisse-moi me livrer à mes réflexions , & fais entendre à ce valet, que j'ai d'avance pour son maître une aversion parfaite.

SCENE VI.

CRISPIN, MARTON.

CRISPIN, *voulant embrasser Marton.***B**ON jour, Marton.MARTON, *le repoussant.*

Toujours vif !

CRISPIN.

Tiens, c'est que... franchement ta préférence... m'inspire un certain... je ne sais quoi... qui... ah ! ma charmante !

MARTON.

Air : Par bonheur , ou par malheur.

Au diable les amoureux ,

Avec leurs tons douloureux.

Oh ! que j'en suis ennemie !

Ils m'affadissent le cœur.

CRISPIN.

Et depuis quand donc , ma mie ,

Avez-vous changé d'humeur ?

Tome II.

S

410 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*

MARTON.

La retenue est nécessaire à une jeune fille ,
si elle veut conserver ses appas. Elle ressem-
ble à la rose ; dont l'éclat se flétrit , pour peu
qu'on y touche.

CRISPIN.

Diable ! vos appas sont donc bien aisés à se
flétrir ! Va , va , ne crains rien , & quand tu
seras à moi. . . .

MARTON.

Air : Réveillez-vous , belle endormie :

C'est ainsi , près de leurs maîtresses ,
Que s'expriment tous les garçons.
Ils sont Normands dans leurs promesses ;
Dans les effets , ils sont Gascons.

Air : Branle de Metz.

Au feu qu'ils nous font paroître ,
Succède un dégoût fâcheux.
Plus d'une femme , en ces lieux ,
Est veuve , avant que de l'être ;
Et son époux , fort souvent ,
Est défunt , quoique vivant.

CRISPIN.

Il n'en sera pas ainsi de moi : mais puisque...
mais puisque. . .

CRISPIN , à la Souffleuse.

Soufflez donc , si vous voulez. Hem ! parlez
donc plus haut.

SCENE VII.

LA SOUFFLEUSE, CRISPIN,
MARTON.

LA SOUFFLEUSE *souffle très-haut.*

Mais, puisque tu n'es pas en disposition
d'écouter mon amour....

CRISPIN.

A-t-on jamais soufflé de la manière ? Que
le diable te souffle sur ta maudite chaise.

LA SOUFFLEUSE *sort la tête de son trou.*

Qu'est-ce que c'est donc que cet impertinent-
là ! &c.

*(La souffeuse & Crispin se querellent. Le Répétiteur
& Marton ne les apaisent qu'avec peine. Tout cet
endroit est joué de tête.)*

LE RÉPÉTITEUR, *à la souffeuse.*

Allons Madame. Soufflez donc.

LA SOUFFLEUSE.

Puisque tu n'es pas en disposition d'écouter
mon amour....

CRISPIN.

Puisque tu n'es pas en disposition d'écouter
mon amour, parlons de mon maître.

MARTON.

Soit.

S ij

412 LA RÉPÉTITION INTERROMPUE.

Air : La fille de village.

Conduit par sa tendresse,

Vient-il , dans ce séjour ,

Epouser ma maîtresse ?

On dit que , pour ce jour ,

La nœce est résolue.

C R I S P I N.

Oh ! l'on se trompe fort.

Sans l'avoir jamais vue ,

Il la hait à la mort.

I épouserait , dit-il , plutôt le diable.

M A R T O N.

Je t'en offre autant ; & ma maîtresse a de même, pour ton maître, une haine des mieux conditionnées.

C R I S P I N.

Je gage qu'il y a , de part & d'autre , quelque engagement qui s'oppose à cette union. Pour mon maître , cela est sûr ; depuis une semaine qu'il est de retour , il s'inquiète , il s'agite ; & du matin au soir nous courons toute la ville , pour chercher une jeune fille , qu'il m'a dit avoir vue dans sa route , & dont il est devenu fou. Tiens , voilà le signalement qu'il m'en a donné.

M A R T O N.

Voyons.

Air : Non , non , il n'est point de si joli nom.

Elle a la taille charmante ,

Grands yeux noirs , regard fripon ,

Nez fin & bouche riante ,

Dents blanches , joli chignon.

Eh ! mais , mais , il feroit plaifant que le hazard . . .

CRISPIN, *lui reprenant le papier.*

Donne : ce n'eft qu'après bien des efforts que moi & fon pere l'avons déterminé à venir ici : mais je le vois paroître ; regarde fi ta maîtrefle pourra tenir contre cette figure.

MARTON, *s'en allant.*

Je vais avertir Lucile de fon arrivée.

SCENE VIII.

DORANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

QUe je fuis charmé , mon cher maître !

DORANTÉ, *l'interrompant.*

Quoi ! aurois-tu découvert fa demeure ?

CRISPIN.

Non : c'eft de vous voir fousmis aux ordres paternels.

DORANTE.

Eft-il poffible que depuis l'inftant qui la dérobee à mes recherches, je n'aie pu apprendre de fes nouvelles ?

414 **LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,**

CRISPIN.

Eh ! que diable ! ne vous laissez vous point
de courir après une inconnue , après une. . .

DORANTE.

Eh ! maraud !

CRISPIN.

Ah ! Monsieur , ce que j'en dis n'est que
pour rire : mais le moyen de se persuader
qu'un homme raisonnable comme vous s'a-
visât de jouer le rôle de. . .

DORANTE.

Faquin !

CRISPIN.

C'est-ce que je voulois dire.

DORANTE.

Plait-il ?

CRISPIN.

Il faut donc qu'elle soit bien parfaite !

DORANTE.

Air : La beauté.

Plus aimable cent fois que Venus , dont on vante

La beauré ,

Ce jeune objet fait voir une douceur charmante ;

La rareté !

Elle excite toujours , & jamais ne contente

La curiosité.

CRISPIN.

Ne nous fions pas à tant de douceur.

OPÉRA-COMIQUE. 415

Air : Des routes du Monde.

Bien des filles de ce canton
Nous cachent, sous l'air d'un mouton ;
Un esprit sujet à bourasque.
Donnons-nous-en de garde ; car,
De brebis elles n'ont le masque,
Que pour attrapper le renard.

D O R A N T E.

Tu es un beau connoisseur !

C R I S P I N.

Je n'y ferai jamais pris.

Air : On dit que vous avez des rats :

Dans quelques objets sémillans ,
Quand je vois du mérite ,
D'abord je prends, d'abord je prends ;
D'abord je prends la fuite.

D O R A N T E.

Finis tes sottes remontrances.

C R I S P I N.

Vous êtes incorrigible : mais j'apperçois
Monsieur votre pere , qui va se joindre à moi,
pour vous mettre à la raison.

LE RÉPÉTITEUR.

Où est donc le pere ? Monsieur Desjardins,
à votre Scene. Où est-il donc ?

S C E N E. I X.

DORANTE, ORONTE, CRISPIN,
LE RÉPÉTITEUR.

ORONTE, *ivre, sans être vêtu.*

TOUT à l'heure, tout à l'heure.

(Il paroît en désordre, à moitié habillé.)

LE RÉPÉTITEUR.

Ah ! le voilà. Comment ! pas encore habillé !

ORONTE.

Eh ! bien : qu'est-ce , Messieurs ? Vous êtes bien pressés ! On n'a pas le tems de s'habiller avec vous.

LE RÉPÉTITEUR.

Voilà un homme bien en état de faire un personnage !

ORONTE.

Personnage toi-même.

CRISPIN.

Comme il est bâti !

DORANTE.

Il est bien pansé.

ORONTE.

Oh ! oui , morbleu ! je pense toujours bien.

LE RÉPÉTITEUR.

Peut-on boire à cet excès !

ORONTE.

Ah ! cela est faux. Une preuve que je n'ai point encore assez hû , c'est que je suis altéré comme tous les diables. Mais , laissez - moi jouer. Votre présence me cho .. oque.

LE RÉPÉTITEUR.

Ce n'est par bonheur qu'une Répétition. Allons , parlez à votre fils d'un ton de pere.

ORONTE.

Hem ?

LE RÉPÉTITEUR.

Parlez à votre fils d'un ton de pere.

ORONTE.

D'un-ton-de pere ? Ah ! ah ! Monsieur mon fils , vous vous êtes donc résolu à venir dans cette maison ? Vous faites un grand effort ! N'avez-vous pas de honte de votre conduite ? Je voudrais bien sçavoir quelle a été votre occupation depuis huit jours ?

CRISPIN.

Eh ! mais . . . celle des jeunes gens.

ORONTE.

J'entends ; écourir de Belle en Belle , jouer , jurer , rosser un fiacre , s'enivrer fort souvent . . . Oh ! vous menez un fort joli train de vie , par ma foi.

S v

418 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*

D O R A N T E.

Mais, mon pere

O R O N T E.

Ah ! ah ! que vous sentez le vin !

D O R A N T E.

Je veux mourir , si . . .

O R O N T E.

Eloignez-vous , éloignez - vous. Fi donc ,
à votre âge !

C R I S P I N.

A l'âge de Monsieur , encore passe.

O R O N T E.

Oh ! il ne fera jamais rangé comme son
pere. (*A Dorante.*) Je vous ai dit mille
fois

Air : Tout cela m'est indifférent.

Du plaisir le charme est flatteur ;

Mais il est bon que sa douceur ,

Sans nous déranger , nous amuse.

Jennesse, je t'en avertis ;

A force d'en user , on s'use :

Qui trop en prend , se trouve pris.

LE RÉPÉTITEUR.

Voilà une morale bien placée !

O R O N T E.

Air : Quand le péril est agréable.

Quand on s'enivre , quel opprobre !

On n'est plus le maître de soi.

Mon fils , prends exemple sur moi ;

J'ai toujours été sobre.

C'est pourquoi. (*Il lui prend un hoquet.*) Ho.LA SOUFFLEUSE , *souffle.*

Je vous conseille.

O R O N T E.

Je vous conseille ho.

LA SOUFFLEUSE.

De prendre un établissement.

O R O N T E.

De prendre ho.

LE RÉPÉTITEUR.

Que diantre , Monsieur ! a-t-on jamais répété de la manière ? L'Auteur vous a bien de l'obligation de la façon dont vous rendez ses ouvrages.

O R O N T E.

L'Auteur . . . ho. L'Auteur ! s'il me raisonne , je le ferai tomber, (*Il tombe.*) comme moi. Voilà encore un plaisant Auteur, par ma foi !

S C E N E X.

ORONTE, DORANTE, CRISPIN,
L'AUTEUR, &c.

L'AUTEUR, *se levant d'entre les spectateurs ;
se met à dire.*

Q'U'APPELLEZ-VOUS, un plaisant Auteur ?
Vous êtes vous-même un plaisant visage !

ORONTE.

Visage ! visage ! si je tenois le tien !

L'AUTEUR, *d Dorante.*

Monsieur Drouin, ôtez - lui son rôle. Je
vous jure que de ma vie il n'en aura un de
ma façon.

ORONTE *déchire le rôle.*

Tiens, tiens, chien de Poëtriau, voilà le
cas que j'en fais. Je vais achever de vuidier
ma bouteille de vin dans ma Loge : cela vau-
dra mieux. (*Il chante.*)

Et lon, lan, la, la bouteille, la bouteille ;

Et lon, lan, la, la bouteille's'en va.

LE RÉPÉTITEUR.

Qu'est-ce qui va le remplacer ?

L'AUTEUR.

Moi-même, Monsieur ; je sçais le rôle. (*Il*

dit en montant sur le Théâtre :) Messieurs les Auteurs, donnez-vous bien de la peine : voilà comme on vous traite !

ORONTE, *paraissant à son tour à l'endroit d'où l'Auteur est sorti, l'aperçoit sur le Théâtre, & va le trouver en grimant avec peine.*

Où est-il ? où est-il ? Ah ! le voilà ! Attends, Attends.

L'AUTEUR.

Tu n'as qu'à venir.

ORONTE *fait plusieurs lazzi pour se jeter sur l'Auteur, qui l'esquive & le fait tomber. Il se relève & sort en disant,*

Va, va, tu me le payeras, mangeur de chardons du Parnasse.

L'AUTEUR, *après s'être rajusté, dit à la Souffleuse.*

Voyons, Madame, où nous en sommes :

LA SOUFFLEUSE.

C'est pourquoi je vous conseille de prendre un établissement.



SCENE XI.

DORANTE, L'AUTEUR, CRISPIN.

L'AUTEUR, *jouant le rôle d'Oronte*, dit,

C'Est pourquoi je vous conseille de prendre un établissement solide.

Air : Que je regrette mon Amant !

Ce n'est qu'en fixant ses desirs ,
Que l'on trouve une vie heureuse :
Le célibat a ses plaisirs :
Mais la suite en est dangereuse.
C'est en ménage seulement
Qu'on a du vrai contentement.

DORANTE.

Air : Le Confiteor.

D'Hymen , je subirai les loix.
Mon but est de vous satisfaire :
Mais souffrez que je fasse choix
D'un objet qui puisse me plaire.
Du moins , laissez agir mon cœur.
La liberté fait le bonheur.

L'AUTEUR.

Votre choix ne seroit-il pas déjà fait par hazard ?

DORANTE.

Mon pere, votre bonté m'engage à vous découvrir mes sentimens. Il est vrai que j'aime.

L'AUTEUR.

Est-ce une fille riche ?

DORANTE.

Je l'ignore : mais elle est charmante , adorable.

L'AUTEUR.

Ta , ta , ta , charmante , adorable. (*Il fait semblant de compter de l'argent & dit :*) C'est de cela qu'il faut. La richesse de Lucile est réelle. Ainsi, plus de raisons. Vous l'épouserez ; je le veux , je l'ordonne , & je vais de ce pas envoyer chez mon Notaire.

CRISPIN, *d'Auteur.*

Monsieur , sous votre bon plaisir , je me chargerai de la commission.

DORANTE.

Eh ! boureau.

CRISPIN, *d'Dorante.*

Laissez-moi faire , il me vient une idée. . .

(*Il sort.*)

X

S C E N E X I I.

D O R A N T E.

NON, non, qu'on n'espère pas me contraindre : mon amour m'est trop précieux, pour le sacrifier à l'intérêt.

Air : Quand je vous ai donné mon cœur.

Quoiqu'éloigné de vos beaux yeux,

Cher objet de ma flamme,

Vos attraits fixent tous mes vœux,

Vous régnez sur mon âme.

Le plaisir de penser à vous

Offre à mon cœur un bien plus doux.

S C E N E X I I I.

D O R A N T E, C R I S P I N, L'AUTEUR,

Madame A R G A N T E.

L'AUTEUR dit à Madame Argante, qui est au fond du Théâtre.

LE Notaire va venir. Nous finirons dans un moment.

D O R A N T E.

Qu'entends-je ! Ah ! Crispin, je suis perdu !

Air : *La besogne.*

De mon sort on va décider ;
Ne pourrais-tu point retarder ;
Par quelque petit tour d'adresse ,
L'instant fatal à ma tendresse ?

CRISPIN.

J'ai prévenu vos souhaits. J'ai trouvé sur la table la tabatière de Monsieur Oronte ; j'en ai ôté le tabac , & je l'ai remplie de bétouine. Eloignons-nous un moment ; nous allons voir l'effet que cela produira.

SCÈNE XIV.

Madame ARGANTE, L'AUTEUR.

Madame ARGANTE..

JE voudrais bien voir que ma fille fût rebelle à mes ordres.

L'AUTEUR.

Il ne sera pas dit qu'un fils que j'ai élevé avec tant de soin , ira contre mes volontés. Mais avant que de parler d'affaire , voulez-vous , Madame Argante , que je vous offre une prise de bon tabac ?

Madame ARGANTÈ.

Volontiers , Monsieur Oronte. Rien n'est plus salubre que cette poudre.

416 LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

Air : *Amis , sans regretter Paris.*

Son pouvoir est doux & flatteur :

Quand on en fait usage ,

Le corps a moins de pesanteur ;

Le cerveau se dégage.

(*Ils prennent du tabac.*)

L' A U T E U R.

Eh ! bien , ne sentez - vous pas déjà
a ... at-chit. (*Il éternue.*)

Madame A R G A N T E.

Oui... je sens déjà ... a ... at-chit. (*Elle éternue.*) Que vous vous portez bien , Monsieur Oronte !

L' A U T E U R.

Oh ! pour cela , oui , & malgré mon âge , j'ai encore un bon es ... es ... estomac. (*Il éternue.*) Et vous , Madame Argante , vous ne changez point.

Madame A R G A N T E.

Oh ! je suis d'un tempéramment excé... excé... excellent. (*Elle éternue.*)

L' A U T E U R.

Si nos enfans pouvoient s'es... s'es.... s'estimer , je rajeunirois de moitié.

Madame A R G A N T E.

Diable ! Ah ! ah ! ah ! voilà Monsieur Bridoye , mon Notaire.

SCENE XV.

L'AUTEUR, Madame ARGANTE,
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *à l'Auteur.*

Air : Les cœurs se donnent troc pour troc.

A Vos ordres je satisfais.

L'AUTEUR *lui étend le visage.*

A . . . at-chit.

LE NOTAIRE.

Pour vous , je viens en diligence.

Madame ARGANTE.

A . . . at-chit.

LE NOTAIRE, *à l'Auteur.*

Je tiens là vos papiers tout prêts.

L'AUTEUR.

Monsieur , je vous dirai que , a . . . at-chit.

LE NOTAIRE, *à Madame Argante.*

Quand voulez-vous que l'on commence ?

Madame ARGANTE.

Monsieur , je vous suis obligée. Mais.... a..
at-chit.

LE NOTAIRE, *étonné.*

Qu'est-ce à dire ?

428 LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

L' A U T E U R.

Ensemble.

Monfieur, je ne... je ne... a... atchit.

Madame A R G A N T E.

Monfieur, c'eft que... a, a... atchit.

L' A U T E U R, s'en allant.

J'étouffe.

Madame A R G A N T E.

Je n'y puis plus tenir.

S C E N E X V I.

DORANTE, LE NOTAIRE, CRISPIN.

LE N O T A I R E, à Crispin.

QU'EST-CE donc que cela fignifie ?

C R I S P I N.

Attendez , je vais vous le dire. Cela fignifie que, a, a, at-chit. (*Il lui éternue au nez.*)

LE N O T A I R E.

Comment ! tout le monde me berne ici. Ce ne fera point impunément , & je vais me plaindre de la façon dont on traite un Confeiller du Roi.



S C E N E X V I I .
D O R A N T E , C R I S P I N .

D O R A N T E , *riant.*

A H , ah , ah !

Air : Le maître fou que voilà !

Tous les trois m'ont fait rire ,

Et leur éternuement

Soulage mon martyre ,

Au moins , pour un moment.

J'en tire un bon augure.

Ah ! ah !

La drôle d'aventure !

Le plaissant tour que voilà !

C R I S P I N .

Avouez qu'il y a bien de l'esprit.

Air : Jardinier , ne vois-tu pas ?

En toussant à chaque instant ,

Le bon papa s'esquive ;

La mere en fait tout autant :

Et le Notaire , en pestant ,

Dérive , dérive , dérive.

D O R A N T E .

Hélas ! cela ne diffère mon malheur que de

430 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*
quelques instans. Profitons-en pour chercher
mon aimable Inconnue. Viens, suis-moi.

CRISPIN.

Donnez du moins à Monsieur votre pere
la satisfaction de voir la personne qu'il vous
a destinée.

SCENE XVIII.

DORANTE, LUCILE, MARTON,
CRISPIN.

LUCILE, *sans voir Dorante.*

LAISSE - moi, Marton. Tout autre objet
que celui dont je t'ai parlé m'est odieux.

MARTON.

Voyez toujours celui dont Madame votre
mere a fait choix. La vûe n'engage à rien.
Le voici. . .

CRISPIN, *à Dorante.*

La voilà.

(*Crispin & Marton se retirent.*)

LUCILE, *avec surprise.*

C'est lui !

DORANTE, *de même.*

C'est elle ! Lucile !

LUCILE.

Dorante !

LE RÉPÉTITEUR, *à Dorante & à Lucile.*

Mes enfans , tâchez de jouer cette scène de fuite , & de ne point vous quereller une fois en votre vie.

SCÈNE XIX.

LUCILE, DORANTE,
LE RÉPÉTITEUR.

LUCILE.

QUOI ! c'est à vous à qui je suis destinée ?

DORANTE.

Seroit-il possible que Dorante eût le bonheur de vous posséder ? Quelle félicité !

LUCILE.

Ma surprise est égale à ma joie.

DORANTE.

Comme vous dites cela ! Ce n'est pas là le ton, Mademoiselle Lombard.

LUCILE.

Je sçais comme il faut dire, & je n'ai pas besoin de vos leçons, Monsieur Drouin.

432 LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

DORANTE.

J'en ai donné à d'autres qui vous valaient bien.

LUCILE.

Je sçais mon métier.

DORANTE.

Je le crois.

LUCILE.

Nous avons l'expérience.

DORANTE.

Oh ! je n'en doute pas.

LUCILE.

Le sot animal !

DORANTE.

La sorte guenon !

LE RÉPÉTITEUR.

Ne voilà-t-il pas ? Ne sçauriez-vous jouer ensemble tranquillement ? Songez à votre rôle.

DORANTE, *tendrement.*

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Le bonheur d'être à vous

Rend mon ame contente :

Il passe mon attente ;

Je serai votre époux.

LUCILE.

Ah ! que mon sort est doux !

Hélas !

DORANTE.

DORANTE.

Qui peut causer ce soupir ?

LUCILE.

La crainte de vous perdre , lorsque vous
serez heureux.

DORANTE.

Que vous rendez peu de justice à mon
amour ! Par quels sermens faut-il ? ...

LUCILE.

Bagatelle.

Air : Faites boire à triple mesure.

Si l'on peint l'Amour dans l'enfance ;

En voici la cause , à peu près :

C'est qu'en tous lieux , surtout en France ;

On ne le voit vieillir jamais.

Air : Je suis un Précepteur d'amour.

Tout le monde dupe aujourd'hui ;

La fraude est le commun système.

Comment ne pas tromper autrui ?

On aime à se tromper soi-même.

DORANTE.

Belle Lucile , vos charmes vous mettent
à l'abri de toute crainte.

LUCILE.

Cher Dorante ...

Tome II.

T

434 *LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,*

DORANTE, *se moquant.*

Ah ! cher Dorante ! Est-ce ainsi qu'une maîtresse doit parler à son amant ?

LUCILE.

Oui , c'est ainsi qu'elle doit parler à un amant fagoté comme vous. Ne vous avisez pas de m'interrompre davantage.

DORANTE.

Apprenez donc à faire une scène d'amour.

LUCILE.

Eh ! le moyen ! Vous en dégoûteriez l'univers. Le beau mignon !

DORANTE.

Ea jolie figure !

LUCILE.

Hom ! qu'il est déplaisant !

DORANTE.

Qu'elle est affreuse !

LE RÉPÉTITEUR.

Vous avez raison tous deux. Mais, de grâce , à votre scène.

DORANTE, *aux genoux de Lucile,*

Air : Du haut en bas.

A vos genoux,

Lucile , je vous le répète

A vos genoux

Vous verrez souvent votre époux.
 Oui, jusqu'au trépas, je souhaite
 Vous jurer une ardeur parfaite,
 A vos genoux.

Air : *Menuet de Granval.*

Que votre cœur au mien réponde :
 Daignez enfin souffrir mes vœux ;
 Et dans les plus beaux yeux du monde ;
 Laissez-moi lire un sort heureux.

LUCILE.

Air : *Mon papa, toute la nuit.*

Mon cœur, contre tant d'amour ;
 Ne peut tenir davantage ;
 Doranté, il faut qu'en ce jour
 Un doux lien nous engage :
 Marions, marions, marions-nous :
 De mes vœux c'est le plus doux.

DORANTE.

Que cet aveu m'enchanter ! (*Il se jette aux genoux de Lucile, & lui serre le bras malignement.*) Pardonnez au transport . . .

LUCILE, *lui donnant un soufflet.*

Ahi, ahi, ahi, ouf ; j'ai cru qu'il m'alloit
 emporter le bras.

DORANTE.

Un soufflet ! vous mériteriez . . .

LUCILE.

Jour de Dieu ! ne m'approchez pas.
 T ij

SCENE XX.

DORANTE, LUCILE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

COMMENT ! comment donc ! qu'est-ce qu'il y a ?

DORANTE, *rendant son rôle.*

Tenez , Monsieur l'Auteur ; voilà mon rôle ; cherchez un Acteur qui joue avec cette impertinente.

LUCILE, *faisant de même.*

Voici le mien. Cherchez une Actrice qui joue avec ce faquin. O le laid !

DORANTE.

O la laide !

LUCILE,

L'exécrable ! hou ! (*Elle sort en lui faisant des grimaces.*)

DORANTE, *sort de même par un côté opposé.*

L'abominable ! hou !



SCENE XXI.

L'AUTEUR, LE RÉPÉTITEUR.

L'AUTEUR, *déchirant les rôles.*

QUE le diable emporte la Foire, le Théâtre, les Acteurs, la Souffleuse. Que l'on fasse de ma Piece ce que l'on voudra; je ne m'en mêle plus. (*Il sort.*)

LE RÉPÉTITEUR.

Nous raccommoderons tout cela. Répétons toujours le Ballet. Messieurs Gambillard & Chevrotin, cela vous regarde.

✕ ✕ ✕

DIVERTISSEMENT.

CHEVROTIN, *à l'Orchestre.*

ALLONS, Messieurs.

(*On danse.*)

CHEVROTIN, *chante.*

Air.

Pour trouver des sujets nouveaux,
Vainement les Auteurs épuisent leurs cerveaux.
Toujours à quelques traits leur idée est conforme :
Dans tous les ouvrages qu'ils font,
La différence est dans la forme,
La ressemblance est dans le fond.

T iij

VAUDEVILLE.

Air : Voilà la différence.

MAS & l'Amour , en tous lieux ,
 Sçavent triompher tous deux ;
 Voilà la ressemblance :
 L'un regne par la fureur ,
 Et l'autre par la douceur ;
 Voilà la différence.



Le Voleur & le Tailleur
 Du bien d'autrui font le leur ;
 Voilà la ressemblance :
 L'un vole en nous dépouillant ,
 Et l'autre en nous habillant ;
 Voilà la différence.



L'amourette & le procès
 Tous deux causent bien des frais ;
 Voilà la ressemblance :
 Dans l'un on gagne en perdant ,
 Dans l'autre on perd en gagnant ;
 Voilà la différence.



Clitandre se plaint d'Iris ,
Damon se plaint de Laïs ;
Voilà la ressemblance ;
L'un murmure des rigueurs ,
L'autre gémit des faveurs ;
Voilà la différence.



Belle femme & bon mari
Font aisément un ami ;
Voilà la ressemblance :
L'une en se servant des yeux ,
L'autre en les fermant tous deux ;
Voilà la différence.



Le chasseur & l'amoureux
Battent le buisson tous deux ;
Voilà la ressemblance :
Bien souvent , dans le taillis ,
L'un attrape & l'autre est pris ;
Voilà la différence.



Un rien détruit une fleur ,
Un rien fait périr l'honneur ;
Voilà la ressemblance :
La fleur peut renaître un jour ,
L'honneur se perd sans retour ;
Voilà la différence.



440 LA RÉPÉTITION INTERROMPUE,

Par gens prudents & discrets ,
Elifere & contrat sont faits ;
Voilà la ressemblance :
L'un se passe *par-devant* ,
Par ailleurs l'autre se prend ;
Voilà la différence.



Clé de fer & clé d'argent
Ouvrent tout appartement ;
Voilà la ressemblance :
Le fer ouvre avec fracas ;
L'argent, sans bruit & tout bas ;
Voilà la différence.



La douceur & la beauté
Font notre félicité ;
Voilà la ressemblance :
La beauté, deux ou trois ans ;
La douceur, dans tous les tems ;
Voilà la différence.



Le Philosophe & Crésus
Ont tous deux bien des vertus ;
Voilà la ressemblance :
Le premier les porte là * ,
L'autre en sa bourse les a ;
Voilà la différence.



* On met la main sur le cœur.

L'Amour donne un grand desir,
Il cause aussi grand plaisir ;

Voilà la ressemblance :

Le desir est son berceau,
Le plaisir est son tombeau.

Voilà la différence ;



Maint Procureur & Drapier
D'allonger font leur métier ;

Voilà la ressemblance :

L'un allonge le procès,
Et l'autre le Warobez ;

Voilà la différence.



Le Perroquet & l'Acteur
Tous deux récitent par cœur ;

Voilà la ressemblance :

Devant le monde assemblé,
L'un siffle, l'autre est sifflé ;

Voilà la différence.



Critiquer, satyriser,
C'est aux abus s'opposer ;

Voilà la ressemblance :

Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger ;

Voilà la différence.



T v

S C E N E XXII.

LE RÉPÉTITEUR, GAMBILLARD,
CHEVROTIN.

LE RÉPÉTITEUR, *d Gambillard.*

EST-CE là tout ? J'ai cru que vous finiriez par un corillon. Vous sçavez que c'est ici l'usage.

G A M B I L L A R D.

Cela est vrai ; mais ce n'est pas ma faute. J'ai demandé un air à Monsieur.

C H E V R O T I N.

Que ne le faisiez-vous sur l'air du Vaudeville ?

G A M B I L L A R D.

Sur l'air du Vaudeville ! il ne vaut pas le diable, votre Vaudeville.

C H E V R O T I N.

Il vaut, mordi, mieux que tout ce qui est sorti de votre misérable caboche.

G A M B I L L A R D.

Vous êtes un ignorant, & l'on ne parle point en ces termes à un homme comme moi.

C H E V R O T I N.

Un homme comme vous est un sot.

OPÉRA-COMIQUE. 443

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Monsieur Chevrotin !

GAMBILLARD.

Un fot !

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Monsieur Gambillard !

GAMBILLARD.

Laissez-moi , Monsieur le Directeur ; je
veux lui faire un double entrechat sur la poi-
trine , à ce maudit Musicien.

CHEVROTIN.

Viens , viens , mon petit Maître à danser ;
je vais te faire faire la gargouillade.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Messieurs !

*(Gambillard & Chevrotin se battent ,
& s'arrachent leurs perruques.)*

GAMBILLARD , en s'enfuyant.

Mon épée , mon épée.

CHEVROTIN , au Répétiteur.

Monsieur ... Monsieur ... je le reverrai...
je le reverrai ... *(Il sort de l'autre côté.)*



Tvj

SCENE XXIII. & dernière.

(GAMBILLARD & CHEVROTIN rentrent, & prennent dans l'Orchestre chacun une basse, & s'en affublent réciproquement.)

LE RÉPÉTITEUR.

Voilà deux hommes bien coiffés ! (*Aux Spectateurs.*) Messieurs, nous esperions vous donner aujourd'hui la Piece nouvelle ; mais le contre-tems dont vous venez d'être témoins, nous empêche de la représenter.

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

A demain il faut la remettre :

Cette nuit nous répéterons.

Vous, Messieurs ; daignez nous promettre

Que demain nous vous reverrons.

F I N.

L'ACADÉMIE
BOURGEOISE,
OPERA-COMIQUE
EN UN ACTE;

*Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre
de la Foire , en 1735.*



A C T E U R S.

BÉLISE.

NÉRINE.

DORANTE.

LE DÉCLAMATEUR.

POINTILLARD.

CRÉON.

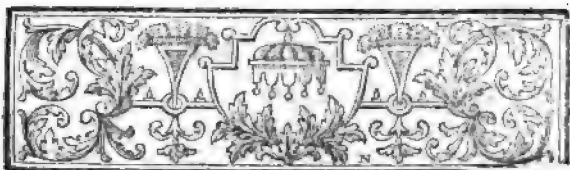
DORIMENE.

ORPHISE.

DEUX NIECES.

Mr. SAUTÉREAU.

La Scene est chez Bélise.



L'ACADÉMIE BOURGEOISE, OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

BÉLISE, NERINE.



BÉLISE.

Qui, Nerine,

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Malgré la médisance ,
Et tous ses vains discours ,
Je veux à la science
Consacrer tous mes jours.
Le bonheur que j'envie ,
C'est de voir ma maison
Servir d'Académie
Aux enfans d'Apollon.

448 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

N E R I N E.

Vos souhaits feront bien-tôt remplis , &
de la façon dont vous vous y prenez , avant
qu'il soit un mois , on verra ici plus d'Au-
teurs qu'au Parnasse ; vous en recevez tous les
jours , & il en est déjà venu ce matin cinq ou
six pour sçavoir quand vous serez visible.

B É L I S E.

Ce sont , sans doute ,

Air : Du bois de Boulogne.
Quelques-uns de nos postulans ;
Qui viennent montrer leurs talens ;
Ils sçavent que cette journée ,
Pour l'examen , est destinée.

Tu sçais que personne n'est admis dans
notre société sans donner des preuves de son
sçavoir.

N E R I N E.

Ils vous en donnent aussi de leur appétit.

B É L I S E.

Tu ne sçaurois t'imaginer le plaisir que
je goûte avec l'aimable compagnie qui fré-
quente ici.

Air : Du Régiment de la Calotte.

Quelle gloire , quel agrément ,
De recevoir à tout moment
Quelque louange délicate !

NERINE.

Il est vrai que chacun vous flatte :

Mais de même ils ne pensent pas.

Je gage qu'ils disent tout bas :

La plaifante marotte !

Plan , plan , plan ,

Place au Régiment

De la Calotte.

BÉLISE.

Tu te trompes dans tes jugemens.

NERINE.

Je veux que leur encens soit sincère , doit-il pour cela vous paroître d'un si grand prix ?
Croyez-moi , il leur coûte peu , & ils le donnent à bon compte. Combien voit-on de rimeurs ,

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Qui , forcés par leurs disgrâces

A prodiguer les appas ,

Les Ris , les Amours , les Graces ,

Donnent tout pour un repas ?

BÉLISE.

Tu n'es pas de leurs amis , & j'en sçais la raison.

NERINE.

Elle est fort aisée à deviner ; peut-on aimer des gens qui n'ont pas le soi ? Quand il ne s'agit que de louanges , il faut voir comme ils sçavent multiplier.

450 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE ;*

Air : Les cœurs se donnent troc pour troc.

Mille appas & mille vertus :
Ce nombre est souvent dans leur style ;
Et je ne sçais que les écus
Qu'ils ne comptent jamais par mille.

B É L I S E.

C'est justement la raison qui m'engage à
les recevoir chez moi ; le bien ne nous est
donné que pour en faire usage , & le mérite
doit avoir la préférence.

N E R I N E

Encore si votre Académie n'étoit ouverte
qu'aux Poètes ; mais elle l'est à tous les ta-
lens ; Danseurs , Musiciens , Peintres , Dé-
clamateurs , tout y est admis.

B É L I S E.

Mademoiselle Nerine , les petites libertés
que vous vous donnez , commencent à me
lasser : finissez. Mon frere a - t - il passé au
logis ?

N E R I N E.

Non , Madame , & je serois charmée qu'il
n'y vînt de sa vie.

Air : Le maître fou que voilà !

C'est lui qui dans l'idée
Vous a mis cette erreur ;
Son ame est possédée
De la même fureur.

Peut-on voir sans colere

Cela ?

L'étrange caractère !

Le maître fou que voilà !

B É L I S E.

Nerine, vous perdez le respect !

N E R I N E.

Le moyen de le garder, quand on vous voit l'un & l'autre vous amuser à des fornettes , au lieu de songer à pourvoir vos deux nieces !

B É L I S E.

Taisez-vous , encore une fois , ... Que font-elles , mes nieces ? apprennent-elles leur leçon de musique ?

N E R I N E.

Bon ! elles ont bien envie de chanter ! les voici , voyez si elles ont l'air bien contentes.

SCENE II.

BÉLISE , NERINE , LÉONORE ,
ISABELLE.

B É L I S E.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

A P P R O C H E Z , mes enfans ;
D'où vient cette tristesse ?

452 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE ;*

N E R I N E.

Le fouci qui les presse

Dure depuis un tems.

B É L I S E, à Léonore.

Qu'avez-vous ?

L É O N O R E.

J'ai quinze ans.

I S A B E L L E.

Et moi, dix-sept.

B É L I S E.

Air : *La Testard.*

Parlez-moi plus clairement.

N E R I N E.

Ces mots doivent vous suffire :

Par-là je juge aisément

De ce que leur cœur desire.

Mariez , mariez , mariez-nous ;

C'est ce qu'elles veulent dire :

Mariez , mariez , mariez-nous ;

Donnez-nous vite un époux.

B É L I S E.

Vous donnez un mauvais tour à tout ce
que l'on vous dit. (*A Léonore.*) Où en êtes-
vous de votre Musique ?

L É O N O R E.

Voici un air que j'ai appris hier.

MENNET : *Attendrai-je long-tems ?*

Dieu de Cythere ,
Remplis mes vœux les plus doux ;
Qu'un Berger délicat & sincere
Soit mon époux ;
Rien , dans la vie ,
N'est digne d'envie ,
Comme un hymen

Dont tu formes le lien :
Fais donc que je l'obtienne ;
Que mon tour enfin vienne :
J'attends ;

Attendrai-je long-tems ?

BELISE, à Isabelle.

Et vous ?

ISABELLE.

Voilà ce que j'ai appris ce matin.

Air : *N'aurai-je jamais un Amant ?*

Damon vient d'épouser Julie ;
Philis à Cléandre est unie ;
De leur sort mon cœur est jaloux :
Amour , ton caprice m'oublie.
Qui peut m'attirer ton courroux ?
N'aurai-je jamais un époux ,
Moi qui suis si jolie ?

NERINE.

Voyez , Madame , si je me trompe : cela

456 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

CRÉON.

Air : *La Marmotte envie.*

Celui qui s'offre à vos yeux ,
Vient s'installer en ces lieux.

POINTILLARD.

Son style est trop précieux.

Je plairai davantage.

CRÉON.

Je suis pour le sérieux.

POINTILLARD.

Moi , pour le badinage.

BÉLISE.

L'un & l'autre a son prix : voyons quelques-uns de vos essais ; l'honneur est dû au sérieux : commencez , Monsieur Créon.

CRÉON *déclame.*

Pour faire un repas agréable ,

Faut-il couvrir toute sa table

De ces ragoûts & de ces mets

Inventés par de fins gourmets ?

Non , non , je fais toujours grand'chère ;

Quand j'ai le manger nécessaire ,

Sur un petit couvert bien blanc ;

Avec ce qu'il faut de lumière ,

Un verre net & du vin franc.

Tenté par le gain qu'il espère ,

Le Nautonier , pour satisfaire

Nos

Nes appétits extravagans ,
 Va s'exposer aux ouragans ;
 Mais ce qu'il amene en nos rades ,
 Ne sert qu'à nous rendre malades ,
 Et nous n'en serions pas plus mal ,
 Si l'épice & l'eau des Barbades
 Restoient dans leur pays natal.

B É L I S E.

Ce n'est pas mal débiter : à vous, Monsieur
 Pointillard.

P O I N T I L L A R D.

Ce que vous venez d'entendre ne pourra
 pas tenir contre ce que je vais vous chanter.

Air : *Du Prevôt des Marchands.*

Tandis qu'un nouveau parvenu ,
 Jouissant d'un gros revenu ,
 Dans un palais vit à son aise ,
 On voit sans maiſſe, ni teſton ,
 Dans une maiſon très-mauvaiſe ,
 Des gens de très-bonne maiſon.

B É L I S E E T C R É O N.

Ah ! ah ! ah ! ah !

P O I N T I L L A R D.

Vous n'y êtes pas encore.

Même air.

Sans nous, l'Amour ne ſeroit pas ;
 Sans lui, ſans ſes charmans appas ,

458 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

Serions-nous , tous tant que nous sommes ?
On peut donc dire , tour à tour ,
Qu'ici bas l'Amour fait les hommes ,
Et que les hommes font l'amour.

B É L I S E.

Cela est merveilleux. (*Bas.*) Le plaisant personnage !... Monsieur Créon , c'est votre tour.

C R É O N.

L'homme qui sans cesse accumule , ;
Dans sa prudence , est ridicule ;
Le bien dont il fait un amas , :
N'est qu'un précieux embarras ;
Quand j'ai besoin d'eau , que j'en prenne
Dans un vase ou dans la fontaine ,
Je n'en prends que ce qu'il suffit.
Faut-il qu'une grange soit pleine
Pour contenter mon appétit ?

Cependant , ô fols que nous sommes !
C'est la fureur de tous les hommes
D'entasser & de se munir ,
Pour les besoins de l'avenir ;
Leurs corps & leurs esprits s'épuisent ,
Pour avoir des meubles qui nuisent ,
Des trésors que l'on tient secrets ,
Des habits que les vers détruisent ,
Des livres qu'on ne lit jamais.

POINTILLARD, *en bâillant.*

Ah ! il vous endormira, si je n'ai soin de vous réveiller : les belles choses que je vais vous dire !

Air : Des routes du Monde.

Grand orateur on est souvent,
Sans être un orateur fort grand :
La preuve en est sensible & claire ;
On peut être, par cas fortuit,
Le plus grand fripon de la terre,
Et le fripon le plus petit.

De mieux en mieux : écoutez.

Même air.

Au Bal , au Cours , à l'Opéra ;
Si Climène tous les jours va ,
Faut-il pour cela qu'on la fronde ?
La différence s'aperçoit
D'une fille qui voit le monde ,
A celle que le monde voit.

B É L I S E.

Mais , mais , cela est adorable.

POINTILLARD.

Je sçavois bien qu'il ne feroit que blanchir auprès de moi. Décidez , Madame , prononcez.

B É L I S E , à Créon.

Air : Des fraises.

Dans ces lieux vous resterez
Et vous êtes des nôtres.

460 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

POINTILLARD.

Quoi ! vous me le préférez !

B É L I S E

Mon cher Monsieur, vous plâirez

A. d'autres, à d'autres, à d'autres.

POINTILLARD, *en s'en allant.*

Air : Du jus d'Octobre.

Sort aveugle, ainsi tu l'ordonnes :

Il n'est que trop vrai, par malheur,

Que l'on voit, chez bien des personnes,

Beaucoup d'honneurs & peu d'honneur.

S C E N E V.

B É L I S E, UN INTRIGUANT

du Parnasse.

L'INTRIGUANT.

Air : Guerelin, guin, guin.

JE suis un homme renommé,
Pour mon talent estimé ;
Mieux que Ménage & Voiture,
Je sçais la Littérature,
Des Vers la juste mesure.

B É L I S E.

Lure, lure, lure, lure, lure.

OPÉRA-COMIQUE. 461

L'INTRIGUANT.

Dans Paris je fais un gros gain ;
Guerélin , guin , guerélin , guin , guin ;

BÉLISE.

Vous êtes le premier qui vous louez de cette
profession : comment faites vous donc , s'il
vous plaît ?

L'INTRIGUANT.

J'ai trouvé le moyen de rendre utile le no-
ble métier des Muses , par un commerce que
j'ai imaginé : voici mon arrangement.

BÉLISE.

Voyons.

L'INTRIGUANT.

Chaque jour de la semaine a chez moi sa
destination ; le Lundi , par exemple , je vends
des projets , des idées , des plans de pièces.

BÉLISE.

Ah ! ah ! & combien en avez vous débité
cette semaine.

L'INTRIGUANT.

Deux , la Clef des Cœurs , en deux Actes ,
la Flatterie & la Liberalité. Les Quatre Sai-
sons de l'Amour , en quatre Actes.

BÉLISE.

C'est apparemment pour un Ballet ?

L'INTRIGUANT.

Oui, Madame , & voici mon plan en deux mots.

Sans sçavoir pourquoi ni comment ,
On est par Cupidon frappé dans un moment.
D'abord en secret on soupire ,
On aime sans oser le dire ;
Mais par de petits soins que l'on rend chaque jour ,
On prouve son tendre martyre ;
C'est le printems de l'Amour.

Des parens par leur vigilance ,
Des jaloux , des rivaux par leurs empressements ;
Traversent de deux cœurs la douce intelligence :
L'ardeur s'accroît par les tourmens ;
C'est l'été des amans.

Malgré l'obstacle on persévère ,
On presse , on insiste , on poursuit ;
On fait tant qu'à la fin l'on recueille du fruit :
C'est l'automne de Cythere.

Mais après quelques mois de joye & de douceur ;
Le dégoût saisit le vainqueur ,
Le dépit guérit la maitresse ,
La glace succede à l'ardeur ;
C'est l'hiver de la tendresse.

B É L I S E.

Ce projet, s'il est bien rendu, pourra réussir.
Le Mardi , à quoi le destinez vous ?

L'INTRIGUANT.

Ce jour-là, je vends des situations, des pointes, des risées; le dernier jour j'en ai débité beaucoup, & j'ai actuellement un mandat sur la caisse de l'Opéra-Comique pour douze risées que j'ai fournies dans le courant de Juillet.

BÉLISE.

Le Mercredi ?

L'INTRIGUANT.

Est employé à l'assemblée des Cabalistes auxquels j'ai l'honneur de présider.

BÉLISE.

L'emploi est honorable.

L'INTRIGUANT.

Les revenans-bons n'y manquent pas; un Auteur vient me prier d'applaudir sa pièce: ses ennemis me sollicitent pour la siffler.

BÉLISE.

Quel parti prenez-vous ?

L'INTRIGUANT.

L'un & l'autre; oui, Madame, lorsque je suis au Parterre,

Air : *Que je suis charmé dans cette débauche !*

Dans les deux Partis, comme il faut, j'exploite ;

Je suis pour & contre, à la fois :

J'applaudis à gauche, & je siffle à droite,

Et par-là je gagne double droit.

V iv

464 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

Je dîne avec les amis de l'Auteur, & je soupe avec ses adversaires.

B É L I S E.

C'est l'entendre.

L' I N T R I G U A N T.

Le Jeudi, je compose des historiottes, des chansons, & il en court actuellement que vous entendrez avant la fin du jour.

B É L I S E.

Le Vendredi ?

L' I N T R I G U A N T.

C'est le jour des Epithalames, Madrigaux, Bouquets, Rondeaux. Tous les galans ont recours à moi pour ces petits ouvrages.

B É L I S E.

Votre génie peut-il suffire ?

L' I N T R I G U A N T.

Bon ! cela ne coûte rien.

B É L I S E.

Il faut du moins rimer.

L' I N T R I G U A N T.

C'est en quoi j'excelle ; ma mémoire vaut un Richelet.

Air : Je le crois bien.

Qu'avec plus d'art & de justesse,

On puisse arranger une pièce,

Je le crois bien :

Mais que tout autre , sur la rime ,
Plus aisément que moi , s'escrime ,
Je n'en crois rien.

Interrogez - moi , pour voir.

B É L I S E.

Je le veux bien. (*Bas.*) J'ai grand'peur de
trouver un Gascon.

Air : *O reguingué.*

Quels mots riment à maltotier ?

L' I N T R I G U A N T.

Altier , cœur d'acier , sans quartier.

B É L I S E.

Quelle est la rime de Notaire ?

L' I N T R I G U A N T.

Subtil & fin dépositaire.

B É L I S E.

A merveille.

Air : *Quel plaisir d'rimer !*

Pour rimer au peuple qui danse...

L' I N T R I G U A N T.

Je dis qu'il rencontre l'abondance.

B É L I S E.

Pour rimer au peuple qui rimaille...

L' I N T R I G U A N T.

Je dis qu'il n'a ni denier , ni maille.

V v

466 L'ACADÉMIE BOURGEOISE ,

B É L I S E.

Air : *Du bois de Boulogne.*

Si-tôt qu'un galant est content. . . .

L'INTRIGUANT.

Sa rime est le mot *inconstant*.

B É L I S E.

Si-tôt qu'un époux épilogue. . . .

L'INTRIGUANT.

Sa rime est le grand catalogue.

B É L I S E.

Air : *Dans notre village.*

La belle Fatime ,

Sous ses loix , jadis

Eut un vieux Marquis.

Sur ce sujet , que dit la rime ?

L'INTRIGUANT.

Qu'à la Belle-Il plut ,

Tant ... tant que l'or plut.

B É L I S E.

Que répond la rime à la question suivante?

Air : *Ma femme est femme d'honneur.*

D'où vient qu'on hait un mari ?

Et qu'un -amant est chéri ?

L'INTRIGUANT.

C'est que l'un commande ,

Que l'autre demande.

B É L I S E.

Même air.

Qu'ordonne-t-elle à celui

Qui veut trouver de l'appui ?

L'INTRIGUANT.

Qu'il soit un peu fourbe ,

Qu'il rempe & se courbe.

B É L I S E.

Que dit-elle de Plutus ?

L'INTRIGUANT.

Air : *L'aimable jus du petit bois.*

Qu'il dompte le cœur le plus fort ;

Que ce Dieu , sans aucun effort ,

Introduit l'Amour dans un Fort,

Et que Venus estime fort

Son coffre-fort.

B É L I S E.

On ne peut pas mieux : voyons si vous répondrez à ceci.

Air : *Maître d'un joli jardinet.*

A Paris , il est des Beautés

Dont les bontés

Sont trop chères.

L'INTRIGUANT.

Vous qui craignez pour vos louis ,

Dans ce pays

N'allez guères.

B É L I S E.

Du Duc , ou du Milord

L'or

Là se dépense.

468 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE* ;

L'INTRIGUANT.

Là, du Banquier le fond

Fond

En diligence.

BÉLISE.

Vous avez riposté à tout : continuons.
Quand il s'agit d'amourette, d'exploits, de
solicitations ?

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Qui diffère....

L'INTRIGUANT.

Perd l'affaire.

BÉLISE.

Pour le fainéant....

L'INTRIGUANT.

Néant.

BÉLISE.

Qui veut plaire....

L'INTRIGUANT.

Doit complaire.

BÉLISE.

Qui prévient....

L'INTRIGUANT.

Bientôt parvient.

BÉLISE.

Encore une question.

Air : *Au Bal du Cours.*

Quel mot à la Garonne

Trouvez-vous qui convient ?

OPÉRA-COMIQUE.

469

L'INTRIGUANT.

Celui de fanfaronne

Parfaitement y vient.

BÉLISE.

A Médecin ?

L'INTRIGUANT.

Bassin.

BÉLISE.

A fillettes ?

L'INTRIGUANT.

Follettes.

BÉLISE.

A Messieurs du Palais ?

L'INTRIGUANT.

Délaia.

BÉLISE.

A grand complimenteur ?

L'INTRIGUANT.

Menteur.

BÉLISE.

A fleurettes ?

L'INTRIGUANT.

Sornettes.

BÉLISE.

**Vous êtes ferré à glace. . . Laissons cela ;
il vous reste encore le Samedi.**

470. *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*
L'INTRIGUANT.

Je le destine à quantité de Musiciens qui
me demandent des paroles pour des airs.

B É L I S E.

Le tems ne me permet pas de vous don-
ner plus longue audience ; à la prochaine as-
semblée , je parlerai de vos talens.

S C E N E . V I .

B É L I S E , D O R I M E N E .

B É L I S E.

B O N jour , Madame : n'est ce pas vous
dont on m'a parlé , &

Air : Que j'estime mon cher voisin !

Qui pratiquez l'art merveilleux,

Dont la douce imposture

Séduit & charme tous les yeux ?

D O R I M E N E .

Oui , Madame.

J'exerce la peinture.

B É L I S E.

C'est un art qui mérite d'être cultivé.

Air : Rien n'est si beau,

Loin de l'objet qui nous engage ,

C'est lui qui nous en dédommage ?

Par la vertu de son pinceau ;

Rien n'est si beau.

Il a , comme Apollon , la gloire

De conserver notre mémoire ,

Malgré les Parques & Pluton ;

Rien n'est si bon.

D O R I M E N E.

J'en connois tous les avantages.

B É L I S E.

Quel genre avez vous choisi ? Le portrait ?

D O R I M E N E.

Non ; je crois que je n'aurois guères de pratiques.

B É L I S E.

Pourquoi cela ?

D O R I M E N E.

C'est que je suis sincère.

Air : Robin , turelure.

Je m'attache uniquement

A copier la Nature ,

Je prends les défauts en grand ;

Turelure ,

Les vœux en signature ;

Robin , turelure , lure.

Les sujets historiés sont ceux qui m'occupent le plus.

B É L I S E.

Pour être reçu dans notre société , il faut produire un ouvrage : je vous en avertis.

471 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

D O R I M E N E.

Je viens d'en finir un que je soumettrai à votre censure, quand il vous plaira ; le sujet est grand, & l'imagination y trouve de quoi s'égayer.

B É L I S E.

Qu'est-ce que vous y peignez ?

D O R I M E N E.

Un jardin public fort à la mode : voulez-vous que je vous fasse une petite description de mon tableau ?

B É L I S E.

Vous me voyez disposée à vous écouter.

D O R I M E N E.

Je vais commencer par la principale allée du jardin, qui a été l'objet particulier de mon attention ; sur un banc à droite, j'ai représenté, dans un maintien grave, des gens,

Air : J'entends déjà le bruit.

Qui des emplois de conséquence

A tort à travers décidans,

Osent se donner la licence

De fabriquer des Intendants,

Nomment des Maréchaux de France,

Des Gouverneurs & Commandans.

Tout vis-à-vis,

Air : Entre l'amour & la raison.

On voit des objets agaçans,

Qui sur des Étrangers passans

D'un cadeau fondent l'espérance ;
J'ai peint , dans un endroit voisin ,
Une poule du magazin ,
Qui suit un coq de la finance.

B É L I S E.

Je vois tout cela d'ici.

D O R I M E N E.

De ce côté , j'ai mis cinq ou six jeunes gens
qui se promènent en voyageurs.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

Au lieu de canne , ils ont des gaules ,
Qui montent jusqu'à leurs épaules ;
Leur menton touche à leur manchon :
L'un d'eux montre une tabatiere
Qu'il a peint en capuchon
Phillis.

B É L I S E.

C'est la mode dernière.

D O R I M E N E.

Dans le fond de l'allée , vous voyez un pe-
loton de Politiques de tout âge & de toutes
figures.

Air : *Le long de-çà , le long de-là.*

Tout ce burlesque assemblage

Forme un cercle en s'amaissant ,

Et , du côté du treillage ,

Va toujours en grossissant ,

Le long de-çà , le long de-là ,

Le long du passage ,

Par-derrrière & par-dévant.

474 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE* ,

Air : On dit que vous avez petit.

Ils sont tous là ,

Comme cela. (bis.)

B É L I S E.

A l'attitude où vous voilà ,

Qui peut les mettre ?

D O R I M E N E.

C'est une lettre

De Guastella.

Enfin.

Air : Le trot.

J'ai mis , dans ce lieu-ci ,

Des personnes sans nombre ;

Qui vont chercher midi ,

Lorsqu'il ne fait pas sombre.

L'heure approchant , vous les voyez soudain ;

Le nez au vent , & la main à la main ,

Droit au cadran courir le trot ,

L'entrepas , l'amble & même le galop.

B É L I S E.

Sur cette exposition, je ne puis douter de la
bonté de l'ouvrage ; vous ferez reçue.

D O R I M E N E.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Apprenez-moi , je vous prie ,

Quand arrivera mon tour.

B É L I S E.

C'est une affaire finie :

Je vous reçois , dès ce jour ;

Dans notre Académie.

SCÈNE VII.

BÉLISE, DORANTE.

BÉLISE.

AH ! ah ! c'est mon frere.

DORANTE.

Bon jour, ma sœur ; je vous avois promis de venir plutôt : mais cela m'a été absolument impossible. Comment va notre Académie ?

BÉLISE.

Je viens de recevoir deux agrégés qui feront honneur à notre société.

DORANTE.

Il y en a encore deux, que j'ai vus là en passant.

BÉLISE.

C'est vous que cet examen regarde. Il est juste que le partage soit égal entre nous ; je vous laisse.

DORANTE.

Je vous en rendrai bon compte.



S C È N E V I I I .

DORANTE, ORPHISE.

DORANTE.

CETTE Dame me paroît une femme à réflexion.

ORPHISE.

Permettez-moi de supprimer les complimens , pour venir au fait.

Air : J'aime mieux le Moine.

Dans notre Langue il est une tournure
Que l'on ne connoît pas ;

L'expression souvent en est obscure ,
Et met dans l'embarras ;

J'ai de ces tours connoissance parfaite &

J'en suis l'interprete ,

Moi ,

J'en suis l'interprete.

DORANTE.

Interprete du François ! Cela est nouveau : je n'aurois jamais cru que notre Langue eût besoin de commentaire. Quand on dit : parlez François ; cela est clair.

ORPHISE.

J'en conviens avec vous ; mais cela ne dé-

truit pas mon système, & je vous soutiens que l'usage a introduit bien des façons de parler qui renferment un sens différent de celui qu'elles présentent ; vous l'allez voir.

D O R A N T E.

Je vous écoute avec attention.

O R P H I S E.

Si vous priez un commis de vous expédier, il vous répondra d'un ton brusque :

Air : Du pouvoir.

Je ne le puis présentement ;

Je n'ai pas un moment. (bis.)

Il vous dit , par ce compliment :

J'ai besoin d'un présent. (bis.)

D O R A N T E.

Effectivement , c'est le vrai sens de ses paroles.

O R P H I S E.

Quand une Dame dit dans une compagnie : Madame une telle a le plus joli bras du monde ; cela ne veut-il pas dire , regardez le mien, il est encore plus beau ? Une soubrette à qui un amant demande l'heure de voir sa maîtresse, lui répond froidement : je n'en sçais rien ; cela ne signifie-t-il pas , j'ai besoin d'une montre d'or pour vous indiquer cette heure-là ? Un marchand qui vous dit : je vous vends cela en conscience , n'est-ce pas comme s'il disoit : je

478 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

vous vendz cela un peu cher : mais il faut que vous me dédommaginez des banqueroutes & non-valeurs ?

D O R A N T E.

Vous l'entendez à merveille.

O R P H I S E.

Quand un jeune officier chante tendrement à une veuve qui est sur le retour :

Air : *Menuet de la Pupille.*

Ah ! que vos beaux yeux
Lancent de flamme !

Que , par eux , mon ame
Souffre un tourment rigoureux !
Je ne puis , sans vous , être heureux.

Non , ma chere ,
Rien n'est plus sincere
Que mes feux :

Je borne , à vous plaire ,
Tous mes vœux.

D O R A N T E.

Que veut-il dire par-là ?

O R P H I S E.

J'ai besoin de fonds pour la campagne prochaine.

D O R A N T E.

Vos interprétations sont justes , & je crois que vous connoissez les fineses de la Langue.

ORPHISE.

J'ai encore un procès à lui faire sur les termes ; il est étonnant comme elle varie à cet égard : ce qu'on appelloit autrefois fourberie, est honoré aujourd'hui du titre de politique.

Air : Je viens devant vous.

La fierté s'appelle grandeur ;

L'air évaporé , gentillesse :

L'entêtement se nomme cœur ,

On appelle esprit la finesse ;

Et l'art de prendre adroitement

Usurpe le nom de talent.

DORANTE.

Tout cela n'est que trop véritable.

ORPHISE.

C'est ce qui m'a fait naître l'idée d'un projet d'importance , & que vous approuverez , je crois.

DORANTE.

Quel est-il ?

ORPHISE.

De réformer le Dictionnaire.

DORANTE, *surpris.*

Réformer le Dictionnaire !

ORPHISE.

Dans une infinité d'articles où je trouve de l'erreur ; par exemple, à l'article de l'homme, il le définit animal raisonnable.

430 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

D O R A N T E.

Eh ! bien ?

Air : Ne vous laissez jamais charmer.

Cela ne me paroît pas mal ;

Qu'y trouvez-vous de condamnable ?

O R P H I S E.

Il suffit de mettre animal ,

Il faut retrancher raisonnable.

Comment définit-il un amant ?

D O R A N T E.

Un homme qui a des sentimens de tendresse
pour une Dame ; qui la préfère à tout , & lui
rend des soins assidus pour l'amour d'elle même.

O R P H I S E.

Dites-moi , de grace , si c'est-là un amant ,
si l'on en voit de ce caractère ?

D O R A N T E.

Qu'est-ce donc , à votre avis ?

O R P H I S E.

Air : Ma raison s'en va bon train.

C'est un aimable trompeur ,

Un agréable imposteur ,

Etourdi , coquet ,

Volage , indiscret ,

D'une inconstance extrême ,

Qui feignant d'aimer un objet ,

N'aime

N'aime, au fond, que lui-même ;

Lon , la ,

N'aime, au fond, que lui-même.

Quest-ce qu'un Philosophe suivant le Dictionnaire ?

D O R A N T E.

Un homme sage, qui se rend maître de ses passions.

O R P H I S E.

Erreur : le philosophe ne ressemble point à cela.

Air : Les voyelles anciennes.

C'est un homme qui se croit fort ;

Et qui n'a que de la foiblesse ;

Qui, pour un rien, prend feu d'abord ;

Dont la hauteur n'est que bassesse ;

Qui, dans sa vaine illusion ,

Se croit aussi grand qu'un phantôme ;

Et dans la moindre occasion ,

Devient plus petit qu'un atôme.

Quelle idée donne-t-on d'un ami ?

D O R A N T E.

Celle d'un second nous-mêmes, qui se sacrifie à nos intérêts.

O R P H I S E.

Abus : tout ce qui prend aujourd'hui cette qualité n'est qu'un flatteur ,

Tome II.

X

482 L'ACADÉMIE BOURGEOISE ;

Air : Adieu paniers , vendanges sont faites.

Qui nous endort par des fleurettes ,
Tant que notre bourse fournit ,
Et , quand tout est mangé , nous dit :
Adieu paniers , vendanges sont faites.

Cherchez l'article du tuteur , que trouvez-vous ?

D O R A N T E .

Un homme d'expérience , qui veille à la conservation des biens qui lui sont confiés.

O R P H I S E .

Je ne reconnois point là le tuteur :

Air : Les Trembleurs d'Isir

C'est un économiste sage
Dont la prudence ménage
Le produit d'un héritage ,
Pour en pouvoir profiter :
Qui souvant à son pupille
Ne laissant ni croix ni pile ,
De louis fait une pile ,
Dont il jouit sans compter.

Quelle qualité votre Dictionnaire donne-t-il à un Procureur ?

D O R A N T E .

Celle de défenseur de nos droits , dans un procès.

OPÉRA-COMIQUE. 483

ORPHISE.

En voici , je crois , une définition plus exacte.

Air : La blonde & la brune.

C'est un homme en qui d'on rencontre

Beaucoup d'adresse & de micmac ;

Qui faisant par fois pour & contre ;

Tire deux mesures d'un sac :

Par lui mémoire , écrit , requête

Sont vainement multipliés ;

Il a le croissant sur la tête ,

Et la probité sous les pieds.

DORANTE.

La peinture est vive , & vous ne les flattez pas.

ORPHISE.

Comment désigne-t-on un jeune Aréopagite ?

DORANTE.

Sous le titre d'un Candidat , qui par son assiduité aux audiences , apprend les loix & se forme à la Justice.

ORPHISE.

N'y en a-t-il point d'une autre espèce ? Si j'en crois ce que l'on m'a dit ,

484 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

Air : Bouchez , *Nayades* , vos fontaines.

Il en est plus d'un qui , pour plaire ,

Veut copier le mousquetaire ;

Qui , près d'Iris , vif & saillant ,

Au baret , sombre , atrabilaire ,

Y vient réciter , en bâillant ,

L'ouvrage de son secrétaire.

D O R A N T E.

Ceux qui vous ont dit cela, vous en ont imposé : ainsi , votre observation à cet égard est inutile.

O R P H I S E.

Il y a quantité d'autres mots sur lesquels je pourrois vous proposer de pareilles questions : mais je ne vous en ferai plus qu'une. Dites-moi ce qui a été mis à l'article d'un endroit public qu'on nomme *Café* , & ce que ce terme signifie ?

D O R A N T E.

Il signifie un lieu bien décoré , où l'on va se délasser & se rafraîchir suivant les saisons.

O R P H I S E.

Ce n'est pas tout-à-fait cela , & je crois avoir rencontré plus juste : écoutez.

OPERA-COMIQUE. 485

Air : *Ce pâté qu'on apporte.*

C'est un bureau d'adresse,
Où gens de toute espee-
Souvent mettent la presse,
Sans y dépenser rien.
Ces gens criaillent, piaillent,
Braillent,
Argumentent, commentent,
Mentent,
Et dans leur entretien,
Parlent de tout, sans en parler bien.

D O R A N T E.

Je suis charmé de vos réflexions; la plû-
part sont fondées sur la vérité.

O R P H I S E.

Puis-je me flatter que vous voudrez bien
me recevoir dans vos assemblées?

D O R A N T E.

Soyez sûre d'y tenir un des premiers rangs.

O R P H I S E.

Je vais rédiger mon projet, & lui donner
la forme nécessaire, pour vous être présenté.



SCENE IX.

DORANTE, UN DÉCLAMATEUR.

DORANTE.

CIEL ! quelle figure !

LE DÉCLAMATEUR.

Air : Vous qui vous moquez par vos ris.

Je cache un homme très sçavant ,
Sous cet habit modeste ;

Je possède un art excellent ,
Qu'aucun ne me conteste.

DORANTE.

Quel est , Monsieur , votre talent ?

LE DÉCLAMATEUR.

C'est celui du beau geste.

DORANTE.

Du beau geste !

LE DÉCLAMATEUR.

Oui , & de la brillante déclamation dans le
dramatique.

DORANTE.

Vous me paroissez tourné pour cela : dans
quel genre excellez vous ?

OPÉRA-COMIQUE. 487
LE DÉCLAMATEUR.

Air : De l'allumette.

Je m'acquitte de tout emploi ,
Mieux que les plus fameux Comiques ;
Nous avons , le Phénix & moi ,
La gloire de nous voir uniques.

D O R A N T E.

Monsieur le Phénix , votre visite me flatte
infiniment ; mais il me semble que vous avan-
cez beaucoup : nous avons ici quantité de maî-
tres qui pourroient vous le disputer.

LE DÉCLAMATEUR.

C'est ce que je ne crains pas.

Air : M. le Prevôt des Marchands.

Dangeville ne fit jamais
Le nigaud mieux que je le fais :
Duchemin connoit moins la Scène :
Mieux que Poisson , je fais Crispin ;
Les Amoureux , mieux que Dufresne ;
Et les Rois , mieux que Sarrazin.

D O R A N T E. •

Sur ce pied-là vous avez raison de vous dire
unique.

LE DÉCLAMATEUR.

Presque tous les Comédiens se sont formés

X iv

488 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE*,

sur des modèles : mais moi , je me suis fait un
jeu tout neuf.

Air : Sur les Terreaux.

Tout parle , en moi ,
Le langage de la Nature ;
Tout parle en moi.
Du vrai je suis toujours la loi.
Les yeux , la tête , la posture ,
Le ton , le geste & la figure ,
Tout parle en moi.

D O R A N T E.

Ce nouveau goût me paroît merveilleux :
mais je vous avouerai franchement ,

Air : Dites oui.

Qu'il passe mon intelligence ,
Et je ne puis le concevoir ,
Sans le voir.
Voulez vous bien , par complaisance ,
M'en faire entendre quelques traits ?

L E D É C L A M A T E U R.

Soit ; je vais

Déclamer en votre présence.

D O R A N T E.

J'attends ce plaisir très-impatiemment.

L E D É C L A M A T E U R.

Je vais vous réciter un morceau qu'un de
mes amis a fait exprès pour mon début : il dé-

peint la mort d'un Général des Visigoths, qui,
dans une bataille, voyant quelqu'un des siens
prendre la fuite, veut les rappeler à leur de-
voir. (*Il déclame.*)

Il arrive au galop, par le bras les saisit,

Près de lui les retient. . . .

D O R A N T E.

Doucement, Monsieur.

LE DÉCLAMATEUR.

C'est le geste.

Près de lui les retient, touffe, crache & leur dit :

Fidèles compagnons, qui, depuis plus d'un lustre,

N'avez jamais bronché dans la carrière illustre;

Soldats, que faites-vous ? & qu'est-ce que je vois ?

Tout le vaste Univers est plein de vos exploits.

Du Nord jusqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,

Les grands & les petits les récitent encore.

Dou vient donc aujourd'hui que vous vous oubliez ?

Quand il faut attaquer, vous tremblez, vous pliez !

Qu'est devenu chez vous le desir de combattre ?

Vous avancez un pas, vous en reculez quatre ;

Et pour aller jouir d'un indigne-repos,

Vous vous deshonorez jusqu'à tourner le dos !

Chassez, soldats, chassez une crainte servile :

Que le fer dans vos mains ne soit plus inutile.

Faites couler le sang de qui veut vous braver :

Vos lauriers sont tombés, il faut les relever.

Effacez un affront qui flétrit votre gloire.

Xv

490 L'ACADÉMIE BOURGEOISE ;

Allons , marchons , courons , volons à la victoire.
 A ces mots , il se tut ; & dans le même instant ,
 Tout le camp l'applaudit par un bruit éclatant.
 On entend mille vœux que dans l'air on envoie ;
 L'un trépigde d'ardeur , l'autre saute de joie :
 Ceux-ci, d'un ton plus haut ; ceux-là, d'un ton plus bas ;
 Tous marquent leur desir d'affronter le trépas.
 Charmé du son flateur qui frappe ses oreilles ,
 Le vaillant général en conçoit des merveilles ;
 Par son ordre , déjà les fifres , les tambours
 Font retentir au loin les antres les plus sourds ;
 Des soldats , par ce bruit , la troupe est rassemblée ;
 Chacun d'eux au combat marche tête baissée ;
 Notre héros les voit , tous ses sens sont émus ;
 Il bouillonne , il frémit , il ne se connoit plus :
 Ses cheveux hérissés rendent son air farouche.
 La fureur dans les yeux , l'écume dans la bouche ,
 La rage dans le cœur & le sabre à la main ,
 Dans les rangs ennemis il se jette soudain ;
 Suivi de la terreur , guidé par la vaillance ,
 Partout , dans la mêlée , en aveugle il s'élance :
 Il frappe à droite , à gauche , & de taille & d'estoc ;

D O R A N T E.

Monfieur !

LE DÉCLAMATEUR.

Pour un coup en rend dix , & dans l'ardeur du choc ,
 Renversant & forçant tout ce qui se présente ,
 A terre il en étend lui seul plus de cinquante.

Que tes rigueurs, ô Sort, payent mal les grands cœurs !
Et qui pourroit ici ne pas verser des pleurs ?

L'ennemi qui ne peut vaincre un si fier courage ,
L'attire adroitement dans un étroit passage.

Là , tandis qu'il s'apprête à frapper un grand coup ,
Son pied glisse ; il se voit assailli tout d'un coup :

On l'entoure ; on le prend : il s'échappe ; on l'arrête.

A la jambe , aux genoux , au corps & dans la tête ,

Il est percé de coups , & malgré son effort ,

Chancelé , s'affoiblit , ferme l'œil , tombe mort.

D O R A N T E.

Par ma foi, voilà ce qui s'appelle du beau !

Air : O reguinqué.

Vous déclamez parfaitement ;

Mais vous frappez trop rudement :

Et même encor dans ce moment ,

Une douleur au bras me reste ,

LE DÉCLAMATEUR.

Excusez , Monsieur ; c'est le geste.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la force de l'enthousiasme je ne me possède pas.

D O R A N T E.

Peste soit de l'enthousiasme ! (*A part.*) Tu vas me le payer , je t'en assure. (*Haut.*) Voilà qui est fait ; je ne veux point d'autre maître que vous : votre façon de déclamer m'enchanté ; je veux être votre écolier.

492 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE ,*

LE DÉCLAMATEUR.

Où Monsieur , vous me faites trop d'honneur.

D O R A N T E.

Je vais vous faire voir que j'ai pour cela toutes les dispositions possibles.

Air : Quel plaisir d'aimer !

Dès aujourd'hui , de ce système
Je prétends faire usage moi-même :
Vous l'avez fait voir dans le tragique ;
Je vais l'éprouver dans le comique.

Vous m'en direz votre sentiment.

LE DÉCLAMATEUR.

Avec bien du plaisir.

D O R A N T E.

Mon récit sera court : c'est une petite aventure bourgeoise. Ecoutez : hem , hem.

(Il déclame.)

Valere , l'autre jour , rencontra dans la rue
Un de ses bons amis : d'abord on se salue ;
On se ferre les mains : comment vous portez-vous ?
Ils s'embrassent tous deux bras dessus , bras dessous ;
Le tabac est offert ; on en prend , on en donne.
Lors qu'avec son ami ce Valere raisonne ,
Il passe un importun , qui le heurte un peu fort.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'est le geste.

Valere, sur ce ton, lui réplique d'abord :

L'autre de lui s'approche, & d'une main trop forte,

Lui fait sentir un coup qu'en cet endroit il porte.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'est le geste.

Valere de ce choc est presque estropié ;

Que fait-il ? Un soufflet, suivi d'un coup de pied,

De vingt coups de baton sent le préparatoire.

Notre homme les reçoit.

LE DÉCLAMATEUR.

Haye, haye.

DORANTE.

C'est le geste.

Ainsi finit l'histoire.

LE DÉCLAMATEUR.

Mais, Monsieur, en vérité, cela passe le jeu.

DORANTE.

Que voulez-vous ? Dans le fort de l'enthousiasme, on ne se connoît pas ; mais j'ai oublié une circonstance dans mon récit, c'est que Valere, après avoir étrillé l'importun, le pria

494 L'ACADÉMIE BOURGEOISE ,

civilement de se retirer : je crois que vous entendez ce que cela veut dire.

LE DÉCLAMATEUR.

Oh ! je vous entends de reste ; c'est-à-dire, que mes services vous sont inutiles.

DORANTE.

Vous devinez juste.

LE DÉCLAMATEUR.

Je suis fâché de n'être point de votre goût ; mais je m'en console aisément ; je vais dans un pays , où l'on rendra justice à mon mérite.

Air : La faridondaine.

Au plus rigoureux spectateur

Je suis certain de plaire.

DORANTE.

Monfieur le gesticulateur ,

Craignez un fort contraire.

LE DÉCLAMATEUR.

Là , je ferai bonne-moiffon

La faridondaine , la faridondon.

DORANTE.

Comme vous l'avez faite ici ,

Beribi ,

A la façon de barbari ,

Mon ami.

SCENE X. & dernière.

DORANTE, BÉLISE, LES NIECES,
NERINE.

BÉLISE

MON frere, je vous annonce l'arrivée de
Monsieur Sautereau, qui vient faire exé-
cuter le Ballet qu'il nous a promis pour sa
réception.

M. SAUTEREAU.

Air : Margot , sur la brune.

Je suis vif , ingambe ,

J'ai du feu dans la jambe ;

Je suis vif , ingambe :

Mes mouvements sont vrais.

Quelle finesse !

Quelle noblesse !

Quelle souplesse !

Vit-on jamais

Des pas mieux tournés & mieux faits ?

DORANTE.

A merveille , Monsieur , à merveille ; nous
allons donc voir de votre ouvrage.

M. S A U T E R E A U.

Oui, Monsieur ; j'ai tout préparé pour cela.

Air : Je suis un bon soldat.

Mes danseurs, ici près ,

Sont tout prêts.

Ils brûlent de paroître.

Quand vous l'ordonnerez ,

Vous verrez

Si je suis un bon maître.

B É L I S E.

Allez les chercher, pour rendre le Divertissement complet : nous y ajouterons les couplets que nous avons faits dernièrement sur un air nouveau.

M. S A U T E R E A U.

Air : Du Mai ; de la Comédie Italienne.

Vous que j'ai formés à la danse ,

Dans ces lieux venez en cadence ,

Trémoussez-vous , & allons gai ,

Soyez prestes ,

Soyez lestes ,

Comme on l'est dans le mois de Mai.





DIVERTISSEMENT.

A I R.

JE chante, tour à tour,
Et Bacchus & l'Amour.

Dans la prairie,
Près de Silvie,

Je prends un ton touchant, & par de doux hélas !

J'exprime la langueur que causent ses appas,

Mais à table, près de Grégoire,

Content du Dieu charmant qui préside au repas,

D'une éclatante voix je célèbre sa gloire.

Je chante, tour à tour,

Et Bacchus & l'Amour.

V A U D E V I L L E.

Air : *C'est ce qu'on ne voit guère.*

Chez les Sçavants, la suffisance ;
Chez les Chantres, l'intempérance ;
L'avidité, chez les Traitans ;
C'est ce que l'on voit en tout temps.

498 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE ;*

Le scrupule chez les Notaires ,
Le courage chez les Auteurs ,
La mémoire chez les Seigneurs ;
C'est ce qu'on ne voit guerres.



Qu'une ville quel'on veut prendre ,
Soit eneor longtems à se rendre ,
Lorsqu'on est maître des faubourgs ;
C'est ce que l'on voit tous les jours :
Mais que , dans l'Isle de Cythere ,
Un Fort soit longtems défendu ,
Quand le moindre poste est rendu ;
C'est ce qu'on ne voit guere.



Ce qu'un homme franc a dans l'ame ;
Ce qu'un jeune amant sent de flamme ,
Ce qu'un prodigue a de comptant ;
C'est ce que l'on voit dans l'instant.
Ce qu'un Politique veut faire ,
Ce qu'un fournois a dans l'humeur ;
Ce qu'une femme a dans le cœur ;
C'est ce qu'on ne voit guere.



Du sçavoir chez les ignorantes ;
De l'esprit chez les innocentes ,
Chez les Agnès de petits tours ;
C'est ce que l'on voit tous les jours.

Du secret chez les Mousquetaires ,
 De la pudeur chez un Abbé ,
 Chez les Pages de la bonté ;
 C'est ce qu'on ne voit gueres.



Les regrets avec la Vieillesse ,
 Les erreurs avec la Jeunesse ,
 La Folie avec les Amours ;
 C'est ce que l'on voit tous les jours.
 L'enjouement avec les affaires ,
 Les graces avec le sçavoir ,
 Le plaisir avec le devoir ;
 C'est ce qu'on ne voit gueres.



De bons nez chez les parasites ,
 Des yeux doux chez les hypocrites ;
 Les bras longs chez les gens de Cour ;
 C'est ce que l'on voit chaque jour.
 Des doigts courts chez des Commissaires ,
 Des mains gourdes chez les Sergents ,
 Chez les Clercs de mauvaises dents ;
 C'est ce qu'on ne voit gueres.



Qu'un objet qui danse ou qui chante ,
 Fasse une figure brillante ,
 Moyennant un certain secours ;
 C'est ce que l'on voit tous les jours.

500 *L'ACADÉMIE BOURGEOISE,*

Mais qu'en ce métier l'on prospère,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque chose de très commun ;
C'est ce qu'on ne voit guère.



Des forgeurs de piece nouvelle ;
Des gens qui s'usent la cervelle ,
Pour trouver quelques traits pointus ;
C'est ce que l'on voit tant & plus.
Aux François, de nouveaux Molières ;
A l'Opera, du vrai Lully ;
De l'Almanzine, en ce lieu-ci ;
C'est ce qu'on ne voit gueres.

A U T R E.

Air : C'est un ouvrage.

FRONDER dans des couplets brillans ;
Et par quelques refrains saillans ,
L'inconstance de nos galans ,
C'est un badinage ;
Parvenir à les corriger ,
Les résoudre à ne plus changer ,
Fixer leur cœur toujours léger ,
C'est un ouvrage.



Blâmer par quelque trait pointu ,
De la fortune un Impromptu ,
Dans quelque Sujet sans vertu
C'est un badinage.

Persuader un Parvenu ,
Que son immense revenu ,
Chez lui , sans mérite , est venu ,
C'est un ouvrage.



Pour prévenir de certain maux ,
Perdre son tems en vains propos ,
Nous étendre par de grands mots ,
C'est un badinage.

Aller au fait sans nul débat ,
Mieux qu'autrefois le peuple Rat ,
Attacher le grelot au Chat ,
C'est un ouvrage.



Du mal d'amour guérir un cœur ,
Des plaisirs le rendre vainqueur ,
Quand l'âge affoiblit la vigueur ,
C'est un badinage .

Pendant la brûlante saison ,
Des amorces d'un doux poison ,
Faire triompher la raison ,
C'est un ouvrage.



PO2 L'ACADÉMIE BOURGEOISE,

Donner aux filles , aux garçons ,
Des avis , de bonnes leçons ,
Des conseils de toutes façons ,

C'est un badinage.

Sur soi-même les appliquer ,
Prêcher d'exemple & pratiquer
Le bien que l'on sçait indiquer ,
C'est un ouvrage.



Dans une Epigramme qui prend ,
Plaire au Public en lui montrant
Son ridicule le plus grand ,

C'est un badinage.

Guérir l'esprit du spectateur ,
Faire sortir de leur erreur
Buveur , Joueur , Plaidier , Autour ,
C'est un ouvrage.



AUTRE.

Air : *Rien n'est si bon.*

UNs Agnès que l'on prend pour femme ;
N'a point de malice dans l'ame ;
Elle ne contredit en rien ;

Voilà le bien :

Mais bien souvent c'est une buche ;
Qui donne dans la moindre embuch
Sa bonté rend son cœur banal ;

Voilà le mal.

✕

Un amant délicat & tendre ,
Les doux propos qu'il fait entendre ,
Nous font chérir son entretien ;

Voilà le bien :

Mais souvent sa délicatesse
Fait qu'un rien l'offense & le blesse ;
Tout homme lui semble un rival ;

Voilà le mal.

✕

Le bon vin , quand on se modere ,
Procure un effet salutaire ;
De la santé c'est le soutien ;

Voilà le bien.

Si la raison n'est attentive ;
D'encor en encor il arrive
Qu'un coup de trop nous est fatal ;

Voilà le mal.

✕

Rien ne résiste à l'opulence :
L'Amour la cajole & l'encense ;
Vénus ne lui refuse rien ;

Voilà le bien :

Mais le peu de soin qu'il en coûte ;
Fait que bientôt on se dégoûte
D'un bonheur facile & vénéal ;

Voilà le mal.



Les bons rimeurs ont de la gloire ;
Leur renom brave l'onde noire :
Tout l'univers en parle bien ;

Voilà le bien :

Mais pour eux quel fâcheux déboire
Souvent, du Temple de Mémoire ,
Ils vont mourir à l'Hôpital ;

Voilà le mal.

Fin du second Volume.

